

MAX DU VEUZIT

La mystérieuse inconnue



BeQ

Max du Veuzit

La mystérieuse inconnue

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 364 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milex

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

La mystérieuse inconnue

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1953.

I

Le déjeuner venait de finir dans les grands hôtels de Peïra Cava, et pendant que certains touristes s'attardaient au café devant des verres de liqueurs, le plus grand nombre des autres s'épandait sur la route sinueuse entre les sapins à flanc de coteau où les autocars bondés s'apprêtaient à regagner Nice par le Moulinet et Sospel.

Le groupe formé par trois touristes qui s'avançaient le long du chemin rocailleux, serpentant autour d'une ferme, ne manquait pas d'être singulièrement pittoresque.

Il était composé de deux vieilles personnes – un homme et une femme – et d'une jeune fille. Le monsieur et la dame, en tenue impeccable mais un peu démodée, semblaient sortir tout vivants d'un catalogue de mode datant de 1900.

Ils suivaient péniblement le chemin tortueux et

difficile, long à peine cependant de quelques centaines de mètres qui, en partant de l'entrée de Peïra Cava, dans le coin le plus pittoresque des Alpes niçoises, se dirigeait vers la table d'orientation qu'une municipalité prévoyante a fait aménager à la pointe même de ce plateau, pour permettre au touriste de contempler un des plus beaux panoramas des Alpes.

Le temps était frais et le fond de l'air déjà pénétrant. Des paquets de brouillard et de brume étaient même accrochés, çà et là, à flanc de montagne.

La saison douce d'un hiver finissant était favorable aux excursions et à l'alpinisme. L'après-midi, à peine commencé, permettait aux rayons du soleil de tomber sur le chemin empierré.

Les conditions extérieures auraient dû rendre agréable la promenade. Mais le chemin caillouteux ne facilitait pas la marche du couple âgé.

Derrière lui marchait en chantonnant une jeune fille qui, de toute évidence, ne devait pas

dépasser de beaucoup dix-huit ans. Sa toilette était simple, mais élégante.

S'échappant d'un béret de feutre brun, posé de travers sur sa tête, ses cheveux blonds et bouclés encadraient un visage à la fois enfantin et moqueur. Un pull-over de laine angora, que cachait à peine une veste de gros lainage beige jetée négligemment sur les épaules, mettait en valeur sa taille fine. Des chaussures de sport n'arrivaient pas à dissimuler des pieds parfaitement cambrés.

La jeune touriste portait un sac en bandoulière, et si, à la place d'un pantalon, elle était vêtue d'une jupe de lainage, c'était certainement une concession bienveillante pour ne pas trop choquer les sentiments des deux personnes âgées qui l'accompagnaient.

Tandis qu'il semblait manifestement impossible au vieux monsieur et à la vieille dame d'accélérer leur allure, il était non moins visible que la lenteur de marche de la jeune fille était sincèrement calculée.

Le groupe parvint ainsi à la place qui précède

la partie la plus pittoresque de l'excursion. À cet endroit, se présente un élargissement de la pointe rocheuse qui se change en plateau avant de dominer l'abîme. Sur la gauche apparaissent quelques échelons de fer scellés dans le roc.

Avant de descendre cette courte échelle, le vieux monsieur s'épongea le front et la nuque, pendant que la vieille dame s'éventait langoureusement d'une fine batiste.

La dame se tourna vers sa jeune compagne et demanda, avec un fort accent étranger :

– Vous venez ?

L'interpellée pencha la tête, un petit sourire moqueur sur les lèvres, et répondit d'un ton parfaitement naturel et calme :

– Ne vous occupez pas de moi : continuez vers la table d'orientation. Je vous rejoins tout de suite...

– Nous pouvons vous attendre, intervint le monsieur. Cela nous permettra de souffler.

– Non ! non ! avancez toujours... je viens..., répondit la jeune fille en riant.

Puis, profitant d'un moment d'inattention de ses compagnons, la jeune fille, d'un bond, disparut derrière un rocher qu'encadraient des pins.

Les deux vieillards avaient continué leur route sans se retourner une seule fois, sans s'inquiéter de savoir si leur compagne les suivait.

Toutefois il n'est pas de route, si pénible qu'elle soit, qui ne touche au but. Tous deux finirent tout de même, après des efforts méritoires, par parvenir à la table d'orientation.

Ils n'eurent cependant pas le loisir de contempler en détail le magnifique panorama qui s'offrait à leur curiosité, ni d'échanger leurs impressions.

Sitôt arrivés, leur préoccupation immédiate fut de s'inquiéter de la jeune fille. Ils s'étaient attendus à la voir apparaître presque immédiatement derrière eux. Mais il n'en était rien.

– Je pensais qu'elle était derrière nous, déclara la dame.

– Je le croyais aussi, opina le monsieur.

– Nous avons peut-être marché un peu vite.

– Vous voulez rire ! lui répondit son compagnon. Nous avons marché très lentement, au contraire.

– Peut-être s’est-elle arrêtée en cours de route, ajouta la dame en se penchant un peu au-dessus de l’abîme.

– Je ne suppose pas qu’elle soit souffrante ! déclara le monsieur.

Ils se regardèrent indécis, ne sachant quelle contenance prendre. Le parti le plus sage consistait peut-être à l’attendre. Bien sûr ! La jeune fille ne tarderait pas à paraître, souriante et moqueuse, comme à l’accoutumée. Elle surgirait du sentier, ses boucles en désordre et son sac en bandoulière...

Le monsieur fit quelques pas vers le sentier, et, d’une voix autoritaire et puissante, lança :

– Madame !

Seul l’écho lui répondit.

Le monsieur se tourna vers sa partenaire, comme pour quêter un avis. Mais celle-ci se borna à regarder une fois de plus vers le sentier abrupt, comme pour constater l'inanité des efforts de son compagnon.

C'est à ce moment que la dame, d'une voix émue, émit cette terrifiante hypothèse :

– Mon Dieu... peut-être est-elle tombée ?...

Cette supposition les cloua sur place, blêmes et bouleversés. Ils se regardèrent, anxieux, tremblants, le souffle coupé.

Le monsieur fut le premier à se ressaisir.

– Sottises ! lança-t-il, autant pour écraser sous son dédain une conjecture aussi dangereuse que pour se rassurer lui-même.

Puis, prenant seul une résolution subite, il jeta une deuxième fois son appel : « Madame ! » qui retentit dans les bois environnants comme une sonnerie de clairon. Alors, devant l'absence de réponse, le monsieur descendit résolument le sentier qu'ils venaient de parcourir avec tant de peine.

La digne dame, sans se livrer à aucun commentaire, se contenta, sans rien dire, de lui emboîter le pas. Elle était certainement habituée à l'obéissance et à la soumission au sexe fort, qui constituaient la règle essentielle de l'éducation des jeunes filles vers le début du siècle.

Tout en se hissant sur les pierres qui se trouvent à l'étranglement de la pointe rocheuse, là où ils avaient poursuivi la route seuls, un quart d'heure auparavant, la dame finit tout de même par recouvrer l'usage de la parole.

– Si elle n'est pas tombée, opina-t-elle finalement, il lui est peut-être arrivé quelque chose. Qui sait ? Elle s'est peut-être trouvée mal ?

Le vieux monsieur, sans cesser pour cela d'escalader les échelons de fer scellés dans le roc, lui lança, par-dessus son épaule, un regard où le scepticisme le disputait à la commisération.

– Trouvée mal ! grogna-t-il. Elle se porte comme un charme !

En un temps record, le couple, complètement

essoufflé, se retrouva sur la place où, quelques instants auparavant, il avait laissé la jeune fille.

La température était fraîche maintenant mais non pas glaciale. Il y avait surtout un brouillard assez intense qui commençait à limiter la vue vers la plaine, alors qu'au-dessus de la crête le ciel paraissait plus bleu et les sommets plus visibles.

– C'est ici, constata le vieux monsieur.

– Elle est sûrement derrière un de ces arbres ou un de ces rochers, déclara la dame, faisant preuve d'un optimisme peut-être téméraire.

– Si elle y est, je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas répondu à mes appels, remarqua le vieux monsieur.

– Il ne s'agit peut-être que d'un petit jeu innocent, fit la dame.

– Vous voulez dire d'un jeu parfaitement stupide, trancha le vieux monsieur.

– Monica ! Monica ! Où êtes-vous ? clama la dame d'une voix beaucoup moins sonore que son compagnon, mais d'un ton beaucoup plus

insinuant et beaucoup plus persuasif.

Seul le vent, cependant, lui répondit.

– Allez donc voir derrière ces pins et derrière ces rochers, s'exclama le monsieur qui commençait à donner des signes d'un énervement extrême.

La vieille dame s'empressa de visiter avec soin, minutieusement, les recoins, les sentiers et les rochers, enfin tous les replis et les encoignures qui se trouvaient aux alentours de la crête où ils avaient aperçu la dénommée Monica pour la dernière fois. Toutes ses recherches furent vaines.

– Alors ? interrogea son compagnon d'un ton revêche, comme s'il entendait rendre responsable la vieille dame de la disparition de la jeune fille.

– Aucune trace de Monica, dut convenir son interlocutrice d'un air résigné.

– Mais enfin, c'est insensé ! s'exclama le vieux gentleman, en faisant des moulinets avec sa canne. Qu'est-ce que cela signifie ?

– Ce n'est tout de même pas ma faute si

Monica a disparu ! finit-elle par déclarer, comme pour prévenir les interprétations ultérieurement tendancieuses qu'on allait peut-être lui opposer.

– Mais si, c'est votre faute ! éclata le vieux monsieur, dont le visage parcheminé prenait, sous l'empire de la colère, la teinte couperosée d'une pomme reinette. Si vous étiez restée à côté d'elle tout à l'heure, vous sauriez à l'heure actuelle où elle se trouve... Vous rendez-vous compte à quel point notre responsabilité est engagée ? Et tout cela à cause de vous !...

La dame resta un moment interloquée devant tant de mauvaise foi ; puis elle protesta avec une telle indignation que son compagnon se reprocha en lui-même d'avoir parlé trop inconsidérément.

Alors, il émit une nouvelle hypothèse :

– Peut-être, après tout, s'est-elle sentie incommodée et a-t-elle tout simplement rejoint la route ?

La dame, frappée par cette remarque, regarda son interlocuteur avec un sentiment de reconnaissance.

– Mais bien sûr ! fit-elle. Elle a certainement rejoint l’hôtel où nous avons déjeuné, sans nous prévenir. Elle est si espiègle. Voilà toute l’explication ! Nous allons certainement la retrouver... tenez, à trois cents mètres d’ici peut-être, où nous avons vu les premières maisons et la nouvelle petite chapelle qu’elle voulait visiter.

Alors, d’un commun accord, d’un pas alerte, le couple gagna la route, l’âme apparemment soulevée d’un même espoir réconfortant.

Mais ni l’un ni l’autre ne pourraient jamais, à n’en point douter, fournir à qui que ce soit une description tant soit peu sommaire de la table d’orientation.

II

Celle qui possédait toutes les apparences d'une jeune fille, que le couple venait d'appeler, avec une mystérieuse insistance, tour à tour « Madame » et « Monica », ne s'était nullement dirigée vers la route conduisant à Lucéram !

À peine était-elle restée seule, derrière le rocher d'où elle avait guetté le départ de ses compagnons, que, sûre de n'être ni surveillée ni suivie, elle avait examiné attentivement les lieux, comme pour s'orienter, puis elle s'était enfoncée délibérément, à la suite d'une décision manifestement pesée, à travers les grands pins qui se trouvaient à droite de la place que les deux personnages occupaient.

Le cheminement était facile, la pente nivelée par-là, mais la direction incertaine. Toutefois, au bout de quelques minutes d'efforts et de tâtonnements, la jeune fille, après avoir failli

dégringoler dix fois sur les aiguilles de pins recouvrant le terrain, et dans les fondrières jonchant le sol, parvint enfin là où elle voulait aller.

À la droite du promontoire, sous les grands pins un sentier approximativement dessiné conduisait au flanc accessible des abîmes au-dessous de Peïra Cava.

C'était le sentier qu'empruntaient chaque jour les chasseurs alpins – Peïra Cava s'enorgueillissant d'un détachement de chasseurs – qui allaient en corvée de bois sur les pentes boisées de grands pins.

Elle était parvenue à déboucher sur le versant opposé de la montagne, sur cet autre sentier, beaucoup plus étroit et moins praticable que celui qu'elle avait quitté, et qui n'était en somme qu'un vague chemin muletier.

Un éclair de triomphe illumina son visage. Sans l'ombre d'une hésitation, comme si elle avait étudié soigneusement les lieux sur une carte d'état-major, elle emprunta le chemin qu'elle venait de découvrir, mais en prenant

délibérément... la montée au lieu de la descente.

L'inclinaison de ce second sentier était beaucoup plus accentuée que celle du premier, son tracé plus confus.

Bientôt, il avait l'air de descendre vers la vallée presque à pic, de se perdre en cours de route, et de ne mener nulle part. Malgré cela, dédaignant toute prudence, la jeune fille adopta aussitôt le pas de course, et dévala la pente à tombeau ouvert.

Sur le sentier caillouteux qui rend la marche pénible, elle courait le plus vite qu'elle pouvait, comme si elle voulait mettre le plus de distance possible entre elle et les gens qui l'accompagnaient.

Elle risquait à chaque seconde, étant donné la vitesse adoptée, de s'étaler de tout son long et de se casser une jambe... Elle semblait ne faire aucun cas des coudes brusques du sentier, ainsi que des trous dont celui-ci était criblé.

C'est au bout de quelques minutes à peine de cette course effrénée que l'écho lointain des

appels désespérés du vieux monsieur et de la vieille dame parvint, étouffé, jusqu'à elle.

Mais, au lieu de s'arrêter ou de revenir sur ses pas, elle redoubla encore de vitesse, et courut à perdre haleine, de toute la force dont ses jeunes muscles étaient capables...

Le sentier ne se dirigeait cependant pas du tout vers quelque faubourg de Peira Cava, mais bien vers l'inconnu. À en juger par l'expression de triomphe qui se répandait sur les traits de la jeune fille, ce n'était point là une constatation faite pour lui déplaire, mais, au contraire, l'énoncé d'un fait auquel elle s'attendait. L'aboutissement d'un calcul mûrement réfléchi.

Elle ne mit certainement pas plus de dix minutes pour dévaler entièrement la pente et se retrouver dans une gorge enchâssée et fraîche, partiellement recouverte de brouillard, où le sentier muletier était devenu à peu près indistinct, et qui, selon toute vraisemblance, devait être orienté en direction générale des Gorges du Lac.

Les grands pins avaient fait place à une végétation plus variée comportant, au milieu des

rochers, des fourrés et des broussailles.

Il y avait un bon moment que les cris de ses ex compagnons de route avaient cessé de parvenir à son oreille : la distance qu'elle avait réussi à mettre entre eux et elle-même était maintenant suffisamment importante pour qu'elle ne risquât pas d'être rejointe tout de suite.

Au demeurant, épuisée par cette longue course sur un itinéraire si accidenté, la jeune fille éprouva le besoin de reprendre son souffle, malgré les ressources pratiquement inépuisables de sa jeunesse, et se décida à modérer légèrement son allure.

Elle profita de l'accalmie pour enfiler sa veste de tweed, après l'avoir retournée pour en changer la couleur – veste à double face qu'elle avait jusque-là portée en la mettant simplement sur les épaules – et elle échangea son feutre marron contre un petit béret vert qu'elle tira de son sac.

La fugitive, la silhouette ainsi transformée, marqua un temps d'arrêt pour reprendre haleine, pas trop long cependant : elle ne se sentait pas encore suffisamment loin de Peïra Cava et des

deux vieilles personnes qui la recherchaient pour se permettre de relâcher son attention et adopter l'allure d'un flâneur.

Sans poursuivre sa course effrénée, elle choisit cependant un moyen terme : le pas des chasseurs alpins.

C'est à ce moment précis qu'une voix inconnue, s'élevant tout à coup derrière ses épaules, lui cria à brûle-pourpoint :

– Mademoiselle ! Mademoiselle ! Arrêtez-vous ! Où courez-vous ainsi ?

Saisie, médusée, la jeune fille s'arrêta pile et se retourna d'une seule pièce, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, comme si elle avait été mordue par un serpent.

Un homme marchait à quelques pas derrière elle.

Il avait surgi comme par enchantement, on ne savait d'où, et s'approchait à grandes enjambées.

Il paraissait âgé d'une trentaine d'années, et portait un costume sport coupé manifestement chez le bon faiseur. Une cape de montagne était

jetée sur son bras gauche. Il était brun, l'œil rieur et la bouche pourvue d'une denture éclatante : il était coiffé d'un élégant chapeau de chasseur et chaussé d'une paire de solides chaussures à triple semelle. Il portait en bandoulière deux lourds étuis de cuir.

Il était difficile de le classer dans une catégorie sociale déterminée. Mieux vêtu que la plupart des touristes, surtout à cette époque qu'on pouvait considérer comme l'arrière-saison, il semblait cependant beaucoup plus à l'aise dans les ravins de la montagne que la plupart des hôtes de passage. Il était toutefois impossible de le cataloguer parmi les naturels de l'endroit, car, de toute évidence, il n'était ni un paysan ni un montagnard.

Le premier effet de surprise passé, et ayant, d'un rapide coup d'œil, jaugé le nouveau venu, la jeune fille décida qu'il n'y avait pas lieu d'interrompre son équipée.

Elle reprit donc séance tenante sa route d'un pas accéléré.

Un peu estomaqué de ne recevoir aucune

réponse, après cet échange de regards, bref mais significatif, l'homme ne se découragea cependant pas. En quelques enjambées rapides, il parvint à la hauteur de la jeune fille et en adopta l'allure.

Il était visiblement saisi par l'air juvénile, presque enfantin, de la jeune personne, et venait seulement de se rendre compte, en la voyant de près, qu'il avait affaire à une adolescente.

– Voulez-vous me dire pourquoi vous courez ainsi ? poursuivit-il d'un air à la fois bourru et paternel. Personne ne vous poursuit, mademoiselle, et vous n'avez aucun besoin de marcher à cette vitesse. Votre famille est en train de s'inquiéter : j'ai entendu des appels. C'est là une mauvaise plaisanterie. Et vous allez vous perdre, dans ce brouillard qui tombe et dans ce sentier qui n'aboutit, je vous l'affirme, sur aucune route...

Il y avait un soupçon d'ironie dans cette voix grave et bien timbrée.

La jeune fille lança vers son interlocuteur un regard soupçonneux et plein de réticence, sans pour cela ralentir sa marche.

Elle n'avait pas répondu, d'ailleurs. Et peut-être avait-elle la vague intention de s'en tenir à ce mutisme résolu. Mais, devant l'insistance de l'inconnu, l'attitude délibérée, et même légèrement moqueuse – l'attitude du maître d'école qui met l'élève au piquet – une rage soudaine l'avait prise ; la sensation désagréable que le plan si longuement échafaudé par elle et mis à exécution avec autant de soin risquait tout à coup de s'effondrer à cause de l'intervention inopinée de cet individu, qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

– Qui vous a autorisé à m'adresser la parole ? éclata-t-elle. Que me voulez-vous ? Et pourquoi tenez-vous absolument à intervenir dans mes affaires sans que personne vous l'ait demandé ? Je vous prie de me laisser tranquille et de continuer votre chemin.

L'homme ne parut nullement affecté par la rebuffade qu'il venait d'essuyer. Elle put se rendre compte, par-dessus son épaule, que le sourire moqueur n'avait pas quitté les lèvres charnues.

Lui, pensait seulement qu'elle était presque une enfant. Il fallait, de toute évidence, la protéger, l'aider, malgré elle, contre elle, si cela se révélait nécessaire. Mais, en même temps, il semblait politique de ne pas prendre ostensiblement les choses au tragique et de jouer les rabat-joie ou les croquemitaines.

– Avant d'aller plus loin, permettez-moi de me présenter, dit-il, sans se décontenancer, puisque personne n'est là pour le faire. Veuillez excuser cette entorse à l'étiquette. Vous avez devant vous Alexis de Pradel, diplomate en vacances et, pour l'heure, en disponibilité. Violon d'Ingres : la géologie. Ce détail ne vous apprend rien, mais vous verrez par la suite que cela n'est pas inutile pour expliquer mon intrusion dans votre... disons votre promenade. N'est-ce pas, mademoiselle... Mademoiselle comment ?

La jeune fille eut un haut-le-corps.

– Vous avez de l'audace. À quoi cela sert-il que vous sachiez mon nom ? Et comment avez-vous fait pour surgir tout à coup derrière moi comme un voleur de grand chemin ?

– Je vais vous l’expliquer tout de suite. Mais « voleur de grand chemin » est une appellation un tantinet exagérée, d’abord parce qu’il n’y a pas de « grand chemin » sur cet escarpement, ensuite, parce que le mot « voleur » ne me semble pas devoir se rapporter à moi... Jusqu’ici, je ne vous ai rien pris, mademoiselle... même pas la moindre liberté avec vous... C’est pour vous expliquer mon apparition subite à vos côtés que j’ai pris la peine de vous informer de mon violon d’Ingres, à savoir, je vous le répète, la géologie, mademoiselle... Mademoiselle comment ?... répéta-t-il encore une fois, sans cesser de sourire.

– Mademoiselle, un point c’est tout. C’est déjà bien extraordinaire que je consente à vous adresser la parole, monsieur le Géologue.

– Mademoiselle un-point-c’est-tout... Je vois avec une satisfaction non dissimulée que, tout en n’étant pas française – si je ne m’abuse – vous connaissez parfaitement notre langue.

– Trêve de fadaïses, monsieur. Dites-moi plutôt par quel curieux concours de circonstances vous vous attachez à mes pas ?

– J’y arrive. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point cette allure de chasseur à pied est contraire à l’art de la conversation. Ne voulez-vous pas ralentir... si peu que ce soit ?

– Je n’ai nullement l’intention de régler mon pas sur le vôtre. Je vous rappelle que je ne vous ai pas demandé de me suivre, et que si cela ne vous plaît pas, je ne vois aucun inconvénient à vous laisser sur place et à continuer mon chemin toute seule.

– Que voilà une idée pernicieuse ! Le jour avance. La température va baisser et la brume augmente... Vous avez choisi un itinéraire qui vous écarte des lieux habités... La montagne est déserte de ce côté. Dans peu d’heures il fera nuit, et il n’y a rien de plus dangereux pour une petite fille que d’être lancée toute seule, sans bien connaître la région, sur un mauvais sentier de montagne.

– D’abord, comme vous pouvez le constater, je ne suis plus une petite fille ; ensuite, je sais très bien me conduire toute seule. Troisièmement, j’ai étudié la topographie de la région et je sais

parfaitement où nous sommes.

– Vous savez peut-être où nous sommes, mais vous ne savez sûrement pas que vous tournez le dos à Peïra Cava et à Lucéram. Vous allez droit vers une région où il n’y a pas âme qui vive en cette saison et qui s’appelle les Gorges du Lac.

– C’est ce qui vous trompe, cher monsieur. Je sais, au contraire, tout cela, et je puis même ajouter, pour ne rien vous cacher, que mon intention n’est pas de rejoindre Peïra Cava ni Lucéram. Mais cela, encore une fois, ne vous concerne pas. Je constate, en tout cas, que vous ne m’avez toujours pas expliqué comment, et pourquoi, vous êtes là à m’importuner !

– Je vous ai déjà dit que j’y arrivais. Il faut prendre les choses d’un peu plus loin.

– Vous ne pourriez pas abréger ?

– Je ne suis nullement pressé, moi.

– Moi, je le suis.

– Nous finirons bien par trouver un *modus vivendi* entre nous, et par adopter une allure qui convienne à tous les deux.

– Je n’en vois pas la nécessité. Voulez-vous oui ou non venir au fait ?

– J’y cours ! Figurez-vous donc, chère mademoiselle...

– Je ne suis pas votre chère demoiselle.

– Si vous m’interrompez à chaque début de phrase, vous ne saurez jamais la fin de l’histoire.

– Cela m’étonnerait car, au fond, vous mourez d’envie de vous expliquer.

– Et comment donc ! Mais moi, je ne cache jamais mes sentiments.

– Moi non plus. Je ne vois aucun inconvénient à avouer que vous m’êtes terriblement antipathique.

– Vous le dites trop brutalement pour que cela soit vrai. Je suis persuadé, au contraire, que mon attitude vous intrigue et que ma présence vous soulage. En tout cas, vous, vous m’êtes très... très sympathique !

– Vous ne pouvez pas savoir à quel point cette opinion me flatte, cher monsieur...

- Alexis.
- Quoi ?
- Monsieur Alexis.
- Ah ! Oui. Eh bien ! monsieur Alexis, vous me voyez, en vérité, toute retournée.
- Je n'en demande pas tant.
- Je ne sais pas ce que vous demandez, mais vous ne m'avez toujours pas raconté votre histoire.
- Vous avez raison ! Je disais donc, chère mademoiselle « un-point-c'est-tout », que je suis diplomate, mais que mon violon d'Ingres est la géologie.
- Vous vous répétez.
- Je mets les choses au point. En qualité de géologue – de géologue amateur – j'étudie depuis plusieurs semaines certains terrains et gisements de la région.
- Voulez-vous dire que vous la connaissez bien ?
- Admirablement, bien entendu. Qui dit

géologue, dit nécessairement géographe. Cet après-midi, je vérifiais des données et certains sédiments que j'avais repérés les jours précédents. Je me trouvais sur un mamelon situé juste en face de la table d'orientation de Peïra Cava. Si vous voulez des précisions, la table se trouve indiquée sous la cote 1405, et le mamelon en question sous la cote 1432. Je faisais les repérages nécessaires et me servais, entre autres choses, de la longue-vue que voici.

– Je vois.

– C'est une longue-vue excellente et perfectionnée. Je ne l'ai pas fait exprès, ni par esprit d'indiscrétion. Je vous expliquerai un autre jour de quoi il s'agit.

– Il n'y aura pas d'« autre jour ».

– C'est ce que nous verrons. Il n'y avait personne dans le sentier qui contourne la table d'orientation et qui se déroulait devant mes yeux, lorsque vous et vos compagnons apparûtes dans ma lorgnette. On n'a pas souvent l'occasion, en cette saison déjà avancée, de se délecter de la vue d'une jeune fille aussi réellement charmante... Je

parle de la silhouette...

– Vous êtes trop aimable.

– Je dis toujours ce que je pense... D'une jeune fille aussi charmante, sans qu'elle s'en doute.

– Délicieux ! Vous me semblez doué d'une curiosité assez déplacée.

– Non. Ce n'est pas cela. J'étais frappé par le contraste entre votre allure et... disons, l'habillement et la façon d'être des personnes qui vous accompagnaient.

– Je vous autorise à dire : « par le ridicule accoutrement du monsieur et de la dame qui vous accompagnaient ».

– Vous êtes plus sévère que moi. La vérité est que, étant donné la distance relativement courte, et grâce à ma longue-vue, j'avais l'impression de marcher à côté de vous dans le sentier.

– De plus en plus exquis.

– Je ne l'ai tout de même pas fait exprès. Cela s'est trouvé ainsi et c'était tout de même plus intéressant de suivre cette scène que de contempler les chèvres qui broutaient au loin,

dans le sous-bois, ou même d'identifier la couche quaternaire.

– On ne peut pas dire que vous ne soyez pas galant.

– Vous êtes mal venue de me le reprocher, vous qui m'abreuvez de sarcasmes depuis que je me suis approché de votre précieuse personne, à savoir depuis un bon quart d'heure.

– Il y a à peine un quart d'heure que vous marchez à côté de moi ? Il me semble qu'il s'est écoulé un bon demi-siècle.

– Ne forcez pas votre talent. Vous n'avez pas besoin de creuser cette jolie petite cervelle pour vous montrer acide comme un citron !

– Pourtant on m'a toujours dit que j'étais douce comme du sucre candi.

– Les deux points de vue ne s'excluent pas forcément l'un l'autre. Toute la question est de savoir comment faire ressortir le sucre.

– Je doute que vous ayez choisi la bonne méthode.

– Je ne choisis pas, et je n'ai pas de méthode.

Je suis sincère et sans artifice.

– Vous avez bientôt achevé de vous envoyer des brassées de fleurs ? Il est vrai qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

– Pourquoi pas, après tout ?... Ah ! Où en étais-je ?

– En train de nous espionner avec votre longue-vue.

– Espionner est à la fois un bien grand mot, et un mot, en l'occurrence, bien anodin. Toujours est-il que j'ai assisté à votre disparition à travers les sapins et les rochers, tandis que j'ai vu le monsieur et la dame revenir seuls de leur randonnée à la table d'orientation.

– Passionnant !

– Non, au contraire, tout à fait banal en soi. Je n'étais même pas intrigué, à vrai dire. À tel point qu'à ce moment-là je vous ai abandonnés pour la vérification de mes notes de la veille. Je n'aurais sans doute plus fait attention à votre précieuse personne, si l'écho de l'abîme ne m'avait apporté la résonance de la voix de vos parents. Ils vous

appelaient désespérément...

– Ce ne sont nullement mes parents, je tiens à vous en prévenir.

– C'est heureux que vous teniez à dire quelque chose sans qu'on vous le demande. Toujours est-il que l'accent de ce brave monsieur faisait peine à entendre. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il disait, mais le ton dont il le disait crevait le cœur. Je braquai une fois de plus ma longue-vue et je contemplai l'agitation de ces dignes personnes. Elles s'inquiétaient de votre sort.

« Je regardai là où vous aviez disparu, en haut du sentier, quelques minutes auparavant, et comme vos compagnons de voyage je ne vis rien. Le monsieur et la dame firent alors le chemin en sens inverse, vous appelant de nouveau à plusieurs reprises. J'étais au moins aussi intrigué qu'eux.

« Tout à coup, au bas de la sente, alors qu'elle tourne sur l'autre versant de la montagne, par un miraculeux hasard, j'eus le mot de l'énigme : vous étiez en train de détalier à toutes jambes... mais pas du tout dans la direction où ce monsieur

et cette dame vous attendaient. Vous étiez de toute évidence bel et bien en train de vous échapper.

« Alors l'envie irrésistible m'est venue de connaître la raison de toute cette comédie.

– Ce n'est pas une comédie.

– Admettons. Vous me le direz tout à l'heure.

– Je ne vous dirai rien du tout.

– C'est ce que nous allons voir. En tout cas, j'étais là, avec ma longue-vue, pas très loin du théâtre des opérations. Comment faire ? C'est à ce moment-là que je me suis aperçu que vous vous dirigiez en courant dans la direction des Gorges du Lac. C'était inattendu, mais c'était une chance.

« À force d'étudier depuis trois semaines la région – dessus et dessous –, j'en ai repéré les moindres sentiers, les moindres chemins. Je me souvins alors qu'il existait un raccourci pour couper votre itinéraire et vous rejoindre. J'ai dévalé moi aussi le mamelon et je suis arrivé à mi-côte en même temps que vous. C'est là que

vous m'avez vu surgir à quelques mètres derrière vous.

– Je suppose que vous êtes très fier de cet exploit ?

– Non, pas du tout. D'ailleurs ce n'est pas un exploit le moins du monde en ce sens qu'il était à la portée du premier venu. Je ne me sens nullement l'âme d'un champion de la course à pied. Non, mais seulement je suis curieux de connaître les raisons de toutes vos manigances.

– Eh bien ! monsieur le curieux, j'ai le regret de vous dire – tant pis pour votre amour-propre – que vous ne saurez pas un mot de plus au sujet de cette histoire.

Il la regarda pendant un moment, sans rien dire. Elle avait, depuis quelques centaines de mètres, ralenti son pas, insensiblement. Sa démarche commençait à devenir légèrement chancelante, et son allure décelait les premiers symptômes de fatigue.

Il abandonna soudain son ton moqueur et son air ironique. Sa voix se fit douce et persuasive.

– Je vous assure, mademoiselle, que dans ces parages vous courez un danger réel. Si je ne puis vous empêcher de commettre une imprudence, je n’ose dire « folie »... mais la montagne est absolument déserte dans ce secteur, permettez-moi au moins de vous protéger et de vous accompagner.

– Non. Merci ! Je n’ai besoin de rien. Je n’ai besoin de personne. Je sais où je vais et ce qu’il convient que je fasse. Ne vous occupez pas de moi plus longtemps, je vous en prie, c’est tout ce que je désire...

Cette conversation se poursuivait toujours en marchant, la jeune fille en avant, l’homme en arrière, mais la voix de la jeune fugitive était déjà moins mordante. Son ton moins autoritaire.

Ils étaient parvenus à présent au début d’un défilé courant au milieu d’un chaos de pierres, entre deux parois de roc, et envahi par le brouillard.

Le froid devenait plus intense et le soleil avait atteint la ligne bleue des cimes lointaines. Il allait bientôt se trouver caché derrière les fiers

sommets des Alpes.

– Je suis aussi entêté que vous, mademoiselle, reprit l’homme, vous serez donc obligée de supporter ma présence.

– De quel droit vous permettez-vous cette insistance ? fit-elle avec lassitude.

– Du droit qu’a tout honnête homme d’intervenir lorsque son prochain est en péril... et votre entêtement équivaut à un suicide.

– Péril... suicide... que de grands mots ! Ce n’est pas la modestie qui vous étouffe, cher monsieur, pour juger vos actes et vous attribuer le beau rôle.

L’inconnue avait à peine décoché cette pointe d’ironie à l’adresse de son interlocuteur que son pied buta contre une racine saillante sur le sentier et qu’elle trébucha.

Le jeune homme d’un mouvement rapide vint la retenir dans sa chute en même temps que son bras fermement la soutenait.

– Vous êtes fatiguée, voyez-vous.

La jeune fille regarda l’homme d’un air de

défi mâtiné déjà d'une certaine crainte. L'homme soutint ce regard et scruta à son tour la jeune fille d'un œil aigu, mais d'une acuité déjà tempérée d'une sympathie certaine.

« Il ne faut pas attaquer de front cette enfant, songeait-il. Elle se rebelle contre toute autorité... mais je saurai bien la forcer à parler. »

De son côté, l'étrangère pensait :

« Il est peut-être plus intelligent de l'amadouer afin d'éviter des ennuis... Autrement, tout peut être compromis. »

Brusquement, comme ils s'enfonçaient de concert dans une épaisse nappe de brouillard, l'homme prit la cape de montagne qu'il portait sur son bras et, d'un geste courtois mais ferme, la posa sur les épaules de la jeune fille.

Elle fit un mouvement comme pour se dérober, comme pour refuser : il maintint le vêtement en place. Puis, pour bien marquer qu'il entendait avoir le dernier mot, en l'occurrence du moins, il la prit résolument par le bras.

Interloquée, elle ouvrit la bouche pour

protester, mais se ravisa.

Et ensemble, comme s'ils avaient conclu un accord tacite, sans rien ajouter à haute voix, ils s'enfoncèrent d'un pas égal dans la montagne hostile.

III

Ils marchèrent ainsi longtemps, côte à côte, en silence.

La montagne semblait de plus en plus oppressante, et au fur et à mesure que l'heure avançait et que le crépuscule prenait des teintes bleutées, le ciel se couvrait davantage, et le froid se faisait plus piquant.

L'homme avait l'air de suivre son étonnante compagne, mais en réalité il savait parfaitement où il dirigeait ses pas.

Il était en train de monologuer intérieurement sur cette étrange rencontre et de se demander qui pouvait bien être cette singulière jeune fille à la fois si décidée et si enfantine, lorsque le brouillard qui maintenant les enveloppait tous les deux dans une atmosphère opaque et ouatée le fit hésiter sur le parti à prendre.

Il s'arrêta délibérément au milieu du sentier.

La jeune fille, le souffle coupé par cette marche ininterrompue, l'imita.

Sans rien dire, il décrocha un des étuis qu'il portait en bandoulière et en sortit posément une carte d'état-major.

Par-dessus son épaule, sa compagne regarda la carte qu'il venait de déplier.

– Nous sommes à peu près à la hauteur environ des Gorges du Lac, déclara-t-il en désignant du doigt un point sur la carte. Vous voyez, le sentier est à peine indiqué. En continuant comme nous le faisons, nous pouvons atteindre Saint-Colomban en passant par la Pointe de Faule, qui se trouve là, comme vous le voyez. En faisant diligence, étant donné la nature du terrain, nous en avons au moins pour deux heures, deux heures et demie.

– Si cela vous semble trop long, vous n'êtes nullement tenu de poursuivre. Je vais vous rendre votre cape.

– Ne dites pas de bêtises. Dans une heure, au

maximum, je suis sûr qu'il va neiger.

– Neiger ?

– Parfaitement. Vous vous croyez à Cannes, sur la Croisette sans doute ? Il n'est pas rare d'avoir une chute de neige en cette région. Et il serait regrettable que vous contractiez une congestion qui mettrait à mal votre teint de lis.

– Trêve de niaiseries. Dites-moi plutôt, est-ce que votre Saint-Colomban est très grand... très peuplé ? N'y a-t-il pas trop de maisons par le chemin forestier que vous m'indiquez ?

L'homme fixa la jeune fille d'un air interrogateur et amusé.

– Ah ! oui ! fit-il. Vous aimeriez mieux le désert de Gobi, si je comprends bien.

– Je n'ai pas besoin du désert de Gobi, mais je préfère les routes désertes.

– En fait de contrée abandonnée et sans aller jusqu'au désert, je vous assure que le parcours que je vous indique est suffisamment dépourvu d'habitations et de confort pour laisser présager une promenade dénuée d'attraits.

– Parfait ! J’aime les sentiers solitaires.

– C’est un tort ! Avec la nuit qui vient, il serait au contraire plus prudent et plus raisonnable de ne pas s’écarter des lieux habités et des maisons accueillantes à l’occasion.

Mais elle hocha la tête.

– Encore une fois, vous n’êtes pas du tout tenu de m’accompagner. Je suis fermement décidée à suivre la route qui me plaît et je tiens en aversion les lieux habités. Votre Saint-Colomban ne me dit rien qui vaille. Je ne vous empêche nullement d’y aller ; mais quant à moi, je sais ce que j’ai à faire. Laissez-moi donc partir seule et allez de votre côté.

– Je suppose qu’on ne doit pas vous imposer souvent une conduite contraire à la vôtre. Vous avez manifestement l’habitude de n’en faire qu’à votre tête. Vous n’avez peur de rien ?

– De rien, en effet.

Il y avait dans le regard de la jeune inconnue un mélange d’extrême ingénuité et de témérité inconsciente qui laissait son interlocuteur

perplexe. En tout cas, l'aventure s'annonçait passionnante. Sa curiosité était avivée, et il était prodigieusement intéressé par la suite de l'équipée.

Mais, en apparence, il fit preuve d'un fatalisme résigné :

– Bah ! Après tout, à Dieu vat ! Puisque vous cherchez les itinéraires dépourvus de confort, nous prendrons les chemins difficiles. Il sera toujours temps d'aviser quand la nuit sera venue.

– Alors, quelle route me conseillez-vous ?

– Nous allons tourner à gauche et contourner la Pointe de Faule par le sud pour gagner le col du Rabon... Après, on verra bien, n'est-ce pas ?... Si Dieu nous prête vie...

Sur la carte il lui désigna du doigt le chemin proposé.

– C'est parfait. Ce sentier muletier fera tout à fait mon affaire.

Ils se remirent en route courageusement et marchèrent pendant longtemps..., longtemps, sans échanger un mot.

L'inconnue ne manifestait nullement l'intention de se livrer.

Son compagnon était trop correct pour l'interroger, pour insister plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Cette randonnée avait un fumet de mystère et un relent d'étrangeté qui la pimentait à souhait. Pour rien au monde il n'aurait rebroussé chemin.

Dans son for intérieur, il se disait qu'il finirait bien par tenir le mot de l'énigme.

Il y avait chez sa compagne un mélange très attachant. Elle était manifestement bien élevée, assez hautaine, très réservée, délibérément mystérieuse, elle semblait avoir les décisions rapides et une incroyable assurance, parfaitement disproportionnée avec son âge apparent... Cela provenait-il de l'éducation moderne ?... de la race à laquelle elle appartenait ?... ou de quoi d'autre ? Il était difficile de se prononcer.

Et, à côté de ces marques de maturité, presque d'audace, il y avait chez elle une jeunesse irrépressible, un côté naïf absolument authentique et touchant, qui donnait une folle envie de la

défendre, de la protéger, de la morigéner même, comme on ferait d'une enfant jouant avec des allumettes.

Il y avait là un décalage étrange, un contraste frappant et inexplicable...

On aurait dit, à voir sa tranquillité confiante et son aplomb, qu'elle n'avait jamais côtoyé les gens de la rue, qu'elle n'avait jamais subi le moindre signe d'irrespect.

Elle faisait penser à un petit elfe passant à travers les flammes du bûcher sans s'y brûler.

« C'était heureux – pensait intérieurement le jeune diplomate – qu'elle fût tombée sur un homme correct. On se demande ce qu'il aurait pu advenir si elle avait fait une autre rencontre que la mienne. »

L'audace de sa jeune compagne et sa témérité étaient-elles de la hardiesse équivoque ou de la naïveté poussée jusqu'au paradoxe ? Il avait été sidéré par certaines de ses répliques, mais surtout par sa façon d'agir. Cette jeune fille si indépendante et si candide à la fois, capable de

prononcer les paroles les plus imprudentes et de le fixer avec la plus complète assurance, le déconcertait.

Il tournait et retournait dans sa cervelle des tas de questions, les examinant sous toutes leurs faces et tous leurs aspects, sans parvenir à les résoudre.

Il irait avec elle jusqu'à Nice à pied, s'il le fallait, mais il se jura de ne pas la quitter avant d'avoir pu trouver des réponses satisfaisantes à tous ces points d'interrogation.

IV

Ils marchaient maintenant depuis plus de deux heures sur un étroit sentier à peine marqué sur l'herbe rase ou les pierrailles grises. L'altitude avait diminué, mais le froid n'avait pas lâché prise pour autant.

La nuit descendait. Le brouillard s'était levé sur un panorama ouaté, irréel, silencieux.

La neige, ainsi que le jeune homme l'avait prédit, s'était mise à tomber.

Ils avançaient en silence, comme deux fantômes, acharnés à poursuivre cette étrange randonnée sans but.

Ils côtoyaient sans cesse des ravins, des précipices, des éboulements de rochers, des filets d'eau enchâssés dans le roc. Les pins avaient fait place à de rares broussailles.

Si la neige tombait davantage, le mince sentier

ne se distinguerait bientôt plus. Derrière eux, les traces de leurs pas seraient effacées par la neige. Ils seraient vraisemblablement perdus tous les deux... Passer la nuit dehors, à cette altitude et par cette température serait certainement dangereux... Déjà la fatigue lassait leurs membres... Devant eux c'était l'inconnu... S'ils retournaient sur leurs pas ils rencontreraient peut-être quelqu'un... des sauveteurs, même... Car, après tout, on avait dû s'inquiéter de la disparition de cette jeune fille... on avait dû donner l'alerte... on devait la rechercher...

Alexis abaissa son regard sur sa compagne. Des symptômes non équivoques d'une grande fatigue marquaient ses traits et pesaient sur ses épaules. Sous prétexte de vérifier le chemin, il s'arrêta, et à la lumière fantomatique, à peine perceptible, qui les enveloppait, il ressortit sa carte d'état-major une fois de plus.

– Nous sommes sur le bon chemin ? demanda la jeune fille d'une voix brisée, où on sentait que le ressort de tout à l'heure s'était détendu.

– Nous sommes d'autant plus sur le bon

chemin que nous n'allons manifestement nulle part, répondit-il avec un demi-sourire. Si mes calculs sont exacts, nous devons être à peu près ici, au sud de Béassa. En maintenant notre allure, nous devrions atteindre le col du Rebon dans une heure, à peu près.

Il replia la carte et regarda la jeune fille avec toute la chaleur et toute la prévenance dont il était capable.

– Ne pensez-vous pas, poursuivit-il, qu'il serait prudent que nous bifurquions sur Béassa ? Ce n'est qu'un hameau, mais c'est un lieu habité.

– Vous avez peur ?

– J'en ai vu d'autres, petite fille. Mais je pense à vous. Voici la nuit tout à fait descendue, et il n'est pas souhaitable pour les enfants de traîner à cette heure dans la montagne, sur les sentiers déserts.

– Je vous le dis une fois de plus : si vous n'êtes pas d'accord, laissez-moi ; retournez sur vos pas. Ce n'est tout de même pas moi qui vous ai prié de me suivre.

– Vous savez bien que je n’en ferai rien. Je suis très têtu moi aussi, à ma façon. Bien entendu, autrement que vous-même, pas avec l’âpreté et la ténacité que vous apportez à suivre la ligne de conduite que vous vous êtes tracée, mais je suis quand même un obstiné à ma manière. Il va donc falloir que vous vous résigniez une fois pour toutes à m’accepter comme chevalier servant.

– Vous m’en voyez ravie.

Cela avait été dit avec une moquerie voulue, mais l’expression passablement défaite de la jeune fille démentait foncièrement l’acidité voulue de sa réponse.

Il négligea de relever la pointe, et se contenta de dire, en guise de conclusion :

– Alors, pas de Béassa ?

– Pas de Béassa. Il va falloir en faire votre deuil.

– La neige recouvre nos pas derrière nous et efface nos empreintes. Même si on vous cherche, ce que je suppose, j’ai l’impression qu’on n’a aucune chance de vous trouver. À moins qu’on

n'ait alerté tous les villages, ce qui est fort improbable... Il n'y a pas lieu pour vous de vous inquiéter à ce point de vue-là. Il serait peut-être plus sage, donc, de vous procurer un bon gîte...

Mais cette dernière réplique était allée à l'encontre du but poursuivi : à la seule idée qu'on pût la rejoindre, la jeune fille frissonna et repartit de plus belle, avec des forces renouvelées, en entraînant son compagnon... et ce, avec une hâte fébrile, une vitesse accrue.

– Votre tranquille assurance me montre que vous ne semblez nullement vous rendre compte du danger qui pèse sur notre équipée, se borna-t-il à déclarer avec un sourire désabusé. Tant pis, chère mademoiselle, s'il arrive une catastrophe, vous l'aurez voulu ! J'aurai fait mon possible pour vous mettre en garde : vous ne voulez absolument pas entendre raison. Je tiens à vous faire remarquer que je décline dès à présent toute responsabilité, et que je ne saurai être tenu pour comptable de ce qui peut arriver. Cela dit, continuons, et à la grâce de Dieu...

Elle ralentit pendant quelques pas, posa sa

main – pour la première fois ; – sur son bras, et en le regardant droit dans les yeux déclara :

– J’ai fait le sacrifice de ma vie... Le danger physique que vous me signalez avec autant d’insistance n’est rien à côté d’un autre mille fois plus terrible.

Et là-dessus elle se tut, reprenant sa marche avec une ardeur renouvelée.

En vain il essaya de lui faire préciser sa pensée, en vain tâcha-t-il de l’interroger, d’obtenir des détails sur ce qu’elle venait de dire.

Comme si elle regrettait déjà de s’être laissée aller à des déclarations intempestives, comme si elle déplorait d’en avoir trop dit, elle se déroba avec hauteur et s’enferma, dès lors, dans un mutisme absolu.

Mille pensées diverses, sa curiosité aiguisée, continuaient de tournoyer dans le crâne de l’homme. Cette jeune personne représentait, il en doutait de moins en moins, une énigme, et il commençait à se demander s’il parviendrait jamais à résoudre le problème vivant qu’elle était

pour lui.

Toutefois, la curiosité seule ne le poussait pas à agir de la sorte. Quelque chose dans cette aventure l'y poussait : un côté « paladin », un élément chevaleresque qui le remplissaient d'une certaine fierté, d'une satisfaction intime qui n'étaient nullement pour lui déplaire.

L'homme avait entrepris tout d'abord cette étrange randonnée sans idée préconçue, sans bien approfondir les mobiles qui le dirigeaient, mû par une impulsion soudaine, et surtout par un étonnement profond devant le spectacle de cette fugue bizarre.

Mais, s'il s'était interrogé avec sincérité, il aurait dû admettre qu'une singulière sympathie pour cette jeune fille l'envahissait. C'était encore un sentiment complexe et soudain, assez inexplicable. Il ne la connaissait pas, il ignorait au fond si elle ne s'était pas rendu coupable de quelque méfait. N'était-il pas en train de se rendre complice de quelque action répréhensible ?

Et, cependant, lorsque le voyageur jetait un

coup d'œil furtif sur la jeune fille et considérait l'expression de son visage et l'extraordinaire fluide qui émanait d'elle, il ne pouvait s'empêcher d'être intimement persuadé que le mutisme et la discrétion de sa petite compagne ne dissimulaient aucun forfait ni aucun élément douteux... Il se sentait tout prêt par une impulsion aussi irraisonnée qu'invincible, à se battre pour elle, à répondre d'elle, à la défendre, à la protéger... Extravagant mystère du cœur humain !

La nuit était à présent tout à fait venue. Une nuit assez sinistre que n'éclairait aucun rayon de lune.

La neige tombait plus fort sur la terre durcie par le gel. Le froid était intense : un vent glacé faisait tourbillonner les flocons devant les yeux, rendant pénible la marche et incertain le chemin suivi.

L'homme se promettait *in petto* de chercher abri dans la première ferme ou cabane de bûcherons rencontrée : que la jeune fille fût ou non consentante... Il saurait bien lui faire violence, car une randonnée de ce genre,

poursuivie toute la nuit, ne pouvait que se terminer tragiquement.

C'était là courir vers un danger certain pour éviter un péril sans doute hypothétique !...

D'ailleurs, la volonté farouche de la jeune fille semblait mollir légèrement. Elle grelottait, quoi qu'elle fît de visibles efforts pour essayer de le cacher.

D'un geste autoritaire, il l'emmitoufla davantage dans la cape, lui mit de force le capuchon sur la tête et il la serra très fort contre lui, tout en marchant, sans dire un mot, comme pour mieux la défendre contre le froid et les ténèbres.

Elle n'eut cette fois aucun mot ni geste de protestation et continua d'avancer dans la nuit noire, au milieu de la montagne hostile et sous les rafales de neige où elle se serait sentie complètement désemparée sans ce compagnon de route imprévu sur lequel elle pouvait s'appuyer.

L'homme sentait, pour sa part, confusément tout cela, et allait avec une grande allégresse

intérieure et une confiance irraisonnée mais réelle, malgré les difficultés considérables du chemin qu'ils suivaient.

Car, à vrai dire, on n'y voyait goutte, et en dépit de ses cartes détaillées, l'homme éprouvait les plus grands embarras à avancer. Il n'était plus question, en tout cas, de marcher à l'allure des chasseurs alpins comme au début de leur rencontre : ils s'en allaient maintenant d'un pas prudent et circonspect, en s'assurant que la seconde suivante ils n'allaient pas disparaître dans quelque fondrière.

Le bras et l'épaule de la jeune fille se faisaient à la fois plus lourds et plus confiants. On aurait dit qu'elle s'abandonnait, qu'elle faiblissait dans ses farouches déterminations au fur et à mesure que la fatigue s'emparait d'elle, au fur et à mesure qu'elle était confrontée avec les fantômes de la nuit, les dangers manifestes de la montagne et les embûches du parcours.

Étrange randonnée silencieuse que celle de ces deux êtres qui ignoraient tout ou à peu près l'un de l'autre, que rien ne rapprochait en vérité, sauf

le danger inconnu et sournois que la nature ou les éléments pouvaient déchaîner autour d'eux...

L'homme, sans cesser d'avancer, regardait attentivement autour de lui, comme s'il avait voulu percer les ténèbres.

Il était temps de trouver une halte et un abri... la volonté tendue de la jeune fille était près de se briser...

D'une seconde à l'autre elle risquait de tomber au bord de la route.

Elle était à bout de forces bien que, probablement, elle ne voudrait jamais en convenir. Mais si une halte se présentait, elle ne saurait certainement pas y résister : il en était persuadé. L'essentiel était seulement qu'un tel havre de grâce se rencontrât... Ainsi les apparences seraient sauvées.

Tout à coup, sur leur droite, apparut un point lumineux. Dans la blancheur laiteuse et ouatée de la neige et de la nuit se dessina une masse sombre.

Avec un battement de cœur ils s'arrêtèrent,

inquiets, éperdus d'espoir.

Ils n'échangèrent pas un mot. Mais, pendant une seconde, l'homme sentit peser sur lui le regard de la jeune fille.

Ils n'eurent pas besoin de se consulter. Leur décision fut prise d'un commun accord, sans discussion oiseuse ni argumentation simple.

C'était un toit !

C'était une maisonnette qui était là, sans aucun doute, une maisonnette construite dans la montagne, enfouie à mi-sol.

Habitée ? Vide ? Il convenait de s'en assurer sans tarder. Pourvu qu'elle fût habitée ! Chez l'homme s'affirmait ce sentiment que la jeune fille était désormais incapable de mettre un pied devant l'autre.

Une volonté de fer avait farouchement secondé celle-ci jusque-là ; mais la découverte de ce toit avait agi sur elle à la façon d'un émoulin : ses nerfs crispés s'étaient relâchés ; elle n'avait plus qu'une idée : trouver un abri, s'asseoir à une table, s'étendre dans un lit.

Si ce toit s'avérait être un leurre, elle n'aurait vraisemblablement pas le courage de chercher plus loin car cette déception serait trop forte. Elle se coucherait sans doute là, dans la neige, au bord du sentier, et se refuserait à continuer.

L'incertitude où ils se trouvaient quant à cette maison était vraiment trop pénible et trop insupportable. Il fallait en avoir le cœur net, et immédiatement.

Délibérément, l'homme prit la jeune fille par la main et la traînant après lui se dirigea, d'un pas décidé, vers la masse sombre qui se rapprochait.

Une faible lueur – la lueur qui les avait frappés tout à l'heure – semblait filtrer derrière les volets clos. Mais cela ne prouvait pas grand-chose.

Ils n'eurent pas de mal à trouver la porte. Alexis de Pradel regarda attentivement et son cœur serré se détendit. Un mince rais de lumière filtrait sous le chambranle.

Posément il frappa à plusieurs reprises.

Ils entendirent alors un vague bruit à l'intérieur. Puis, sans précipitation, à la façon

dont seuls les paysans et les montagnards savent avancer, un pas se rapprocha de la porte.

Le battant s'ouvrit devant eux tandis qu'une voix grave, un peu gutturale, demandait :

– Qui est là ?

V

La pièce était basse et enfumée, un grand feu réconfortant flambait dans l'âtre immense qui couvrait presque la totalité d'une des parois. Par la disposition des lieux, les landiers immenses, les doubles fenêtres, on se rendait compte que les rigueurs de l'hiver, la neige et la bise étaient de vieux compagnons habituels de l'endroit : la maison et l'aspect de ses habitants étaient là pour en témoigner et pour le rappeler au visiteur oublieux.

L'homme qui était venu ouvrir aux visiteurs inopinés était un rude montagnard taillé à la serpe, haut en couleur, les membres noueux et le regard ouvert. Ainsi que le couple devait l'apprendre par la suite, il s'appelait Ange. Et il faut dire qu'il leur apparut bien en effet comme un ange du Bon-Secours.

La femme, assise au coin du feu où elle

reprisait une paire de chaussettes, à la lueur d'une fumeuse lampe à pétrole, était une paysanne au visage déjà fané, mais pleine encore d'une flamme juvénile dans son comportement : une bizarre petite lueur moqueuse habitait son regard.

Elle répondait au nom de Fidélita – la fidélité, cette vertu rare et si précieuse, peinte, de toute évidence, sur son honnête visage.

La maison s'avérait en somme rustique, primitive, mais accueillante.

Elle fit l'effet d'une oasis délectable et paradisiaque aux deux rescapés de la neige et de la nuit noire. Ils y pénétrèrent et la contemplèrent avec le même air de jubilation que devait ressentir la petite Alice pénétrant dans le Pays des Merveilles.

La jeune fille, qui avait affiché jusque-là un parfait mépris des contingences matérielles, ne parut pas être la dernière à se réjouir.

Sauvés ! Ils étaient sauvés !

La maison était apparue au moment où le voyageur commençait sérieusement à désespérer

de l'issue de cette folle aventure, de cette équipée insensée. Malgré sa connaissance des lieux, il n'arrivait plus à se retrouver, et il aurait été bien incapable de dire exactement où ils étaient parvenus.

Il s'était bien gardé de faire part à la jeune fille de ses craintes et de ses sentiments qu'il avait gardés soigneusement pour lui. Il était pourtant intimement convaincu, qu'à moins d'un miracle, l'aube dans la montagne ne les retrouverait vivants ni l'un ni l'autre.

Et le miracle s'était produit.

Ce fut donc avec un soupir de profond soulagement qu'il s'était effacé pour laisser passer la jeune fille et qu'il avait pénétré à sa suite à l'intérieur de la maison. Sa première impression avait été on ne peut plus favorable par la chaleur, la paix et l'ambiance accueillante qui saisissaient le visiteur dès le seuil.

– Nous sommes deux voyageurs égarés qui cherchons notre chemin, avait-il répondu assez évasivement au « Qui est là ? » de l'homme, dont le visage ouvert et sympathique l'avait tout de

suite rassuré quant à ce refuge.

– Entrez donc, je vous en prie, avait répondu le montagnard. Vous êtes les bienvenus. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Entrez et mettez-vous à votre aise.

La femme s'était aussitôt approchée pour prendre la cape trempée recouvrant les épaules de la jeune fille, elle la mit à sécher devant le feu, puis elle offrit aux arrivants une place devant l'âtre.

– Je vous remercie de votre accueil. Nous nous sommes égarés et nous voilà rompus de fatigue, expliqua le jeune voyageur. C'est vraiment une bénédiction d'avoir échoué devant votre maison car les environs semblent plutôt déserts.

– Nous sommes la seule habitation à deux lieues à la ronde, affirma le montagnard en souriant. Vous auriez pu chercher longtemps un autre gîte !

– Et dire que nous aurions pu passer à deux cents mètres d'ici sans rien apercevoir, admit le jeune homme. Cela aurait été un beau désastre,

ajouta-t-il en souriant à son tour à l'adresse de son interlocuteur, on ne voit rien à dix pas devant soi.

Il restait dans de prudentes généralités, évitant de donner des explications trop précises, ne sachant pas trop quelle attitude prendre ni quelles informations fournir. Il se trouvait lui-même dans un état de telle ignorance au sujet de sa compagne de route qu'il se demandait vraiment quoi inventer à son sujet vis-à-vis des étrangers.

Il essayait de masquer ses hésitations en insistant sur les difficultés de la route et sur l'incommodité de la région, en évitant soigneusement d'entrer dans les détails concernant le but de leur marche et surtout leur personnalité et leur état civil. Tout en parlant avec ses hôtes il réfléchissait en aparté sur l'attitude qu'il convenait d'adopter et sur la version qu'il serait opportun de présenter s'il allait être acculé par les circonstances à en présenter une. Cette seule idée le plongeait dans la plus grande perplexité quant à ce qu'il convenait de faire ou dire à leur sujet.

– Nous marchons depuis longtemps, se borna-t-il à ajouter, et nous commençons à désespérer de retrouver notre chemin.

– Eh bien ! à présent, vous allez pouvoir vous reposer, vous restaurer et vous réchauffer tout à votre aise, déclara le paysan avec bonhomie, en indiquant l'âtre avec un geste d'invite.

On le devinait assez avare de paroles et il ne donnait aucun signe de curiosité déplacée. À la façon de la plupart des paysans, il se gardait de paraître indiscret et ne voulait pas avoir l'air de provoquer des confidences. Son hospitalité n'était pas conditionnelle, et il lui aurait semblé manquer de courtoisie en ayant l'air de solliciter les explications. Cependant, le jeune homme pouvait lire une interrogation muette, discrète dans son regard. Et c'était, ma foi, très naturel.

Que faire ?

C'est à ce moment précis que la voix de la jeune fille s'éleva avec une assurance soudain recouvrée. Lorsqu'elle retentit, son compagnon en était là de ses réflexions, hésitant toujours sur le parti à prendre, lorsqu'elle donna à l'entrevue

une tournure assez imprévue.

Elle n'avait pas ouvert la bouche en entrant, se bornant à remercier d'un signe de tête la paysanne lorsque celle-ci l'avait débarrassée de sa cape de montagne. On aurait pu croire que, terrassée par la fatigue, aveuglée par la neige, paralysée par le froid, elle avait été trop secouée pour pouvoir penser à autre chose qu'au confort matériel retrouvé. Elle n'était après tout qu'une frêle jeune fille, et le jeune diplomate demeura figé de surprise et parfaitement ahuri lorsqu'elle déclara paisiblement :

– Mon mari et moi nous sommes partis à pied de Loda, et nous nous sommes perdus ensuite dans la montagne. Je n'en peux vraiment plus... je suis épuisée.

Cette déclaration faite de la voix la plus calme et la plus naturelle, à la façon d'une remarque banale et anodine, coupa littéralement la respiration d'Alexis, cloué au sol par la stupéfaction.

Il était flagrant que non seulement sa compagne de route n'avait perdu aucun de ses

moyens qui semblaient décidément sans limites, mais encore qu'elle avait récupéré ses étonnantes qualités d'aplomb et d'improvisation avec une rapidité déconcertante. La défaillance de tout à l'heure était bien oubliée. Cette jeune personne pouvait être capable de faire face aux situations les plus imprévues et les plus embarrassantes avec un cran renversant.

Il retrouva instantanément l'adolescente indomptable qui avait répondu avec un sang-froid saisissant à toutes ses questions au moment de leur rencontre, et qui avait fait preuve tout au long de leur randonnée d'une énergie farouche, d'une volonté inflexible, d'une détermination inébranlable.

Toutefois, la déclaration qu'elle venait de faire témoignait non plus seulement d'aplomb et de sang-froid, mais bien plutôt d'une indéniable audace.

Tout cela ne laissait pas d'être profondément troublant, à cause des traits de caractère qu'un tel ensemble de constatations ne manquait pas de faire ressortir. Il ne fallait tout de même pas

oublier que le voyageur ne connaissait même pas le nom de cette jeune fille, qu'elle avait refusé de le lui dévoiler avec une obstination têtue... qu'elle l'avait dissimulé jusque-là avec un soin jaloux...

Et elle pouvait néanmoins se dire sa femme devant des tiers avec un naturel inimaginable !

En dépit de tout cela, ou peut-être à cause de tout cela, Alexis de Pradel ne voyait pas trop quelle autre attitude adopter en face d'un tel comportement qu'un simple acquiescement.

On peut dire même que ce fut avec une sorte de délectation paradoxale qu'il prit cette décision, car, tout au fond de lui-même, ce choix ne manquait pas d'attrait. La silhouette de la jeune fille était à la fois émouvante et pleine de séduction relevée d'une pointe de mystère. Exactement tout ce qu'il fallait pour damner un homme... Il ne sut pas, dès cet instant, en quel guêpier il mettait les pieds, mais il les y mit, somme toute, le cœur plein d'allégresse.

Cette succession de réflexions et de pensées s'était déroulée dans la cervelle du jeune diplomate avec la soudaineté de l'éclair, à la

façon dont, dit-on, toute la vie passée se présente, en une rapide série d'images, à celui qui va se noyer.

Ce kaléidoscope ne prit pas plus de quelques secondes, secondes pendant lesquelles il abaissa ses yeux vers la jeune fille, et où son regard rencontra celui de la mystérieuse inconnue. Secondes pendant lesquelles leurs prunelles échangèrent un dialogue muet, rapide, mais plein de signification.

De ce colloque non perceptible pour les tiers naquit une entente tacite mais pourtant irrévocable.

La jeune fille, de ses frêles mains, avait gagné la première manche.

Le silence de l'homme était une acceptation implicite.

– Ma femme est extrêmement lasse, déclara-t-il à son tour, du ton le plus naturel, comme pour appuyer les déclarations de sa compagne. Nous vous serions tout à fait reconnaissants si vous pouviez nous donner quelque chose de chaud à

manger et nous permettre de nous reposer le restant de la nuit au coin de votre feu.

– Mais, bien entendu ! répondit le paysan. Asseyez-vous donc à la table : là, dans ce coin, vous serez plus confortables. Fidélica, montre donc à ces « monsieur-dame » de quoi tu es capable, acheva-t-il dans un sourire à l'adresse de sa femme.

– Une bonne soupe chaude, une omelette au lard, deux tranches de confit d'oie et une pinte de rosé feront-ils votre affaire ? s'enquit l'hôtesse avec un air engageant, tout en s'empressant autour du feu.

– Ce sera magnifique ! s'exclama la jeune fille d'un air enchanté, en s'asseyant aussitôt à la table, conformément à l'invite du maître de céans.

Son compagnon, en s'excusant, enlevait son veston trempé, son chapeau, et les pendait non loin de l'âtre pour les faire sécher.

Après quoi, pendant que Fidélica s'affairait à la confection de leur repas et qu'Ange s'occupait

de la boisson, le jeune homme en manches de chemise s'assit en face de l'inconnue sans autre forme de procès, et mi-sérieux mi-plaisant, s'adressa à elle :

– Heureusement, la Providence nous a dirigés vers cet îlot hospitalier. Vous commencez à m'inquiéter sérieusement, ça va mieux à présent ?

La jeune fille, qui s'était débarrassée de son béret et dont les boucles blondes encadraient maintenant le visage d'une souple et vaporeuse auréole, continua à jouer le jeu avec complaisance :

– Cela va parfaitement. D'ailleurs, je n'ai pas eu peur une minute. Je sais, mon ami, par expérience, qu'avec vous, en définitive, on n'est jamais perdu, et qu'on retombe toujours sur ses pattes.

Et de lui décocher un coup d'œil assassin... à la manière d'un cavalier qui éperonne sa monture.

Elle était d'une humeur enjouée, charmante, d'une gaieté qui n'avait rien de factice. La

mauvaise passe de tout à l'heure semblait complètement oubliée.

Ils firent honneur à la cuisine simple mais appétissante de Fidéllica avec un appétit juvénile.

– Vous me flattez, ma petite femme, en disant qu'avec moi on arrive toujours à bon port. Il n'y a guère plus d'une demi-heure, je n'étais pas aussi optimiste... J'ai caché mes appréhensions pour ne pas vous affoler, mais je me sentais moins que rassuré.

– Vous savez bien, mon grand, que je ne m'affole pas facilement. J'étais fatiguée, je l'admets, mais nullement craintive... Depuis le temps, voyons, vous auriez dû apprendre à me connaître. Ah ! les hommes !

Puis d'un ton on ne peut plus familier, en se penchant gracieusement vers son compagnon :

– Mon cher ami, vous oubliez de me couper un peu de pain.

Il n'y avait aucun embarras dans son comportement. Elle semblait jouer avec le feu dans une parfaite maîtrise d'elle-même. À

l'entendre, on n'aurait même pas dit une jeune mariée pendant la lune de miel, mais carrément une épouse qui a largement dépassé la deuxième année de vie conjugale. La situation semblait la ravir. Elle était manifestement radieuse et s'amusait prodigieusement à provoquer son compagnon dont la réserve, un peu réticente, paraissait la mettre en joie.

Alexis, quant à lui, était en train de faire de la corde raide sur un fil de rasoir. Il ne pouvait pas se résigner à taxer l'attitude de la jeune fille d'effronterie, mais il était alors obligé d'admettre qu'elle était d'une naïveté presque indécente. À moins... qu'il ne s'agît d'une fieffée rouée. Toutefois, une intuition qu'il sentait infailible lui affirmait que cette dernière hypothèse n'était pas la bonne.

– Vous devriez au moins me dire votre nom, lui murmura-t-il à un moment donné, en baissant la voix et en penchant sa tête vers son oreille, comme pour lui susurrer une tendresse d'un ordre particulièrement intime. C'est extrêmement gênant, dans le courant de la conversation, de ne

pas le savoir, et il n'est pas naturel, vis-à-vis des tierces personnes, pour un mari attentionné, de ne pas connaître le nom de sa femme, surtout s'il s'agit d'un vieux ménage ainsi que le nôtre est supposé l'être.

– Nicette, répondit-elle du même ton et avec son sourire le plus suave.

Elle avait penché davantage sa jolie tête vers lui, par-dessus la table. Ses cheveux frôlaient la joue du jeune homme et le parfum intense de cette jeunesse montait à ses narines avec une senteur capiteuse. Une bouffée de chaleur, un vertige subtil l'envahirent. Sans bien se rendre compte de ce qu'il lui arrivait, de Pradel sentit s'éveiller en lui de singulières pensées. L'ambiance aidant, et par un phénomène totalement indépendant de sa volonté, il se sentit capable de toutes les audaces, et les hardiesses les plus osées lui semblèrent soudainement naturelles et logiques... Il avança les jambes sous la table et enserra un des pieds cambrés de la jeune fille entre les siens.

D'un mouvement brusque elle se dégagea et le

foudroya du regard. Il se reprit aussitôt, se reprochant intérieurement de s'être laissé aller. Aussi bien il était soumis à un véritable régime de douche écossaise et avait quelque excuse. Cette fille était un curieux amalgame de feu brûlant et de glace compacte, et, qui plus est, ne semblait nullement s'en rendre compte.

– Eh bien ! ma petite Nicette, reprit-il à haute voix, comme pour masquer son trouble et sa déconvenue, bien que nous soyons un vieux ménage, comme vous le prétendez, je suis obligé d'avouer que vous m'avez étonné par votre endurance... Je suis en admiration.

– Je le sais bien, mon petit Alex, répondit-elle sur le même ton faussement câlin. Je sais aussi que vous êtes le mari le plus attentionné, et que l'habitude et la routine de notre longue union n'ont jamais eu aucune prise sur vous.

Il ne put résister à la tentation de répondre du tac au tac à tant de légère ironie. Il se pencha une nouvelle fois vers elle, et d'une voix à peine perceptible il murmura :

– Ma chère amie, si notre union était

réellement aussi ancienne que vous l'insinuez, j'aurais dû alors demander votre main au berceau, car, même maintenant, vous ne semblez pas avoir sensiblement dépassé l'âge de la poupée et du cerceau.

Un éclat de rire lui répondit. Celle qui déclarait s'appeler Nicette s'était presque renversée sur sa chaise et semblait ne plus pouvoir retenir son explosion de gaieté. À ce moment précis, elle semblait vraiment vouée aux jeux de la prime enfance, ainsi qu'il venait de l'insinuer par défi. Son rire était si pur, si cristallin, qu'il eut presque du remords de s'être montré injustement mordant.

Elle fit honneur au confit d'oie et ne bouda pas devant le pichet de rosé. Elle regardait maintenant son compagnon avec des yeux pleins de hardiesse, et il y avait dans son expression un sentiment de chaude sympathie, presque de la reconnaissance.

Le jeune homme fut envahi une fois de plus par une sensation d'immense allégresse, cette ambiance de chaude intimité le désarçonnait à

nouveau.

– Mon cher petit mari, dit-elle mutine, en se penchant vers l’homme, comme on est bien là, tous les deux, au coin d’un bon feu, après avoir eu si froid, tout à l’heure, dans cette nuit noire...

Il fut repris, contre sa volonté, par le même vertige que quelques minutes auparavant. Il avait beau s’être heurté la première fois à un mur, les mots qu’il venait d’entendre avaient été prononcés avec une sincérité évidente, et l’expression de ces yeux bleus aurait fait chavirer une momie. Une vague d’attendrissement irréprouvable le submergea, et il se sentit transporté au septième ciel.

Ce fut alors plus fort que lui : sans même s’en rendre compte, presque instinctivement, il allongea la main vers son interlocutrice et caressa doucement, tendrement, la main de Nicette.

Comme si elle avait soudain été mordue par un serpent, cette dernière retira instantanément et violemment ses doigts. Tellement brusquement qu’Alexis se demanda si leurs hôtes, à qui cependant elle avait jusque-là essayé de donner le

change, ne s'étaient pas aperçus du geste.

Il resta là, décontenancé, bouleversé, pestant contre lui-même. Il s'en voulait de s'être laissé aller une nouvelle fois et de s'être comporté comme un collégien.

Il regarda Nicette dans les yeux. L'expression de la jeune fille le frappa vraiment comme un coup de poignard : son coup d'œil était hautain, dédaigneux et railleur. L'étrange jeune fille venait, une fois de plus, de le rejeter loin d'elle après avoir paru être si près de lui.

Mais ni l'un ni l'autre n'eurent le loisir de réfléchir longtemps à ce qui venait de se passer.

Car à ce moment précis on frappa à la porte.

Dans les yeux de Nicette l'expression de dédain fit place immédiatement à une expression de crainte.

Alexis se tourna à son tour vers la porte, préoccupé et surpris.

Qui pouvait frapper à une heure pareille, dans une région aussi isolée, loin de toute communication et par un temps aussi affreux ?

Ce ne pouvaient être que des gens surpris comme eux-mêmes par la neige et par la nuit. C'est du moins ce que le jeune diplomate se dit à lui-même, et il glissa un coup d'œil souriant vers la jeune fille, comme pour la rassurer.

Pesamment, calmement, Ange se dirigea vers la porte, du même pas cadencé qu'ils avaient entendu à leur arrivée, et ouvrit le battant. Habités à la solitude et au silence, les deux paysans n'avaient manifesté qu'une surprise mitigée lorsque les coups avaient retenti, mais le coup d'œil qu'ils avaient échangé prouvait abondamment qu'ils se demandaient qui cela pouvait être.

Dans l'encadrement de la porte, couverts de neige, accompagnés par une rafale de vent et une bouffée de froid, deux gendarmes apparurent.

VI

Alexis regarda Nicette. Elle avait pâli affreusement. L'espace d'un éclair, il se demanda si elle n'avait pas commis un crime et ne fuyait pas la justice, tellement l'arrivée inopinée des deux représentants de l'autorité l'avait plongée dans une terreur visible.

Mais il se ravisa aussitôt. Il avait beau être déconcerté par tout ce qu'il voyait d'elle, il était intimement convaincu qu'elle était incapable de commettre une vilaine action ou de se comporter de manière vraiment condamnable. Il se rappela la phrase qu'elle avait prononcée sur la route et qu'elle s'était refusée à expliquer :

– « J'ai fait le sacrifice de ma vie. Je cours un danger physique qui n'est rien à côté d'un autre mille fois plus terrible. »

Ces mots contenaient certainement les raisons du mystère dans lequel elle était plongée. Il fit le

rapprochement avec le masque de peur qui présentement figeait ses traits. Les deux choses étaient certainement liées entre elles.

L'étrange altération de son visage fut toutefois de très courte durée.

Les deux nouveaux venus avaient à peine fait leur entrée dans la pièce et Ange refermé la porte derrière eux que, par une transformation aussi subite qu'imprévue, le visage de la jeune femme avait repris son calme. La grimace qui bouleversait ses traits avait fait place à un sourire accueillant, naturel, et à la plus paisible et nonchalante des attitudes.

Une fois de plus il fut sidéré par la rapidité de la transformation qui s'était opérée sous ses yeux, par la faculté de récupération et la maîtrise de soi dont sa compagne de route faisait preuve.

Les deux gendarmes s'avancèrent un peu gauchement, comme pour s'excuser de leur intrusion à une heure aussi insolite, et se montrèrent pleins de bonhomie et de politesse.

– Il fait bougrement froid ce soir, constata le

plus grand, et si ce n'était pas par devoir, on se passerait bien de courir les chemins à une heure pareille et par un temps semblable.

– Sacré métier ! constata le plus petit, qui était brigadier. On n'en a jamais fini. Jamais une heure de tranquillité ! Vive la retraite ! conclut-il en souriant.

– En attendant, intervint le maître de céans, asseyez-vous et buvez un verre de rosé.

– Ce n'est pas de refus, s'empressa d'accepter le plus jeune, avant que son compagnon parlant d'autorité en leur nom à tous deux, eût le temps d'émettre un avis différent.

Il ne resta donc à son collègue qu'à l'imiter et ils s'assirent tous les deux devant les hauts landiers.

– Quel bon vent vous amène donc par ici ? questionna Fidéllica en leur servant les verres promis.

– Une vraie corvée. Il y a bien une heure que nous battons le secteur en pure perte.

– C'est une jeune fille qu'on cherche, expliqua

le gradé. Paraît qu'une jeunesse s'est perdue à Peïra Cava.

– Les brigades voisines ont été alertées. Comme elle n'a pas été retrouvée sur la route, elle a pu être recueillie quelque part, dans une ferme ou chez un bûcheron. C'est pourquoi on fait des recherches dans toutes les maisons isolées et chez tous les particuliers.

– Vous ne l'auriez pas aperçue, des fois, dans la journée ? questionna le gendarme, à l'adresse des deux paysans. C'est une jeune fille d'une vingtaine d'années, à ce qu'il paraît, blonde, et qui ne connaît pas du tout la région.

– Non, on n'a rien aperçu de semblable, répondit Ange en secouant négativement la tête. Mais elle a pu passer sur le sentier sans s'arrêter chez nous.

– Non, voyez-vous, renchérit Fidélita, on est tellement isolés qu'il est rare qu'on vienne chez nous. Les visites sont un événement : elles ne passent jamais inaperçues. Il n'y a que la jeune dame et le monsieur qui sont là pour nous avoir rendu visite aujourd'hui.

Les deux gendarmes se tournèrent avec intérêt vers le couple, qui était en train de savourer un café bouillant.

Alexis observa une fois de plus Nicette. Elle était tranquille – du moins apparemment – et même enjouée. Si son cœur battait trop fort, si sa respiration s'accélérait d'une façon anormale, cela ne se décelait pas et elle ne trahissait pas la moindre émotion.

Il rendit hommage d'un coup d'œil à tant de maîtrise, car il se doutait que, dans les circonstances présentes, la jeune fille n'en menait pas large.

– Avez-vous eu l'occasion, par hasard, monsieur-dame, de rencontrer une jeune fille isolée sur la route aujourd'hui ? demanda le brigadier en s'adressant au couple.

Alexis s'éclaircit la gorge, et il allait répondre en essayant de peser ses mots et de rester en de prudentes généralités. Mais sa dynamique compagne, vaguement inquiète au sujet de ce qu'il allait dire, ne lui laissa pas le temps de s'exprimer. Pensant à juste titre qu'on n'est

jamais si bien servi que par soi-même, elle intervint avant qu'il eût pu même ouvrir la bouche :

– Mon mari et moi, déclara-t-elle d'une voix posée, n'avons rencontré absolument personne cet après-midi. Nous avons même été étonnés de constater à quel point toute la région par ici était déserte.

– C'est toujours comme ça chez nous, pendant la saison d'hiver, remarqua le plus grand des gendarmes.

– Nous avons cependant erré longtemps dans la montagne, continua Nicette, imperturbable. Si j'ai bien compris le parcours que nous avons fait avant de nous perdre – car nous nous sommes égarés – nous étions autour de Loda... Vous connaissez Loda ? ajouta-t-elle, du ton le plus faussement ingénu qu'il fut jamais.

– Bien sûr, que nous connaissons Loda ! s'exclama le plus vieux des gendarmes.

– Ce n'est pas du côté de Peïra Cava, je crois, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un air détaché.

– Par rapport à la maison des Raffali, vous voulez dire ? Pour sûr que ce n'est pas le même côté ! C'est même du côté parfaitement opposé...

– Peïra Cava est une station de sports d'hiver, poursuit la jeune fille sans donner à quiconque, et à Alexis moins qu'à tout autre, le temps de placer un mot et de l'interrompre. Ce doit être assez élevé, et certainement à une altitude supérieure aux cols que nous avons parcourus, mon mari et moi. Si votre jeune fille s'est perdue à Peïra Cava, ce n'est pas étonnant que nous ne l'ayons pas rencontrée. Nous venons de la vallée de la Vésubie, par le Pont de Loda et la Chapelle Saint-Arnoux... C'est en remontant que nous nous sommes perdus... À quelle altitude sommes-nous ici ?

Le jeune diplomate fut obligé de se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

La jeune fille ne lui avait pas donné la possibilité d'intervenir, mais il fallait admettre qu'elle jouait sa petite scène avec un art consommé.

Nicette – si vraiment Nicette il y avait – devait

avoir étudié la carte par cœur avant de se livrer, cet après-midi, au hasard d'un sentier de chèvres zigzaguant sur le seul flanc désert d'une station aussi connue et visitée que Peïra Cava.

Elle avait déjà donné la preuve d'avoir étudié la topographie de la région en parlant avec assurance, au cours de leur randonnée, des principaux points de la montagne qu'ils avaient traversés en quittant la grande route. Maintenant, comme pour confirmer cette impression, elle mentionnait avec compétence des hameaux et des croisements qu'elle n'avait jamais dû voir, même en carte postale !

Mais l'objectif visé par elle était atteint, à savoir : détourner les gendarmes du but de leurs recherches par des considérations volubiles et n'ayant qu'un rapport très indirect avec l'objet de leur enquête.

Toujours est-il que ce fut le plus jeune gendarme qui répondit, en approuvant machinalement, et en se laissant entraîner dans le sillage habilement tracé par la jeune fille :

– Ici ? Chez les Raffali ? On doit être environ

à 800 mètres... peut-être un peu plus. Peïra Cava est à quelque 1400 mètres d'altitude, et la route qui domine la Vésubie de notre côté oscille en 300 et 800 mètres. La Chapelle Saint-Arnoux, dont vous parlez, est à 750 mètres.

– La jeune fille que vous recherchez, reprit Nicette, sera allée sans doute du côté des gorges de Romonendo...

– Ça se pourrait bien... Je le disais au brigadier tout à l'heure !

– Pourvu qu'elle ne soit pas tombée dans un ravin ou qu'elle n'ait pas été frappée de congestion par le froid ! Espérons que vos collègues de là-bas l'auront retrouvée... C'est terrible d'errer dans ces chemins sauvages... Demandez à M. et M^{me} Raffali dans quel état mon mari et moi sommes arrivés ici... deux bonshommes de neige.

Alexis, en apparence, n'avait pas bronché. Cependant l'audace de sa compagne, continuant à le désigner officiellement comme son mari, même vis-à-vis de l'autorité, était loin de le laisser indifférent.

Jusque-là, de telles déclarations exposées à l'égard de deux braves paysans qu'on ne reverrait probablement jamais présentaient un peu de gravité vis-à-vis de sa propre conscience et de lui-même, mais elles ne tiraient, en somme, pas à conséquence... Et, si la nécessité s'en était fait sentir, elles étaient révocables. Tandis que maintenant...

L'acceptation tacite de sa part d'une telle comédie en face de la gendarmerie créait un état de choses autrement décisif... Il ne fallait pas songer à reculer... Il s'agissait de prendre une décision, de choisir la voie : mais, après, il ne pouvait plus être question de revenir en arrière.

Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement, en se représentant la tête que feraient les personnages présents si, tout à coup, il se levait de sa chaise et leur déclarait :

« Je ne suis nullement le mari de la jeune personne ici présente, et je commence à en avoir plein le dos du rôle qu'elle s'obstine à me faire jouer, à mon corps défendant, pour couvrir je ne sais quels méfaits. Elle se trouve être précisément

la jeune fille que vous recherchez ; je la remets entre vos mains... Je ne la connais ni d'Ève ni d'Adam, et peu me chaut le sort qui va lui être réservé. »

Il imagina l'ahurissement des époux Raffali, la réprobation des représentants de l'autorité et, surtout, l'indignation de Nicette.

Ce fut l'idée de cette indignation qu'il ne put supporter. Il était certain qu'au fond... tout au fond de cette immanquable indignation, il y aurait chez sa compagne un désappointement, une tristesse, un désarroi... qu'il ne serait pas capable d'endurer.

Elle serait probablement trop fière pour protester, pour lui adresser un reproche, mais elle aurait forcément le sentiment d'une véritable trahison.

La pensée que Nicette le crût capable de cette trahison lui fut intolérable.

Et cependant il était lucide. Il savait qu'en faisant un pas de plus, qu'en mettant un doigt dans l'engrenage qui le guettait, cela serait

définitif, et qu'il n'aurait plus la possibilité de changer de route ou de revenir sur ses pas.

En dépit de toutes ces considérations, lorsque les deux gendarmes se levèrent, son attitude fut des plus nettes et ne marqua pas l'ombre d'une hésitation.

– Faites excuse, « monsieur-dame », déclara celui des gendarmes qui dirigeait les opérations, mais le service, c'est le service, et le règlement, c'est le règlement. (Il avait l'air passablement gêné). Étant donné la consigne, nous sommes obligés de vérifier l'état civil de tout le monde...

Il semblait prendre des précautions oratoires, comme pour s'excuser à l'avance, mais on le sentait décidé à faire son devoir coûte que coûte.

– Voulez-vous bien décliner vos noms et prénoms, et nous montrer vos papiers, conclut-il en s'adressant au couple qui était toujours assis.

Alexis et Nicette échangèrent un rapide coup d'œil. Peut-être la jeune fille n'avait-elle été nullement sûre que son compagnon se compromettrait jusqu'au bout, et qu'il accepterait

de la couvrir officiellement de son état civil. D'autant plus que, d'une façon explicite, elle n'avait absolument rien demandé.

Mais elle ne devait pas avoir l'habitude de demander quoi que ce soit, cette étrange créature. Avec une simplicité déconcertante, elle donnait nettement l'impression que tout lui était dû, et qu'elle n'avait qu'à se baisser pour prendre ce dont elle avait envie. Elle ne semblait pas soupçonner que quelque chose pût lui résister, ni que les événements pussent se dérouler autrement que de l'exacte manière dont elle les avait envisagés.

En tout cas, si un doute quelconque, quant au comportement du jeune diplomate, avait surgi dans sa cervelle, il fut sûrement de très courte durée et, de toute façon, elle n'en laissa absolument rien paraître.

– Mais certainement, répondit d'une voix parfaitement calme l'homme à l'adresse des gendarmes. Je suis Alexis de Pradel, et voici ma femme.

Il indiqua avec courtoisie et d'un geste discret

de la main la jeune fille, puis, sans se presser, tira un portefeuille de sa poche revolver, l'ouvrit et tendit négligemment aux braves pandores sa carte d'identité.

De nouveau, les regards d'Alexis et de Nicette se croisèrent. *Alea jacta est* – le sort en est jeté – semblaient dire les yeux d'Alexis. Quant à ceux de Nicette, ils exprimaient une parfaite tranquillité d'âme et une conscience pure, et par-dessus le marché, un certain agacement, comme quelqu'un qui trouve fastidieux d'avoir à se prêter à toutes ces formalités : non pas de crainte, mais simplement d'ennui.

Alexis crut cependant apercevoir, tout au fond de ce regard, et pendant un instant fugitif, un éclair de reconnaissance, une sorte de rapide remerciement. Mais il se gourmanda aussitôt.

Il n'y avait certainement aucun remerciement dans le regard de Nicette... Il n'y en aurait probablement jamais !... Elle était ainsi fabriquée. Il convenait de se faire une raison, et le plus tôt serait le mieux, car en admettant que cette équipée eût un quelconque lendemain, elle ne lui

dirait probablement jamais merci. Ce n'était pas dans ses habitudes, voilà tout... Cela dépendait certainement de son éducation... qui sait ? de son caractère, de sa situation sociale, peut-être ? Quelles qu'en fussent les raisons, c'était un fait devant lequel il fallait s'incliner.

De même que deux heures auparavant elle avait considéré comme parfaitement légitime qu'un monsieur qu'elle ne connaissait pas se démunît de sa cape et l'en recouvrît pour la protéger du froid, quitte à se laisser lui-même recouvrir de neige, de même elle trouvait totalement naturel et complètement négligeable le fait que ce même monsieur l'abritât de son état civil sans même qu'elle prît la peine de lui demander son avis au préalable... Dans les deux cas elle n'avait rien demandé, effectivement, pas plus qu'elle n'avait exprimé la moindre phrase de reconnaissance.

Après tout, elle lui avait déclaré sur tous les tons qu'elle préférait rester seule, qu'il n'avait qu'à continuer son chemin... qu'elle ne sollicitait nullement son aide, sa compagnie, son

assistance... Les événements avaient démontré que cette compagnie et cette assistance s'étaient avérées précieuses, c'est entendu... mais cela n'empêchait pas que les démonstrations de gratitude étaient manifestement exclues du comportement de la jeune fille.

Comme auparavant, elle continuerait à le contempler de ses yeux à la fois pleins de douceur et de flamme : reflet tout uniment d'une étrange pureté et d'une volonté indomptable. Étrange créature au sourire angélique et terriblement subtil, à la voix aux résonances si profondes et naïves.

Et Alexis de Pradel s'avoua à lui-même qu'il était parfaitement disposé à se passer à tout jamais d'un quelconque remerciement, à la condition de continuer à voir ces yeux, à contempler ce sourire, à écouter cette voix.

Les gendarmes regardèrent à tour de rôle la carte d'identité que le jeune homme leur avait tendue.

Cet examen les remplit d'un respect marqué pour son possesseur. Leur attitude changea

comme par enchantement.

– Monsieur, dit le brigadier en rendant la carte, voilà qui nous suffit. Il ne nous reste qu'à vous remercier.

– De rien, brigadier, fit aimablement Alexis.

– Et permettez-nous de nous excuser de vous avoir dérangés... déclara son compagnon.

– J'espère que vous comprendrez notre position, et que nous sommes guidés uniquement par des instructions formelles, renchérit le gradé.

– Nous nous permettons de vous souhaiter une bonne nuit, à vous et à votre dame, conclut le second, et à vous également, Ange et Fidélica.

– Permettez-nous de nous retirer, en vous remerciant, messieurs-dames.

– Est-il réellement indispensable que vous repartiez par ce temps de voleur ? répondit Alexis en souriant avec affabilité, tout en renfilant sa veste qui était sèche, maintenant. Que ferez-vous de plus par cette obscurité, sinon risquer une pneumonie ?

La carte d'identité du jeune diplomate avait

rendu les gendarmes profondément respectueux et prudents, car elle les avait frappés comme une révélation. Dans leur idée, sans doute, la rencontre d'un attaché d'ambassade exigeait des égards particuliers.

– Vous n'avez sans doute pas tort, opina le brigadier. Mais pas moyen de faire autrement.

– Notez qu'on connaît cette sacrée montagne aussi bien que notre jardin potager... Nous sommes déjà à plusieurs heures de Peira Cava, mais si vraiment la petite môme erre quelque part par-là, faut bien la retrouver !... Salut la compagnie !

Et souriants, obséquieux, serviabes, les deux braves agents de la force publique se retirèrent avec force saluts. Ils disparurent comme ils étaient venus, dans le mauvais temps et la nuit noire.

Jusqu'à nouvel ordre, la dénommée Nicette n'avait plus rien à redouter.

VII

Lorsque le plus jeune des gendarmes avait déclaré : « Nous nous permettons de vous souhaiter une bonne nuit, à vous et à votre dame », Alexis avait risqué un coup d'œil amusé dans la direction de sa compagne, pour voir si l'énoncé de cette proposition avait le pouvoir de la troubler. Mais il dut se rendre à l'évidence : elle semblait envisager le déroulement de ce qui restait de nuit, d'une âme parfaitement sereine et sans aucune appréhension.

Quant à Ange et à Fidélida, ils étaient des montagnards, par conséquent malins. Ils n'avaient pas été sans remarquer l'attitude soudain respectueuse des deux gendarmes aussitôt qu'ils avaient pu jeter un coup d'œil sur les papiers de leur hôte, et, en gens matois, ils avaient adopté tout de suite la conduite qu'il convenait de tenir vis-à-vis de ceux qu'ils

considéraient désormais comme des « riches excursionnistes » et des « clients de marque ».

Le problème de l'hébergement n'avait pas encore été soulevé, il est vrai, mais il convenait de le résoudre sans tarder, car l'heure avançait, et ces « monsieur-dame » devaient être fatigués.

Ange Raffali, après avoir consulté sa femme du regard – et pour la forme, il avait l'habitude de se faire obéir – s'avança vers la table où le couple s'était rassis, et, un sourire engageant sur les lèvres, il questionna :

– Madame, monsieur, avez-vous été satisfaits de notre modeste souper ?

– C'était vraiment délicieux, déclara Nicette ; avec son plus beau sourire.

– Et nous avons, par-dessus le marché, une faim de loup, ajouta Alexis.

– Vous êtes trop bonne, madame, continua Ange. On a fait ce qu'on a pu. Vous désirez encore quelque chose ?

– Oh ! non, merci : nous sommes pleinement satisfaits, dit la jeune fille.

Ange toussota.

– Eh bien ! il reste une petite question à régler : la question du logement.

– Oh ! nous nous contenterons d'un de ces sièges pour chacun de nous, ici, déclara Alexis, d'autorité.

– Il n'en est pas question, sauf votre respect, monsieur, répondit Ange. Nous sommes de simples gens, mais nous savons ce qu'il y a à faire. Malheureusement, notre maison est toute petite, et nous n'avons pas plusieurs chambres à coucher. Les pièces du bout sont complètement dépourvues de confort. La seule chambre habitable est vraiment la nôtre. Fidélica va nous changer les draps, et vous allez la prendre.

– Pour rien au monde, protesta Alexis.

– Mais où irez-vous coucher ? questionna Nicette.

– Ne vous occupez pas de nous, intervint Fidélica. Ce n'est pas la première fois que nous coucherons là où le gars couchait. Cela nous arrive quand des parents viennent nous voir, on

ne peut pas les loger autrement ; ça nous est arrivé aussi de coucher à l'étable les fois où la Roussotte a vêlé.

– Mais il est inadmissible que nous couchions dans un lit, pendant que vous dormirez à l'étable ! protesta Alexis.

– On dort très bien dans la paille, vous savez, dit Fidélida en riant. Mais il y a le lit de notre garçon actuellement militaire... Nous y serons très bien... Nous ne souffrons pas d'insomnie !

– Nous non plus, et nous pouvons parfaitement nous étendre dans la paille, riposta Nicette.

– N'insistez pas, vous nous désobligeriez, affirma Ange avec force. Vous allez dormir dans notre chambre à coucher, il ne saurait en être autrement ! Je connais les devoirs de l'hospitalité, que diable ! Et puis, vous le savez sans doute, dans ce département nous sommes des gens très susceptibles, ajouta-t-il avec un sourire qui n'excluait pas le bien-fondé de sa remarque.

Ce disant, il alluma une lampe à pétrole, et,

sans autre forme de procès, suivi de Fidéllica, il se dirigea vers la chambre à coucher.

Voyant qu'il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement, sans sourciller, le jeune homme et sa blonde compagne leur emboîtèrent le pas.

Alexis remarqua la parfaite aisance avec laquelle Nicette s'était rendue dans la chambre en question et y avait pénétré. Nulle gêne n'était apparue sur son visage, nulle timidité, nulle hésitation. On aurait dit qu'il y avait des années qu'elle entraît dans une chambre à coucher en sa compagnie. Il la contempla, pendant que Fidéllica achevait de faire le lit, souple et naturelle, regarder ou feindre de regarder le paysage à travers les vitres de la fenêtre.

« Ange, ou démon ? » se demanda-t-il, une fois de plus.

Après avoir laissé dans la pièce la lampe à pétrole et la cape d'Alexis, Ange et Fidéllica se retirèrent, en souhaitant à leurs hôtes une bonne nuit.

– Enfin seuls ! s'exclama Alexis d'un air

faussement enthousiaste, aussitôt que les deux montagnards furent partis.

– Oui, c’est ce qu’il convient de dire en pareil cas, paraît-il, déclara la jeune Nicette, en souriant.

– Oh ! ma chère amie, il y a un tas d’autres choses que l’on dit en pareil cas. Par exemple : « Ma chérie, voici enfin venu le moment tant attendu où je pourrai te serrer entre mes bras et te prouver sans témoins combien je t’aime. »

– Oui, j’entends bien, mais ce sont là sans doute des propos et des transports qui se déroulent au cours d’une vraie nuit de noces. N’oubliez pas que nous sommes un vieux ménage, et, qui plus est, qui vient de marcher par de durs chemins de montagne pendant des heures, après s’être égaré. Il est donc fort probable que la conversation ne prendrait nullement la tournure que vous lui supposez, mais, qu’au contraire, elle se déroulerait de la façon suivante :

– « Je suis éreinté », dirait le monsieur.

– « Je suis à bout de forces », répondrait la

dame.

– « C’est votre faute si nous avons pris des chemins impossibles aujourd’hui et si nous nous sommes perdus. »

– « Vous n’aviez qu’à mieux étudier vos satanées cartes », protesterait la dame.

– « Je suis vraiment trop fatigué pour discuter ce soir », déclarerait le monsieur.

– « Vous cherchez toujours des excuses, mais vous avez tort quand même », conclurait la dame qui, comme chacun sait, a toujours le dernier mot.

Alexis interrompt sa partenaire et gaminement mima à son tour un dialogue imaginaire.

– Pas du tout, ma chère, on voit que vous manquez totalement d’imagination. La conversation ne se déroulerait pas suivant le canevas que vous venez de tracer, mais, au contraire, elle serait du type suivant :

– « Je suis vraiment fatiguée, mon chéri », dirait madame.

– « Comme je le comprends, mon amour », répondrait monsieur. « Viens ici, tout contre mon épaule... viens te blottir ! »

– « Oh ! que tu es gentil ! Mon chéri, j'ai eu si peur, tout à l'heure, quand nous nous sommes égarés ! » frissonnerait la dame.

– « C'était peut-être ma faute si nous avons perdu le bon chemin. »

– « Oh ! non, mon amour, on ne pouvait absolument pas s'y reconnaître dans cet enchevêtrement de sentiers, avec ces cartes absurdes, et par-dessus le marché dans la nuit noire », admettrait la dame.

– « Ne disons plus un mot, ma douce, et laisse-moi embrasser tes lèvres si parfumées », soupirerait le monsieur, qui aurait à ce moment-là, comme chacun sait, et comme il se doit, le dernier mot.

– Vous semblez avoir une documentation très complète sur les couples d'amoureux, monsieur Alexis.

– Vous semblez être étrangement renseignée

sur les vieux ménages, ma chère Nicette.

Ils éclatèrent de rire ensemble.

La jeune fille se dirigea vers un fauteuil branlant, recouvert de velours défraîchi, ramassa la cape de son compagnon, et, en s'asseyant, déclara :

– Voilà, je dormirai très bien ici. Prenez le lit.

– Vous vous doutez bien que je ne permettrai jamais une chose pareille, riposta Alexis. Vous me prenez pour un parfait goujat. Que penseriez-vous de moi si j'acceptais ?

– Ne pensez pas tout le temps à vous et cessez de vous considérer comme le centre du monde. J'estime que, ayant largement profité de votre collaboration aujourd'hui, je vous dois peut-être une compensation : prenez le lit.

– « Collaboration » est réellement le mot juste ! Quel charmant euphémisme ! Est-ce que vous vous rendez compte de la situation, fort délicate, entre parenthèses, où vous nous avez placés, en « m'épousant » de si belle façon ?

– La situation est effectivement délicate, et

délicate pour « nous », je ne vous le fais pas dire. Qui croyez-vous qui soit davantage compromis, devant un mariage pour la frime, un homme comme vous, habitué à toutes sortes d'aventures, ou une jeune fille comme moi ?

– Ce n'est tout de même pas moi qui ai eu l'idée de ce « mariage de raison ».

– Je le sais bien : ce sont des circonstances plus fortes que ma volonté. Je ne pouvais réellement pas faire autrement pour expliquer votre présence à mes côtés... cette situation était la plus plausible... celle qui arrêta tous commentaires !

– Admettez que je ne vous ai créé aucune difficulté, et que j'ai dit *Amen* à tout ce que vous avez fait, sans demander d'explications.

– Ou plutôt non : vous avez demandé des explications, mais je ne vous en ai pas donné.

– Charmant ! J'en serai donc toujours réduit aux hypothèses ?

– Cessez donc d'en échafauder.

– J'ai le regret de vous informer que je ne suis

pas un robot, que j'ai une cervelle.

– Est-il absolument indispensable que vous vous en serviez ?

– En tout cas, pour ma part, je commence sérieusement à me demander si vous avez un cœur.

Elle sourit, moqueuse, et le regarda droit dans les yeux.

– Êtes-vous vraiment certain que je n'en ai pas ?

L'homme se sentit chavirer. Il ne pouvait plus supporter ce regard, cette voix, ce sourire, impunément. Il allait commettre une bêtise, un vent de folie se déchaînant en lui... Il allait ne plus se comporter comme un gentleman !...

Après tout ce qu'il avait fait pour cette jeune fille, c'eût été tout gâcher que de changer d'attitude. Et puis, non, c'était trop idiot... Elle valait mieux que cela. Ce n'était pas une petite femme, une fille comme il y en a tant. C'était une jeune fille... Ces outrances mêmes, les paradoxes de son comportement en témoignaient...

Troublé, la voix durcie, soudain dure, plus dure qu'il n'aurait voulu, il déclara, sans répondre à sa question :

– En tout cas, puisque vous avez tenu que je joue ce rôle de mari, je vais user de l'autorité que vous m'avez conférée, et vais vous donner des ordres.

– Je n'ai pas l'habitude d'en recevoir.

– Eh bien ! pour une fois, faites ce qu'on vous demande... Allez vous coucher dans ce lit et laissez-moi ce fauteuil.

Puis, comme elle semblait hésiter :

– Dépêchez-vous ! répéta-t-il avec véhémence.

Sentit-elle que son compagnon était à la limite de l'énervement et eut-elle peur de dépasser la mesure ? Perçut-elle dans la voix de son compagnon un orage d'une complexité insoupçonnée qu'elle n'avait jamais connu auparavant ? Qui sait ? Peut-être tout cela à la fois.

Toujours est-il qu'elle obéit, et, sans ajouter un mot, se dirigea vers le lit et s'allongea dessus.

– Ne faites pas l’enfant, voyons... vous aurez froid ainsi... Retirez vos vêtements encore humides et glissez-vous sous les couvertures.

– Non... Je suis très bien ainsi.

Le jeune homme froissé de l’attitude de sa compagne, un peu agacé, reprit vivement, avec autorité :

– J’en ai assez de tous vos caprices... Nous avons besoin de repos... il est donc nécessaire de nous installer le plus confortablement possible avec les moyens du bord, pour ne pas nous gêner mutuellement... Voulez-vous que je vous aide à le faire ? ajouta-t-il avec une pointe d’ironie.

Dignement, discrètement, il tourna le dos, regarda vers la fenêtre, en serrant les dents.

Il entendit le bruit des chaussures qui tombent sur le sol, le froissement du tailleur jeté sur une chaise, le bruit caractéristique d’un corps qui se glisse entre les couvertures.

– Brrr ! Qu’il fait froid !... Vous pouvez vous retourner, tyran, fit la voix de la jeune fille avec rancune.

Il tourna la tête. Elle était enfoncée sous les couvertures jusqu'au menton, et son regard semblait le guetter.

– Je n'ai pas l'impression qu'on aura besoin de vous chanter une berceuse, dit-il doucement... Êtes-vous mal ainsi ?

– Non... je dors déjà...

– Préférez-vous que j'éteigne ou que je laisse allumé ?

– Ça m'est égal... Rien ne peut m'empêcher de dormir...

– Bon, alors j'éteins. Bonne nuit...

– Bonne nuit...

Il éteignit la lampe à pétrole, s'enveloppa tant bien que mal dans sa cape et, se recroquevillant dans le vieux fauteuil, ne tarda pas à sombrer dans un monde ouaté, peuplé de rêves et rempli d'ombres.

Le jeune homme harassé de fatigue, à demi assoupi, se trouvait à son insu dans cet état second qui se situe à mi-chemin entre le rêve et le sommeil.

Il se voyait tout en haut d'une montagne aride, d'où toute végétation était absente, au milieu d'un tourbillon de neige qui l'empêchait de voir et de respirer.

Une présence était à côté de lui : la présence d'un être humain qu'il n'apercevait pas, mais qui, il en était sûr, avait terriblement besoin de lui.

Il n'arrivait pas à identifier cette présence, mais il « savait » que c'était une femme. Il ne voyait pas ses traits... mais il était certain qu'elle était blonde, frêle et sans défense.

Chaque fois qu'il allongeait la main pour la saisir, les tourbillons de neige se faisaient plus intenses, le froid devenait plus sensible... et il n'arrivait pas à la toucher. Chaque fois qu'il faisait un pas dans sa direction, le roc se faisait glissant, il manquait tomber, et ne parvenait pas jusqu'à elle.

Cette situation durait déjà depuis un bon moment.

Des hurlements sinistres retentissaient autour de lui, et il avait la sensation que quelqu'un, sorte

d'être fabuleux, cherchait à s'emparer de l'inconnue et à l'entraîner au loin.

La femme ne criait pas, ne protestait pas, mais une plainte à peine perceptible s'exhalait de sa bouche.

Alors, dans une course fantastique, enjambant des ravins, sautant des vallées, il courait, courait toujours, cherchant à saisir la jeune femme pour la retenir et de nouveau se rendait compte de son impuissance... Il essayait d'appeler, de crier à son tour, mais aucun son ne sortait de sa poitrine.

Tout à coup il trébucha et s'abîma dans un précipice sans fond.

La sensation de chute interminable qu'il éprouva fut si atroce qu'il se réveilla...

Son manteau avait glissé à terre, le dossier du fauteuil lui brisait les reins et une crampe mettait dans ses mollets mille piqûres d'épingles.

Au bout d'un temps indéterminé il se rendit compte qu'il était victime d'un cauchemar.

Lentement, Alexis se remémora où il se trouvait : la ferme des Raffali ; la chambre, le lit,

le vieux fauteuil...

Il était transi de froid.

Ce cauchemar n'était qu'une sorte de reproduction des événements de la journée... Quelle heure pouvait-il être ? Il n'osait pas rallumer la lampe à pétrole pour regarder sa montre, de peur de réveiller la jeune fille. Et, cependant, il sentait de plus en plus nettement qu'il serait incapable de demeurer jusqu'à l'aube dans cet antique fauteuil.

– Dieu ! que je suis mal ! se dit-il.

Il se leva doucement, fit jouer ses membres engourdis, se dirigea à tâtons dans l'obscurité, Parvint à retrouver la lampe à pétrole. Sans l'ombre d'une hésitation il chercha ses allumettes, et ralluma. Inquiet, il regarda en direction du lit.

La jeune fille dormait profondément.

Elle n'était plus emmitouflée sous les couvertures... Avec ses boucles blondes maintenant répandues sur l'oreiller, son bras replié sous la tête, son visage calme au sourire

doux... presque irréel, elle avait dans l'abandon du sommeil l'aspect enfantin et naïf d'un angelot...

Il contempla avec intensité les traits de la jeune fille qu'il apercevait ainsi de profil... Il admira les reflets de lumière sur ses boucles blondes...

Cette vision était à la fois merveilleuse et troublante...

L'inconnue se tenait sur l'extrême bord du grand lit, contre la ruelle, laissant les trois quarts du lit inoccupés.

L'homme regarda sa montre. Il fut étonné de constater qu'il n'était qu'une heure du matin. Il supposait, sans trop savoir pourquoi, la nuit beaucoup plus proche de l'aube.

Voyant cela, le premier mouvement d'Alexis fut d'aller s'étendre sur le lit.

« Elle ne s'en apercevra même pas, pensa-t-il, et moi je pourrai dormir plus confortablement... Oui, mais si elle se réveille ?... »

Il soupira et retourna à son fauteuil.

L'instrument de torture sur lequel il essayait de reposer ses membres endoloris ne se prêtait nullement au sommeil. Toutes les positions qu'il essayait d'y prendre dans ce dessein se révélaient horriblement incommodes.

À la fin, n'y tenant plus, le jeune homme se glissa jusqu'au lit. Avec des précautions infinies, il s'allongea sur la place libre, près du bord, et tira sur lui sa cape.

Nicette n'avait pas bougé. Dans le silence infini, Alexis entendait le bruit doux de sa respiration... Au-dehors, de grosses gouttes d'eau tombaient du toit...

Il glissa doucement au sommeil et la nuit s'acheva.

VIII

Lorsque la jeune fille se réveilla, le jour était levé. Elle fut frappée tout d'abord par la réverbération de la neige entrant par la fenêtre et enrobant toutes choses d'une lumière laiteuse et diffuse.

Elle hésita, complètement dépaysée, faisant un effort considérable pour s'y reconnaître, puis, tout d'un coup, la sensation de courbature inattendue qui parcourait ses membres lui redonna la mémoire ; elle se souvint en bloc des événements de la veille.

Deux plis marquèrent son joli front.

Ce matin, avec la lucidité qui lui revenait, elle sentait de nouveau peser sur elle ses écrasantes responsabilités.

Cependant, un sourire amusé détendit soudainement ses traits. Elle venait de se rappeler

son compagnon de route.

Il n'avait jamais été prévu dans ses plans, celui-là. Il était en quelque sorte « hors programme ».

En effet, ce séduisant inconnu avait manqué, par sa subite intervention, flanquer par terre tous ses desseins. Du moins l'avait-elle cru dans un premier moment, alors qu'elle se demandait comment elle parviendrait à s'en débarrasser.

Puis il s'était révélé, étant donné les circonstances, non seulement utile, mais indispensable.

La jeune fille regarda autour d'elle, et ses yeux tombèrent avec sympathie sur le vieux fauteuil défraîchi où, la veille au soir, son compagnon de voyage avait absolument voulu se reposer.

Le fauteuil était vide... Son « mari » avait disparu.

Un peu inquiète, elle se demanda, l'espace d'un éclair, s'il n'avait pas disparu tout à fait... « filé à l'anglaise », se déroband ainsi devant une aventure qui ne pouvait manifestement lui

apporter que des ennuis et des complications.

C'était, après tout, plausible.

À cette idée les larmes lui montèrent aux yeux et elle se sentit envahie par un grand découragement devant la situation qu'amènerait infailliblement la disparition du jeune homme.

Mais, tout au fond d'elle-même, elle ne voulait pas croire à cette défection. Au demeurant, il n'y avait aucune raison valable et logique pour qu'il n'en fût pas ainsi, et cependant elle était sûre que « son mari » d'occasion ne s'était nullement volatilisé... Elle n'aurait pas su dire exactement pourquoi d'ailleurs !

Elle était obligée de s'avouer que, s'il avait vraiment disparu sans autre forme de procès, au point où les choses en étaient, elle en serait énormément contrariée. Non pas qu'elle éprouvât un intérêt quelconque pour ce monsieur... non ! Mais il faisait maintenant partie intégrante de la réalisation de ses plans : on pouvait même dire qu'il en était un rouage essentiel.

À qui la faute ? Après tout, c'était lui-même

qui était venu s'immiscer dans ses affaires... de sa propre volonté et avec quelle insistance encore !...

Au début de l'entreprise, il n'était nullement un élément désirable : il constituait plutôt un élément nuisible. Par la faute des circonstances, et surtout par sa faute, il en était devenu un pilier essentiel.

Préoccupée malgré tout, Nicette se leva vivement, fit une rapide toilette, et se trouva habillée de pied en cap en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mille pensées différentes, mais toutes pareillement désagréables, tourbillonnaient dans sa tête. Mais la jeune fille n'épilogua pas longtemps sur l'opportunité ou la vraisemblance de la disparition du jeune diplomate.

Elle se ressaisit vite, et ce fut le regard droit et l'allure décidée qu'elle gagna la salle commune de la ferme, celle-là même où ils avaient été reçus la veille. Ses suppositions quant au départ de son compagnon de voyage se trouvèrent erronées. Le dénommé Alexis de Pradel était là, assis

tranquillement au coin du feu, et ayant de toute évidence fait honneur, depuis un bon moment déjà, à un substantiel déjeuner.

Il fumait paisiblement sa pipe.

– Bonjour, ma chérie, cria-t-il joyeusement, à la vue de Nicette.

Il était tendre, câlin à souhait ; elle était guindée et réticente.

– Bonjour, mon ami, répliqua-t-elle, sur la défensive.

– Tu es fraîche et délicieuse, ma chérie, ce matin.

Elle rougit, embarrassée, gênée par ce tutoiement insolite et délibéré. Elle voulut protester.

Malheureusement il n'était pas seul. Ange et Fidélita Raffali s'affairaient dans la pièce.

Nicette en fut quitte pour rentrer son indignation et pour remettre à plus tard les explications.

– Assieds-toi, Nicette, et fais honneur à ton

tour à ce bon déjeuner, ma chérie.

Elle le considéra interdite par cette avalanche de familiarité trop accentuée : Alexis la regardait d'un œil câlin, mais au fond duquel elle décelait cependant une expression goguenarde qui l'agaçait prodigieusement.

La jeune fille, impatiente, tapota nerveusement la table près de laquelle elle s'était assise à son tour, pendant que Fidélita lui servait un copieux déjeuner composé d'œufs sur le plat, de café au lait, de pain et de beurre frais.

– La vérité est, continua-t-il avec un sourire plein de sous-entendus, que tu étais si fatiguée hier soir que tu ne t'es aperçue de rien.

– Je ne me suis pas aperçue de quoi ? questionna-t-elle, en restant avec une tartine beurrée en l'air.

– Oh ! femme ingrate et dédaigneuse... que je t'ai prise dans mes bras et que tu as dormi la plus grande partie de la nuit sur mon épaule, sans même t'en rendre compte.

Cela avait été dit gaminement, et en même

temps avec un tel souci de laisser percer volontairement des sous-entendus que les Raffali ne purent s'empêcher, cette fois-ci, de rire ouvertement, amusés de ce qu'ils considéraient comme une escarmouche d'amoureux.

Dans l'impossibilité de répondre d'une façon appropriée, en présence des deux montagnards, rouge de confusion, la jeune fille s'écriait, indignée :

– Oh ! par exemple ! Quelle audace...

– Ah ! dit Fidélica en riant, faut pas que ça vous fâche... On sait bien ce que c'est... les jeunes mariés !

Nicette faillit s'étrangler et Alexis crut que son regard allait le foudroyer sur place.

– Nous allons donner à manger aux bêtes, – excusez-nous de vous laisser quelques minutes, fit Ange en regardant les jeunes gens d'un regard un peu grivois...

Quelques instants après, aussitôt qu'elle fut certaine que les Raffali avaient quitté les lieux, délaissant son café au lait, les traits tendus, les

bras croisés sur sa poitrine, Nicette attaqua le jeune diplomate avec véhémence et protesta contre ses allégations :

– Pourquoi avez-vous cru bon d’inventer une histoire pour ces braves gens, c’était inutile... Où voulez-vous en venir, en affirmant que j’ai dormi dans le creux de votre épaule ? Il n’y a rien de vrai dans ce conte à dormir debout ! Et qui vous a autorisé à me tutoyer ? Je vous préviens tout de suite que je ne tolérerai pas une minute de plus que vous agissiez de la sorte avec moi ! Tenez-le-vous pour dit.

Alexis la considéra d’un œil sincèrement admiratif et fit entendre un petit sifflement de connaisseur.

– Vous allez peut-être trouver que je me répète, dit-il avec son sourire le plus épanoui et son ton le plus calme, mais je dois vous dire une fois de plus que vous êtes encore plus jolie – et c’est, ma foi, un vrai tour de force – lorsque vous êtes fâchée et que vos yeux jettent feu et flamme.

– Il m’est totalement indifférent de connaître l’opinion que vous pouvez avoir ou ne pas avoir

de moi.

– C’est absolument une contre-vérité, petite amie. Il n’est jamais indifférent à une jeune fille de savoir ce que l’on pense d’elle. Cela dit, je ne saurais trop vous engager à achever votre déjeuner avant qu’il soit complètement refroidi ; car il est excellent, et ce serait dommage de ne pas l’apprécier pendant qu’il est chaud.

– Ne vous occupez pas de mon déjeuner, et tâchez plutôt de m’expliquer vos affirmations fantaisistes concernant ce qui s’est passé cette nuit.

– Parfaitement, jolie madame, insista-t-il, railleur, votre charmante tête était nichée au creux de mon épaule, et à en juger par votre expression et votre abandon, elle avait l’air d’y être tout à fait à son aise... Je n’ai guère dormi, cette nuit, pour ne rien vous cacher, en revanche, j’ai passé des moments délicieux à vous regarder dormir...

Fâchée, elle répliqua sèchement :

– Vous avez des plaisanteries stupides, mon

ami.

À ces mots Alexis, décidément en gaieté, partit d'un bel éclat de rire.

– Vous ne pouvez vous douter combien je trouve notre situation plaisante ! C'est vraiment extraordinaire, et c'est plus fort que moi, il faut que j'en rie !

– Cessez cette comédie et vos moqueries amusantes, peut-être pour vous... mais pas pour moi ! Quel dessein poursuivez-vous ?

Alexis abandonna son ton goguenard et regarda son interlocutrice avec douceur. Ce fut d'une voix grave et plus confidentielle, où la raillerie avait fait place à quelque chose de plus vibrant et de plus indéfinissable, qu'il lui dit :

– Non, mademoiselle Nicette, je n'ai jamais eu de plan arrêté, et il n'y a chez moi aucune duplicité.

« Vous allez peut-être disparaître de ma vie, comme vous y êtes entrée, avec la même soudaineté. Moi-même, qui peut le savoir ? je vais m'évader de votre chemin avec la même

vitesse que celle avec laquelle je l'ai par hasard emprunté.

« Nous ne sommes nullement liés l'un à l'autre. Nul engagement ne nous unit, et seul votre bon plaisir nous rapproche.

« Nous n'avons pas de comptes à nous rendre mutuellement ni de reproches à nous faire.

« J'ai pensé que nos deux routes, après s'être croisées accidentellement, prendraient des directions différentes, divergentes, et qu'il n'y avait aucune raison spéciale pour qu'elles se rejoignent une nouvelle fois, un jour. »

Il se pencha vers elle et ajouta, en la regardant tout droit, dans les yeux, avec une telle intensité, qu'elle en baissa les paupières :

– C'est pour cela que je vous ai regardée dormir. Rien ne m'a semblé plus urgent que de ne pas perdre une occasion pareille. Je sais que j'aurai devant moi d'autres nuits pour me reposer tout à mon aise, mais que jamais plus je n'aurai la possibilité de contempler vos traits avec autant de liberté et dans une confiance aussi totale.

« De vos manières un peu brusques, de votre attitude hautaine, de vos réparties légèrement mordantes, de votre défiance toujours en éveil, rien ne subsistait, rien de tout cela ne se lisait alors sur votre profil angélique.

« Je contemplais cette merveilleuse vision avec la certitude que jamais plus je ne serais convié à pareil spectacle, que jamais plus il ne me serait donné de ressentir une allégresse semblable... »

Une nouvelle fois Nicette rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Elle avait soudainement l'impression que la contemplation de ses traits pendant le sommeil par cet inconnu avait un caractère de violation de son moi mille fois plus important que si ce même inconnu avait pu lire dans sa pensée.

L'incognito qu'elle gardait vis-à-vis de son compagnon... qu'elle était obligée de garder... le mystère dont elle entourait son identité n'étaient pas grand-chose comparés à cette façon cavalière de « crocheter » son moi.

Nicette allait répondre à son interlocuteur avec sa véhémence coutumière lorsque Raffali entra dans la pièce, chargé d'un fagot qu'il jeta dans la grande cheminée.

Ils furent obligés l'un et l'autre, devant leur hôte, de reprendre un ton badin et une attitude enjouée, afin de donner le change.

*

– Lantosque est assez loin, expliqua le montagnard. Il y a bien, à peu près, à deux kilomètres de là, le hameau de Loda... Vous devez connaître, puisque vous êtes venus par le Pont de Loda... Mais là, il n'y a pas de voiture... Et pas davantage à Saint-Colomban, où un car ne vient que le samedi...

Alexis était en train de s'informer des moyens de regagner la zone civilisée. Il avait beau connaître la région, son expérience de la veille l'avait rendu prudent, et il ne voulait pas recommencer une pareille équipée. De plus, la

neige était tombée en abondance, et il n'était pas aisé de se reconnaître dans ces vagues sentiers muletiers à peine tracés.

– Pourriez-vous nous accompagner un bout de chemin ?

– Bien entendu, je vous conduirai, au moins, jusqu'au plus proche village. Il est difficile de ne pas perdre sa route, quand on n'est pas du pays, surtout après une pareille nuit de neige, et ici nous sommes vraiment loin de toute agglomération.

– Je vous avoue en toute modestie que j'accepte avec plaisir, répondit Alexis en souriant. Mais, si je comprends bien, ce n'est pas, là, la seule difficulté. Quand on aura atteint un centre quelconque, il restera à y trouver un moyen de locomotion qui nous permettra d'aller plus loin.

Ange Raffali pointa son index sur la carte du jeune diplomate, que ce dernier avait étalée sur la table.

– Vous voyez, dit-il, par le « raccourci » que

je connais, et qui n'est pas indiqué sur votre carte, les Crottas sont aussi près que Loda de la route communale. Je vous promets, ajouta-t-il en riant, de ne pas vous infliger tous les détours que vous avez dû faire hier, pour parvenir jusqu'ici.

Apparemment, Ange Raffali croyait sincèrement à la version avancée par « M^{me} de Pradel », à savoir que ses visiteurs venaient de Loda. Et même si, par extraordinaire, le brave montagnard n'avait pas cru à cette version, il était trop fin et trop intelligent pour le montrer et pour essayer d'en savoir davantage.

Persuadé de l'importance de son hôte, auquel les gendarmes, la veille au soir, avaient témoigné tant de déférence, il se disait que si « Monsieur » avait, par hasard, menti, il devait avoir de bonnes raisons pour le faire, et que, en tout état de cause, lui, Ange Raffali, s'en tiendrait à la version officielle.

– Aux Crottas – poursuivit-il en soulignant l'endroit sur la carte de son pouce marqué par les durs travaux des champs – aux Crottas, il y a un marchand forain. Vous savez, il vend de tout :

aussi bien des costumes que des outils. Il possède une camionnette. C'est le seul véhicule que je vois qui puisse vous venir en aide.

– Et vous croyez que ce marchand forain consentira à nous le louer ? demanda Nicette, qui, jusque-là, s'était bornée à écouter.

– Mon Dieu, vous savez, madame, c'est à voir. C'est une camionnette de campagne plutôt rustique et pas bien confortable. Mais je pense qu'on pourra l'avoir.

– Pourquoi pas ? intervint Fidélita, si le gars est libre – en semaine, il est presque toujours chez lui. En tout cas, il aidera bien ces « monsieur-dame » à gagner Lantosque. Là, ils pourront attendre le courrier du soir.

– Bien sûr, renchérit Ange ; ce serait la façon la moins coûteuse de joindre la côte. Et puis, contrairement à la camionnette, l'auto qui fait le courrier du soir est fermée, au moins, elle.

Alexis réfléchit un instant.

Il ne tarda pas à rejeter cette solution qui les obligeait à passer la journée dans les parages.

Il avait hésité avant de se lancer dans cette aventure. Mais, depuis qu'il en avait pris son parti, il avait également admis qu'il fallait jouer le jeu jusqu'au bout. Il n'était pas l'homme des demi-mesures.

Maintenant qu'il s'était déclaré publiquement l'époux de cette inconnue, même vis-à-vis des autorités, il avait couvert son incognito, il ne pouvait plus hésiter, ni même se désintéresser de la suite des événements. Il devenait en quelque sorte, qu'il le veuille ou non, le complice de cette jeune femme et, par conséquent, il était indispensable de prendre certaines précautions.

Il était à craindre que les gendarmes, n'ayant rien trouvé sur la route, et pour cause, ne revinssent à la charge. Rien n'empêchait d'imaginer que des instructions renouvelées et provenant de Peïra Cava ne fissent subitement recommencer les recherches, redoublant le zèle des pandores.

Alexis avait hâte de s'éloigner à cause de tout cela, et il ne pouvait détacher sa pensée du faux état civil donné par sa compagne.

– Non, répondit-il aux suggestions des Raffali. Tout cela me paraît trop aléatoire. Je ne veux pas courir le risque de me trouver dans un village inconnu, sans être assuré par avance d’un moyen de communication.

Il se voyait passant une nouvelle journée, et peut-être une nouvelle nuit, en compagnie de la mystérieuse Nicette, au milieu d’inconnus, en butte à de nouvelles enquêtes et à de nouveaux interrogatoires, qui ne se passeraient peut-être pas aussi tranquillement que celui de la veille.

Il s’imaginait obligé, par la force des choses, de confirmer une fois de plus son mensonge et s’enfoncer, par l’enchaînement des circonstances, toujours plus profondément dans de fausses déclarations et des complications sans issue.

La veille, c’était elle qui voulait éviter avec horreur les hameaux et les endroits habités : aujourd’hui, c’était lui qui reculait devant les dangers des bourgs trop peuplés et des gens trop curieux.

– Je vais m’occuper tout de suite de cette question, ajouta-t-il avec prudence à l’adresse

d'Ange Raffali. Nous descendrons ensemble jusqu'aux Crottas, où je tâcherai de résoudre le problème du transport ; puis comme je suppose que la camionnette ne peut vraiment pas monter jusqu'ici, je reviendrai chercher ma femme.

Il avait prononcé ces derniers mots en regardant Nicette.

Était-ce le jeu de la réverbération de la neige entrant par les fenêtres et se reflétant sur le visage du jeune homme qui donnait à celui-ci cette expression bizarre ? Était-ce l'insistance avec laquelle il avait regardé sa partenaire ? Était-ce le souvenir de la phrase qu'il avait prononcée un quart d'heure auparavant, lorsqu'il se trouvait seul à seule en face d'elle ?

– « Moi-même – qui peut le savoir ? – je vais m'évader de votre chemin avec la même vitesse que celle avec laquelle je l'ai, par hasard, emprunté... »

La jeune fille éprouva une sensation singulière, et un frisson désagréable lui parcourut l'échine.

Une méfiance instinctive la saisit soudain.

Après tout, qui pouvait lui garantir qu'Alexis de Pradel ne changerait pas d'avis en cours de route et négligerait de revenir ? Qu'il n'en aurait pas assez de prendre des responsabilités et d'endosser des garanties qui ne lui incombaient pas ? Qu'il ne disparaîtrait pas soudain, effectivement, comme il était venu ?

Non, non, elle ne voulait pas courir un tel risque. Il n'était pas question de le laisser s'éloigner... de lui permettre de s'évader... ce « mari » si commode, fabriqué sur mesure !

Il était entré de force dans sa vie, maintenant il faisait partie, de gré ou de force, de ses plans et de ses projets... Il fallait qu'il joue son rôle jusqu'au bout.

Ce fut donc de son air le plus innocent, avec un sourire angélique et irrésistible, de sa voix la plus caressante, mais en même temps avec le ton sans réplique qu'elle savait prendre lorsqu'elle voulait absolument quelque chose, que Nicette déclara, à l'adresse d'Alexis :

– Mais non, mon bon ami, il n'est pas question que vous partiez seul, que je reste ici à attendre, et que vous reveniez me chercher. Pensez-vous ! Je me morfondrais en vous attendant, et je ne vivrais pas à la seule pensée de ce qui pourrait vous arriver, en mon absence, sur ces dangereux sentiers et au bord de ces affreux précipices.

Alexis ne put retenir un sourire entendu : il eut un coup d'œil railleur dans sa direction et répliqua avec une joyeuse ironie :

– Avez-vous peur, Nicette, que je vous abandonne ici ?... Réfléchissez ! Peut-être ne trouverai-je pas de voiture. À quoi bon vous imposer une course inutile dans des chemins couverts de neige ?

– Ce ne sera pas plus pénible pour moi que pour vous, mon ami, je ne crains pas la neige. Nous resterons unis, comme toujours, dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je marcherai à vos côtés, en bonne épouse fidèle qui tient à partager les périls menaçant le cher compagnon de ma vie...

– Parfait, reprit Alexis imperturbablement.

Puisque la perspective de me laisser aller seul affecte à ce point votre sensibilité d'épouse attentionnée, vous nous accompagnerez, ma chérie.

Et ils éclatèrent de rire à l'unisson, entraînant les Raffali dans leur gaieté, sans que ceux-ci se rendissent bien compte des profondes et véritables raisons de leur hilarité communicative.

*

Fidéllica avait été remerciée avec des arguments « sonnants ». Elle avait protesté « pour la forme », mais Alexis de Pradel avait bien fait les choses, et largement. Les Raffali avaient dû souhaiter que souvent des voyageurs de cette qualité se perdissent devant la porte de leur maison.

Nicette et Alexis avaient ensuite pris, en compagnie d'Ange, qui les guidait à travers la montagne, la direction de la grande route qui devait les rapprocher de Lantosque.

La neige avait cessé de tomber, mais le ciel était encore très bas et la brume couvrait une bonne partie des rochers et des arbres. La visibilité était très mauvaise. La compagnie et le concours du montagnard s'avéraient précieux.

Une heure après, en suivant un torrent qui serpentait à travers les éboulements, ils atteignirent les Crottas. Là, les choses furent rapidement menées, mais pas du tout dans le sens préconisé par Fidélita. Le marchand forain, contrairement à ses prévisions, était en tournée.

Il fallut changer d'itinéraire. Faute d'autres moyens de locomotion, il s'agissait de gagner, à pied d'abord, la Chapelle Saint-Arnoux, puis le Pont de Loda. Une fois la vallée rejointe, ils attraperaient le premier car venant de Saint-Martin de Vésubie, pour aller vers Nice.

– Vous croyez que nous pourrions rentrer directement avec ce car à Nice ? demanda la jeune fille, soudain inquiète devant ce programme peu rassurant, en lançant un coup d'œil plein de sous-entendus à son compagnon.

– Mais pas du tout, ma chérie, s'empressa de

répondre Alexis qui avait saisi à demi-mot, et qui concevait parfaitement l'appréhension qu'elle devait éprouver, à l'idée d'entrer dans Nice à bord d'un car bondé d'inconnus. Je comprends tout à fait ta répugnance pour les voyages en autocar, ajouta-t-il, à cause d'Ange qui écoutait.

« Tranquillise-toi : nous obvierons à l'inconfort de ce mode de transport que nous ne pouvons éviter – puisqu'il n'y en a pas d'autres – en le quittant à la prochaine ville. Là, je t'assure que nous aurons une voiture particulière pour rejoindre la Côte. »

Bien qu'elle fût agacée par cette insistance à la tutoyer en présence de tiers, Nicette fut réconfortée par l'énoncé de ce programme, et lança à son compagnon un regard de reconnaissance – le premier de la journée.

Ange, à ce moment, insista pour les accompagner, au moins jusqu'au Pont de Loda.

– Mais non, mon cher, je vous assure, se défendit le jeune diplomate. Ce n'est pas la peine. À partir d'ici, le chemin est relativement facile, ou, en tout cas, fort bien indiqué. Il est inutile que

vous vous dérangiez davantage. Laissez-nous nous débrouiller tout seuls et rentrez tranquillement chez vous. Vous avez été bien assez serviable comme cela. Et puis, conclut-il avec un petit coup d'œil complice en direction de sa compagne de voyage, à partir d'ici nous connaissons la route par cœur, vous le savez bien : Loda, la Chapelle Saint-Arnoux, le Pont, partout ce sont les lieux où nous avons passé hier... C'est bien le diable si nous ne nous y retrouvons pas...

Le sourire de Pradel était assez ambigu. Celui de sa femme, légèrement figé. Ange Raffali fut-il dupe, ou bien fit-il seulement mine de l'être ? Le jeune diplomate et sa « femme » ne le surent jamais. En tout cas, il n'insista pas.

Toujours est-il qu'après avoir pris congé d'eux, avec force marques de respect et d'amitié, Ange Raffali disparut dans la brume, au détour du sentier, à côté des dernières maisons des Crottas.

IX

Les jeunes voyageurs avaient dépassé Loda et la Chapelle Saint-Arnoux. Ils descendaient vers la vallée de la Vésubie par un étroit chemin d'exploitation, où les ornières rendaient parfois la marche pénible.

L'altitude avait beaucoup diminué, et la neige avait maintenant disparu. Un pâle soleil se montrait au-dessus des cimes qu'ils laissaient derrière eux ; la végétation devenait luxuriante et la température de plus en plus clémente.

La fatigue de la veille se faisait sentir dans la démarche de la jeune fille. Alexis s'en aperçut et lui offrit galamment le bras.

– Je vous en prie, venez, marchez près de moi, et appuyez-vous à mon bras, déclara-t-il avec son sourire le plus engageant. Il n'y a pas de honte être fatiguée : après l'équipée d'hier, n'importe quel vieux légionnaire aurait droit à une journée

de repos. Laissez-moi vous soutenir et trouvez tout naturel d'avoir besoin qu'on vous encourage un peu.

Elle eut une minute d'hésitation, et le regarda fixement. Mais les yeux de l'homme reflétaient une sincérité totale et aucune arrière-pensée. Confiante, elle fit comme il le demandait.

– Je vous remercie d'avoir renoncé à ce tutoiement qui m'horripilait, déclara-t-elle en lui lançant un coup d'œil en coulisse. Je ne veux pas vous vexer, mais cela m'écorchait les oreilles.

– Manque d'habitude, sans doute. Si c'était nécessaire, vous vous y feriez très vite, j'en suis sûr.

– Je ne le crois pas, dit-elle sèchement. (Sa fierté naturelle reprenait le dessus.)

– En tout cas, dans les circonstances que nous avons traversées, c'était absolument nécessaire. Nos hôtes étaient de très braves gens, mais un peu frustes, en somme. Ils n'auraient certes pas compris que deux jeunes mariés ne se tutoient pas. Et au contraire, voyez-vous, je crois que

vous avez eu le plus grand tort de vouloir à tout prix continuer à me donner du « vous ».

– Je crois que je ne pourrais pas vous tutoyer, même par jeu.

– C’est une erreur, une très grave erreur. Vous devriez essayer, dès à présent, pour la suite de notre randonnée. La nécessité de recommencer va fatalement se présenter. Tenez, tâchez donc de me dire, par exemple : « Mon chéri, mon Alexis chéri, je t’aime de tout mon cœur... »

La jeune fille le regarda droit dans les yeux, ouvrit la bouche pour parler, puis... ne put s’empêcher d’éclater de rire.

Alexis de Pradel rit à son tour, mais ajouta :

– Il n’y a pas de quoi s’esclaffer, mon enfant. Si vous n’abandonnez pas vos airs de déesse inaccessible et ne vous montrez pas un peu plus tendre envers votre « mari » supposé, vous n’arriverez à donner le change à personne. Tenez, par exemple, comment ferez-vous, tout à l’heure, si nous arrivons à attraper un car ? En présence des autres voyageurs, continuerez-vous à me

montrer cet air distant qui semble être le vôtre chaque fois que vous m'adressez la parole ?

– Si ce n'est que cela qui vous tracasse, de sauvegarder les apparences, répondit-elle en souriant, tranquillisez-vous. N'oubliez pas que nous ne jouons nullement les rôles de tendres fiancés : nous sommes supposés être un vieux couple. Or, il est de notoriété publique que chez les vieux couples, l'air revêché est de rigueur, et qu'il n'est pas question de tendresse ou d'ardeur de sentiments. Plus je me montrerai hautaine et désagréable envers vous, plus les gens trouveront cela naturel, et notre situation réciproque plausible.

– Je ne sais pas où vous avez pris d'aussi noires certitudes, répondit Alexis en souriant à son tour. Dans une pénible expérience personnelle ? J'ai du mal à le croire – ou bien il s'agit là des « on-dit » et des lieux communs qui sont parvenus à votre oreille, et que vous répétez machinalement sans savoir de quoi vous parlez. C'est plutôt vers cette deuxième hypothèse que je penche, et cela prouve tout simplement que vous

n'avez aucune habitude du monde et que vous vous créez une étrange conception des gens et des rapports qui les lient. Croyez-moi, petite incrédule, je ne sais pas où, ni avec qui vous avez vécu jusqu'à présent, mais je puis vous assurer que le nombre de vieux couples qui s'aiment et qui ne craignent pas de le montrer est beaucoup plus élevé que vous n'affectez de l'imaginer.

– N'essayez pas d'apprendre par la bande où, ni avec qui j'ai vécu jusqu'à présent, répondit Nicette d'un air ambigu et avec un sourire plein de sous-entendus, car de toute façon je ne vous le dirai pas. Parlez-moi plutôt de la manière dont vous envisagez notre voyage jusqu'à la Côte.

– Je vous l'ai déjà dit, douce et compréhensive partenaire, répondit le jeune diplomate avec beaucoup de détachement et une pointe de persiflage. Nous essaierons d'attraper un car dans la vallée de la Vésubie, que voici d'ailleurs devant vous, et nous irons jusqu'à Levens, par Duranus et Utelle. À Levens, par mesure de sécurité, nous prendrons une auto pour Nice.

La jeune fille parut réfléchir, en supputant

visiblement les avantages et les inconvénients d'une telle solution, puis, frappée par une idée subite, elle déclara, comme en se parlant à elle-même :

– Nice... oui, évidemment, c'est une idée... d'autant qu'il ne doit pas être facile, ces jours prochains, pour moi, d'aller plus loin sans me faire repérer... Mais, dites-moi, où comptez-vous descendre à Nice ?... Vous y avez un appartement ?

– Non, chère amie, je ne possède d'appartement qu'à Paris... Mais je crois comprendre ce qui vous tracasse... Mettez votre cœur en paix : nous descendrons au Cimiez. Il y a là un hôtel où je fais à peu près ce que je veux, où j'habite d'ailleurs en ce moment, et personne ne me demandera des explications, ni des pièces d'identité. C'est moins reluisant que le Ruhl ou le Négresco, mais il y règne une tranquillité qui est bien appréciable dans le cas qui nous occupe...

– C'est-à-dire, si je comprends bien, que vous avez l'habitude d'y descendre avec vos bonnes fortunes, déclara la jeune fille en lui lançant un

regard dépourvu d'aménité.

– On ne peut rien vous cacher, charmante petite personne. (Il la toisa, avec un sourire du même calibre.) J'espère que vous ne pousserez pas l'incongruité jusqu'à faire preuve d'une sorte de jalousie rétrospective.

– Ne soyez pas si plein de suffisance, grands dieux ! Ce n'est nullement de la jalousie, il ne manquerait plus que cela ! Simplement aux yeux de la domesticité, la perspective d'être confondue avec les demoiselles de petite vertu qui ont dû vous accompagner jusqu'ici, me déplaît souverainement !

– Tranquillisez-vous, charmante déesse de marbre : il est des choses qu'un galant homme ne saurait dévoiler sans cesser d'être un gentleman. Toutefois, je puis vous dire que dans ma vie, contrairement à ce que vous semblez supposer, il n'y a pas eu que des demoiselles de petite vertu. Il en est de parfaitement honorables, et d'un milieu qui n'est probablement pas inférieur au vôtre...

– Qu'en savez-vous ? l'interrompt la jeune

filles avec une violence aussi soudaine qu'inexplicable.

Puis, comme si elle avait regretté cette impulsion, elle se mordit les lèvres, et ajouta, avec une dureté soudaine :

– De toute façon, la comparaison me semble inepte. Je suppose qu'il y a suffisamment de chambres dans votre hôtel pour que nous puissions être logés dans des ailes différentes.

– Bien entendu, répondit Alexis, sans se départir de son calme. Je n'ai jamais envisagé les choses autrement, croyez-le bien. Cependant, pour la vraisemblance des identités que je vais avoir à déclarer à la réception, il serait préférable peut-être que nous logions dans des chambres communicantes, ou du moins, sur le même palier. N'est-ce pas, ma douce et tendre épouse ?

Leurs regards se rencontrèrent, et, une fois de plus, ils ne purent s'empêcher de rire à l'unisson.

Ils étaient ainsi parvenus sur la grande route qui longe le fameux et pittoresque ravin au fond duquel coule la Vésubie, par-delà le Pont de

Loda. La Vésubie aux eaux vertes coulait en contrebas, dans un paysage merveilleux et plein d'attraits.

Un soleil hivernal mais cependant réjouissant rehaussait un panorama bien fait pour vous réconcilier avec la nature.

Ils descendirent vers Utelle.

– Il y a sûrement un car qui va passer sur cette route, expliqua de Pradel, et le meilleur moyen de l'attraper est d'essayer de joindre la halte la plus proche. En cette saison, c'est bien le diable si nous n'arrivons pas à trouver des places disponibles.

– Je dois reconnaître que, jusqu'à présent, vous vous êtes montré un organisateur avisé, et que vous semblez mériter la confiance que l'on a placée en vous, déclara Nicette avec un air épanoui, comme pour faire oublier la dureté dont elle avait fait preuve quelques instants auparavant.

– Vous vous exprimez à la façon de feu Louis XIV, mais je suis néanmoins sensible, rétorqua

Alexis, sans quitter son sourire, au fait que vous semblez vous humaniser.

Puis, devenant soudain très sérieux, et regardant sa partenaire d'une certaine façon qui n'appartenait qu'à lui, il ajouta :

– Je suis heureux, si j'ai pu parvenir à vous protéger, jusqu'ici, dans la faible mesure de mes moyens, heureux si, dans nos rapports, un tout petit peu de confiance a pu se glisser, ne fût-ce que par inadvertance.

La jeune fille ne répondit rien, mais elle ne put s'empêcher de baisser légèrement les paupières, ce qui n'était nullement dans ses habitudes.

Elle ne savait trop quelle contenance prendre, lorsque l'arrivée d'un car provenant de Saint-Martin de Vésubie, et survenant fort à propos, la tira d'embarras.

Alexis de Pradel s'était planté au milieu de la route et faisant force signes de sa cape déployée, était parvenu à faire stopper le véhicule, en dehors des haltes prévues.

Ils s'empressèrent de monter, et Alexis prit

deux billets jusqu'à Levens. Il n'y avait pas grand monde dans le car, et le couple s'installa confortablement à l'arrière, le plus loin possible des regards et des oreilles indiscrets.

– Cette voiture est à moitié vide, constata de Pradel à voix basse à l'adresse de sa compagne. J'espère que vous êtes satisfaite ?

– Ravie. Cette solitude me donne réellement l'impression d'une lune de miel. Avec un peu d'imagination, je vais même jusqu'à me figurer que vous venez de m'enlever. Vous ne trouvez pas que c'est très pittoresque ? Le « mari inconnu qui enlève sa femme en autocar ». C'est romanesque à souhait.

Elle éclata de rire, mais cette fois-ci elle était seule dans cet état d'esprit. Son compagnon la regarda étonné, ne sachant, à son tour, quel parti prendre. Elle essayait visiblement de rattraper l'embarras qu'elle avait montré quelques instants auparavant, lorsqu'il avait « osé » parler de confiance. Elle tenait manifestement à le mettre à son tour dans une situation gênante.

– Mon Dieu ! ajouta Nicette, en continuant à

rire, vous ne semblez nullement enchanté du rôle que je suis en train de vous attribuer, ma parole !

– Ma chère belle inconnue, finit tout de même par répondre son interlocuteur, il est évident que vous êtes une petite méchante enfant gâtée, à qui on a toujours passé toutes les fantaisies, et qui se croit tout permis. Vous prenez avantage de la situation, et vous croyez que tout est licite, parce que probablement vous avez l’habitude de voir tout plier devant votre volonté. Vous avez de la chance d’être tombée sur un monsieur qui est disposé à jouer le jeu, et à vous donner un sérieux coup de main. Cependant, savez-vous ce que l’on fait aux enfants manifestement trop gâtés ?

– Non, mais j’aimerais le savoir, répondit-elle en continuant à rire, et en le mettant, par l’expression de son regard, au défi de préciser sa pensée.

– Quand ils sont trop insupportables, comme c’est le cas, on leur administre une magistrale fessée.

– Oh !

Ce fut au tour d'Alexis de rire tout seul. Nicette devint rouge comme un coquelicot, l'indignation annihilait visiblement ses réflexes.

Elle se recroquevilla dans son coin, et estima nécessaire de bouder jusqu'à Levens.

*

Ils avaient déjeuné copieusement et d'une façon admirable à Levens. La bonne chère aidant, l'atmosphère s'était détendue, et Nicette avait retrouvé sa bonne humeur.

En vérité, elle n'était nullement d'un caractère renfrogné et d'un naturel boudeur. Elle était facilement rieuse et savait ne pas se montrer insensible à l'humour. Mais il était certains sujets et certaines considérations qui avaient le pouvoir de la rendre glaciale, et de la faire apparaître soudain comme un bloc imperméable, insensible et, par-dessus tout, inaccessible.

Alexis de Pradel, qui se flattait de bien connaître les femmes – toutes les femmes ! – était

prodigieusement hanté par le mystère que constituait sa compagne de voyage. À la vérité, il se piquait au jeu, et comme il n'avancait pas d'un millimètre, il s'enfermait de plus en plus, à vrai dire sans résultat appréciable et non sans une certaine blessure d'amour-propre. L'idée d'être si totalement tenu en échec par celle qu'il considérait en somme comme une gamine l'exaspérait.

Aussitôt après le déjeuner qui avait été très gai, le jeune diplomate, sur les indications du garçon de restaurant, avait trouvé sans peine une voiture en location et un chauffeur qui avait bien voulu consentir à les transporter jusqu'à la Côte. Sur les insistances de Nicette, il n'avait pas précisé que leur destination était Nice, et s'était limité à indiquer un relais gastronomique sur la route. Il trouvait ces excès de précaution un peu enfantins, mais se garda de protester.

– Mon ami, déclara la jeune fille, du ton le plus naturel lorsque ces détails furent réglés, si vous le voulez bien, nous ne partirons que dans une demi-heure. J'ai vu, en arrivant, deux ou trois

magasins intéressants, et comme j'ai quelques emplettes à y effectuer, j'aimerais bien que vous m'y accompagniez.

– Mais comment donc ! s'empressa de répondre Alexis.

En vérité, le jeune homme ne savait pas à quoi il s'engageait.

La tournée commença par un magasin qui avait l'air d'une sorte de bazar et qui semblait, dans le genre, le mieux fourni de la petite ville.

Nicette se planta assez loin de la porte et demanda à son compagnon :

– J'aurais besoin d'une valise, – n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit pratique et confortable – d'une trousse de voyage et de quelques objets de toilette dont je vais vous donner une petite liste. Tenez.

Elle sortit un stylomine en or de son sac et nota rapidement quelques mots sur un bout de papier.

– Vous n'entrez donc pas à l'intérieur ? s'étonna Alexis.

Elle le regarda avec un air de commisération, comme s'il avait émis une incongruité. Puis elle daigna expliquer :

– Vous voulez donc que l'on puisse reconstituer tous mes faits et gestes, et que l'on me retrouve demain à votre hôtel du Cimiez ? Ce n'était vraiment pas la peine, en ce cas, de se donner tant de mal !

De Pradel estimait *in petto* que toute cette prudence était un peu excessive, et légèrement disproportionnée, mais ne fit aucune remarque. Il entra dans le magasin, muni de la note, et en ressortit un quart d'heure après, chargé comme un mulet.

– Ne vous donnez pas ainsi en spectacle aux populations, remarqua Nicette excédée, car le remède serait alors pire que le mal. Mettez donc tous vos achats à l'intérieur de la valise et continuons notre randonnée. Mon Dieu ! Les hommes !

– Ah ! parce que notre randonnée n'est pas terminée ? demanda timidement Alexis, tout en exécutant les ordres qu'on venait de lui donner

avec tant d'autorité et d'assurance.

Nicette ne daigna pas répondre, estimant sans doute la question d'une naïveté touchante, et se borna à lancer un regard de commisération apitoyée en direction de son compagnon, avant de reprendre sa marche dans les rues de la petite bourgade, suivie d'Alexis et de ses valises.

Elle s'arrêta à quelques pas d'un magasin d'articles pour dames.

– Veuillez m'acheter, dit-elle à son compagnon avec le même tranquille aplomb que devant le bazar, deux combinaisons, un pyjama de nuit, une robe de chambre, une paire de mules, un béret et trois paires de bas nylon.

– Sans essayage ? s'étonna Alexis.

– Taille 42 pour le linge, 35 pour les mules, 54 pour la tête, répondit-elle avec une nuance de dédain, comme surprise de l'amateurisme révélé par la question de son compagnon.

– Vous ne craignez pas que ce que vous pouvez acheter dans ce patelin ne soit un peu démodé ? Et pas très élégant ? remarqua-t-il

timidement.

– Et quand cela serait ? Croyez-vous que j’aie le choix ? Et vous imaginez-vous que je vais aller faire ces mêmes achats en arrivant à Nice pour me faire repérer ? Il ne faut tout de même pas que j’aie l’air de me constituer un trousseau en arrivant, vous ne trouvez pas ?

Saisi par la justesse de cette observation, de Pradel s’exécuta. Il était légèrement gêné, comme le sont toujours les hommes en pareil cas, de faire des achats d’objets essentiellement féminins dans un magasin spécialisé, sans la présence de la principale intéressée. Mais celle-ci était visiblement bien décidée à rester au-dehors et à n’entrer dans aucune boutique.

Alexis acheta tout ce qu’on lui avait demandé, en choisissant les articles les plus chers, pour ne pas se tromper. Toutefois, ne sachant pas si le tour des magasins était terminé avec celui qu’il était en train de visiter, et comme le contenu de son portefeuille n’était pas inépuisable, il prit la précaution de payer par un chèque qu’il parvint facilement à faire accepter en montrant sa carte.

Cette précaution s'avéra fort utile, en effet, car aussitôt qu'il ressortit pour rejoindre son inénarrable compagne, après avoir fourré une fois de plus ses paquets dans la valise, il s'entendit apostropher par elle en ces termes :

– Enfin, vous voilà ! Je suppose que vous avez bien choisi ce que je vous avais indiqué. Je suis bien obligée de vous faire confiance, n'est-ce pas ?

– Trop aimable.

– Il n'y a pas de quoi.

– Rien d'autre pour vous être agréable ? N'oubliez pas que votre serviteur est là pour prendre vos ordres.

Nicette le regarda, comme pour discerner s'il y avait une intention sarcastique dans cette phrase. Mais, devant le visage impénétrable de son interlocuteur, elle crut de bonne foi qu'il parlait sans ironie, et, d'un ton parfaitement naturel :

– C'est parfait, répondit-elle avec gentillesse. En ce cas, traversez la rue et entrez dans la

boutique qui se trouve là-bas, au coin.

– Chez le fourreur ?

– Oui.

– Et qu’y a-t-il pour votre service, chez le fourreur ?

– Prenez ce qui vous semblera le plus convenable. Peu importe, au fond, ce que vous achèterez. Mais j’ai horreur du lapin et je n’aime pas beaucoup l’opossum.

– Quant à l’astrakan il fait vieux, et le petit gris est plutôt délicat, n’est-ce pas ?

– Exactement.

– Que diriez-vous d’un vison ou d’une zibeline ?

– Je doute que vous trouviez cet article ici, répondit-elle sans rire, comme si elle ne saisissait pas le sel de la question d’Alexis.

– Enfin, je verrai. L’essentiel, si je comprends bien, est d’avoir une taille 42, n’est-ce pas ?

– En fourrure, vous feriez mieux de prendre un 44.

– Ah ! bon ! Voilà donc l'important.

– Bien sûr.

– Vous ne trouvez pas qu'il aurait été plus intelligent d'acheter un manteau de fourrure hier pendant que nous pataugions dans la neige, plutôt qu'aujourd'hui, au moment de nous diriger vers Nice ?

Elle le considéra, une fois de plus, avec une expression de pitié.

– Et vous croyez vraiment que je veux un manteau à cause du froid ? Mais non, voyons ! Puisqu'il faut absolument vous donner des précisions, sachez que je ne compte pas arriver à Nice en présentant le même aspect extérieur que j'avais lorsque je suis partie de... enfin, d'où vous savez ! Je vous en prie, ne perdez pas davantage de temps, ou nous risquons que votre chauffeur se refuse à partir parce qu'il sera trop tard. Allez : je vous attends devant le garage.

Et, sans plus s'inquiéter de son compagnon, elle se dirigea en effet vers l'endroit où Alexis avait loué la voiture.

Le jeune diplomate entra alors chez le fourreur indiqué, examina le stock, et finit par choisir un manteau de marmotte qui lui sembla convenir au teint de sa compagne.

Il paya sans rechigner avec un nouveau chèque qu'il fit accepter de la même manière, et chargé comme une bête de somme, sa cape et le manteau de fourrure sur les épaules, la trousse de voyage d'une main et la valise pleine à craquer de l'autre, il se dirigea à son tour vers le garage.

Alexis de Pradel, sans être riche, était fort à son aise. Cependant, il n'aurait pas pu se permettre des largesses de cet ordre tous les jours sans entamer sérieusement son capital.

Il était loin d'être avare, et il avait l'habitude de dépenser ses revenus sans compter. Malgré cela, ce qui lui arrivait le plongeait dans une stupéfaction profonde...

Ce qui le sidérait n'était pas tant le fait lui-même que la façon dont il s'était déroulé. Que cette jeune fille lui demandât d'acheter pour plusieurs dizaines de milliers de francs d'objets, il n'y avait là, mon Dieu, après tout, rien de

spécialement surprenant. Elle n'était pas la première femme à en avoir fait autant. Non : ce qui était positivement déroutant, c'était la façon dont elle agissait. Elle trouvait tout naturel de demander à un monsieur qu'elle ne connaissait que depuis la veille de lui acheter pour une somme coquette d'affaires diverses, sans autre préambule qu'un simple : « Voulez-vous, s'il vous plaît, me procurer telle ou telle chose ? »

Elle ne se demandait, apparemment, pas une minute, si le montant des achats pouvait gêner la trésorerie de son compagnon. L'idée que ce monsieur pouvait ne pas avoir de pareilles sommes disponibles, et immédiatement liquides, ne paraissait nullement l'avoir même effleurée.

Et encore si, en contrepartie, elle avait au moins montré, après tout ce que de Pradel avait fait pour elle depuis vingt-quatre heures, un peu de compréhension, un peu de reconnaissance, voire un brin de coquetterie ou des manières tant soit peu aguichantes, son attitude, à la rigueur, aurait pu s'expliquer, sinon se justifier, et la randonnée dans les magasins aurait pu sembler

plausible, sinon naturelle.

Au lieu de cela, Nicette n'avait pas cessé de faire montre d'une fierté chatouilleuse, d'une sauvagerie farouche, d'un caractère hautain et susceptible. Pas une minute on n'avait l'impression de l'allumeuse ou de la fille intéressée : à chaque instant on se heurtait à la vierge forte et à la jeune fille intransigeante... Comment concilier des données aussi paradoxalement opposées et inconciliables ?

Dans tout le comportement de la jeune fille, Alexis décelait une psychologie de femme habituée au grand luxe, pour qui les questions d'argent ne comptaient pas, chez qui les notions mêmes de l'argent et des difficultés qu'il entraîne étaient totalement inconnues.

Elle ne semblait pas du tout pouvoir discerner un objet de luxe d'un objet de première nécessité, avoir la moindre idée de la lutte pour l'existence qui est le lot de la plupart des mortels.

De plus, dans toute sa façon d'être, d'agir, elle donnait constamment l'impression que tout lui était dû, et que les grands services qu'on pouvait

lui rendre ne créaient pas pour autant chez elle d'obligations en contrepartie. Pas la moindre obligation, en vérité.

Tout cela constituait un « puzzle » assez inextricable et était loin de donner à Alexis une indication quelconque un peu précise sur la véritable personnalité de l'héroïne, inopinée et soudaine, de l'existence qu'il menait, comme dans un rêve, depuis la veille. Elle était et restait une vivante énigme...

Contrairement à ce qu'il avait cru de prime abord, plus il avançait dans le sillage de la belle inconnue, moins il arrivait à défaire l'écheveau mystérieux de son curriculum vitae.

Le jeune diplomate ruminait toutes ces considérations pendant que la voiture de louage roulait sur la route nationale, en le transportant, en compagnie de la charmante Nicette, en direction de la Côte.

– Vous voilà en route pour Nice, remarqua la jeune inconnue, interrompant soudain le silence, alors que vous comptiez peut-être séjourner quelques jours à Peïra Cava.

– Je suis en vacances et n’ai aucun projet précis... D’ailleurs, il est peut-être plus prudent pour vous et pour la réussite de votre escapade, que je ne retourne pas tout de suite là-haut ?...

– C’est vrai, les gendarmes seraient capables de vous demander des nouvelles de votre « femme » !...

– Et... je me croirais un mari abandonné, répliqua le jeune diplomate en mimant la désolation.

– Mon veuf !... Ce rôle ne vous réjouit-il pas ?

– Non, j’aime mieux celui que vous m’avez octroyé hier, si spontanément... un mari tendre et chéri, lança le jeune homme avec malice, en appuyant son regard sur les yeux de sa compagne, qui se détournèrent aussitôt.

– Je crois, mon cher, que vous exagérez les qualificatifs quand vous vous les attribuez, fit Nicette en riant de bon cœur.

La gaieté de la voyageuse gagna Alexis à son tour.

Le soleil était maintenant plus bas sur

l'horizon, l'air était tiède et pur, et une douce chaleur enveloppait les voyageurs, leur donnant une délicieuse sensation de bien-être, pendant qu'un vent léger et agréable entraît par les vitres grandes ouvertes de l'auto.

Le paysage merveilleux défilait devant leurs yeux et les réconciliait avec la douceur de vivre. Les vallonnements et les bosquets verdoyants avaient remplacé les précipices, la neige et le brouillard de la veille, et les vallées ombreuses les cimes âpres et dénudées.

Les deux compagnons de voyage étaient assis chacun dans un coin de la voiture, et, pour une fois, silencieux.

Chacun laissait errer sa pensée au gré de sa fantaisie. À quoi pouvait bien songer, de son côté, l'étrange jeune fille blonde abandonnée sur les coussins de l'auto ? C'est ce qu'Alexis de Pradel se demandait, sans pouvoir, pour autant, parvenir à se l'imaginer. Elle était, et demeurait, la troublante énigme, toujours la même mystérieuse personnalité.

Et tout à coup il fut à nouveau saisi à bras-le-

corps par une incoercible vague de tendresse, semblable à celle qui l'avait envahi au cours de la nuit, pendant que, tout ému, il la regardait dormir. Une de ces vagues d'attendrissement devant lequel il se sentait désarmé et qui le laissait anéanti et pantelant.

Pour la deuxième fois en deux jours, il eut la sensation irraisonnée que cette jeune fille était le but de sa vie, et que son existence n'aurait plus désormais d'autre but que de se dévouer pour elle et de se sacrifier, s'il le fallait, jusqu'à la fin de ses jours.

Il parvint cependant à se secouer.

Tout cela, en raisonnant, était, après tout, d'une ineptie totale. Tout ce désir de dévouement dont il se sentait envahi demeurerait sans objet. La charmante Nicette semblait se soucier de lui comme de sa première brassière. Et si elle lui avait demandé quelques services, petits ou grands, cela ne prouvait rien du tout, en définitive. Cela ne constituait pas nécessairement un témoignage en faveur des sentiments qu'elle pouvait nourrir à son égard.

Cela lui donnait en quelque sorte, à la rigueur, des droits à lui – du moins, il le pensait – mais ce n'était nullement une indication sur ce que la blonde inconnue éprouvait envers lui. Par le fait, elle ne devait rien éprouver du tout. Dans ces conditions, à quoi bon se monter tout seul le cœur et l'imagination ?

Ils arrivèrent à sept heures au « Relais de la Belle Aurore » où, suivant le programme établi, les bagages furent déchargés et le chauffeur payé et congédié.

Ils dînèrent rapidement et Alexis téléphona à Nice pour avoir un taxi.

*

À dix heures du soir, ils faisaient leur entrée à l'Hôtel de la Reine.

L'installation de la jeune fille, sous la caution du jeune diplomate, ne présenta aucune difficulté.

Elle eut un appartement contigu au sien, et personne ne s'avisa de lui demander des pièces

d'identité, puisque « M. de Pradel » la déclarait comme étant sa femme.

Alexis accompagna la jeune Nicette jusqu'à la pièce qui lui servait de boudoir et s'installa dans un fauteuil, avec la permission de la blonde inconnue, pour fumer une dernière cigarette, avant de lui souhaiter une bonne nuit.

Celle qui descendait sur eux était claire. Un ciel étoilé et pur comme du cristal recouvrait le Cimiez. Il faisait bon, il faisait doux, et un air parfumé – l'air de Nice – entraient par les fenêtres ouvertes. La lampe allumée n'arrivait pas à couvrir l'éclat de la lune, dont les rayons entraient à flots dans la pièce.

Alexis se sentait du vague à l'âme et n'avait pas le moins du monde sommeil, malgré les fatigues des deux jours qu'il venait de passer, et les insomnies de la nuit précédente.

Il ne s'apercevait pas que sa compagne, elle, ne paraissait pas avoir de pensée plus urgente que celle d'aller se coucher.

Machinalement, il allongea la main vers la

table qui se trouvait devant son fauteuil, et attrapa le sac de la jeune fille, que celle-ci venait d'y déposer, encore ouvert.

– Voilà, dit-il, comme par jeu, avec un sourire entendu, et en se disposant méthodiquement à en faire l'inventaire. Voilà : un bâton de rouge, un poudrier, un trousseau de clefs, un stylomine en or, une paire de gants, une pochette... Je me suis toujours demandé comment les femmes pouvaient faire tenir tant de choses en si peu de place.

Il disposait, au fur et à mesure qu'il les annonçait, les objets sur la table.

Nicette souriait, à son tour, devant le geste curieux de l'homme. Peut-être aussi s'amusait-elle de la lenteur qu'il apportait à ranger ses bibelots. Était-ce main inhabile ou par curiosité, il allait en tâtonnant avant de lâcher chaque objet.

Au fond de lui-même, et sans se l'avouer explicitement, Alexis était enhardi par tout ce que l'inconnue avait accepté de lui, et presque inconsciemment, il pensait que ces circonstances lui donnaient en quelque sorte des droits. Il se

souvenait que la jeune fille portait ce sac lors de leur rencontre sur les pentes de Peira Cava. Une sorte de curiosité s'éveilla en lui... Peut-être découvrirait-il là un peu du mystère dont s'enveloppait sa compagne ? Il attachait alors plus d'importance à ces riens qui remplissent généralement cet arsenal de la toilette féminine.

– Et dire, s'exclama la jeune fille en s'asseyant en face de son compagnon, que ce sont les femmes qui passent pour être dévorées de curiosité. Quel vilain défaut, monsieur l'attaché d'ambassade !

– Cela fait partie de mes fonctions, chère mademoiselle, vous le savez très bien, répondit Alexis sur le même ton badin. Depuis quelques années, on nous accuse de fouiller dans les affaires d'autrui et de faire de la diplomatie en mettant le nez dans les choses qui ne nous regardent pas... Il faut bien justifier notre réputation. Ssst ! siffla-t-il tout à coup, tandis qu'il extrayait du sac une sorte de bourse fermée par un cordon de soie.

Il l'ouvrit, en étala le contenu sur la table :

c'étaient des bijoux en vrac. Il les énuméra avec des coups d'œil admiratifs, en connaisseur !

– Un clips en diamants et platine ; un collier de perles noires ; deux boucles d'oreilles en or et brillants ; une torsade en saphirs à fermoir de diamants ; un bracelet en or massif serti de rubis ; une montre-bracelet en platine et brillants ; un collier de diamants... Peste ! ma chère amie, il y en a positivement pour quelques millions.

– Mettons, répondit-elle en riant, que c'est là le capital d'une vaste entreprise, et remettez tout cela dans mon sac, je vous prie.

– Pas avant d'avoir achevé l'inventaire fort instructif auquel je me suis attelé. En tout cas, vous pouvez vous féliciter d'être tombée sur un monsieur tel que moi. Je frémis à la seule idée de ce qui aurait pu vous advenir si vous aviez fait la rencontre d'un de ces nombreux gangsters qui écument la Côte d'Azur.

– Croyez bien qu'en cas de nécessité je sais me défendre, et qu'on n'arrive pas à avoir raison de moi avec autant de facilité.

– Je le crois sans peine ; voici, en effet, un magnifique F.N. de 7 millimètres, un des meilleurs revolvers actuellement dans le commerce... et chargé, s’il vous plaît !

Il continuait à étaler les objets sur la table, dans un ordre parfait, à la façon d’un commissaire-priseur.

– Voici un chargeur de réserve, afférent audit revolver. Et puis encore une carte routière des Alpes-Maritimes, un carnet d’adresses, un carnet de chèques, un porte-cartes contenant des papiers personnels...

Il ouvrit nonchalamment ledit porte-cartes, comme s’il allait faire l’énumération des pièces qu’il contenait, de la même manière qu’il avait, quelques instants auparavant, inventorié les bijoux contenus dans la bourse en cuir.

Mais il n’eut pas le temps d’en voir ni d’en dire plus long.

Littéralement suffoquée d’indignation, la jeune fille bondit en avant, lui arracha le porte-cartes des mains, et s’écria :

– Holà, monsieur l’impertinent ! Qui vous a autorisé à mettre le nez dans mes papiers personnels ? Il y a des limites qu’un galant homme ne franchit pas ! Mais que vous apprend-on dans la « carrière » ?

Et d’un geste autoritaire, elle enfouit le porte-cartes et le carnet de chèques dans sa poche.

Elle était frémissante de colère. Il était manifeste qu’elle considérait comme un plus grand manquement envers elle qu’il se permît de regarder ses papiers, plutôt que d’avoir inventorié en détail la véritable fortune en bijoux dont il venait de découvrir l’existence. Curieuse fille !

– Ne vous excitez donc pas comme ça, murmura-t-il en souriant, et en replaçant soigneusement dans le sac la séquelle d’objets qu’il en avait extraits. Il n’y a aucun mal, puisque je n’ai rien vu. Mais, comme vous avez souri au moment où j’ai ouvert votre sac, je pensais que votre autorisation tacite ne présentait aucune exclusive.

– Vous êtes pardonné, pour cette fois-ci, mais n’essayez pas de recommencer, répondit-elle en

souriant à son tour.

– Mon Dieu, déclara-t-il avec insouciance en la regardant avec une satisfaction non dissimulée. Vous êtes adorable quand vous êtes en colère... ajouta-t-il avec un clignement d'œil complice, sans se rendre compte qu'il glissait sur une pente dangereuse. Je croyais, ma chère Nicette, par le peu que j'ai cru faire pour vous jusqu'ici, avoir acquis le droit, après tout, de connaître un peu plus ma partenaire. Ai-je eu tort ?

La jeune fille avait froncé de nouveau les sourcils et repris aussitôt l'aspect rébarbatif et hautain qui lui semblait coutumier.

– Acquis ?... Si c'est aux frais que vous avez eus pour moi jusqu'ici que vous faites allusion, déclara-t-elle d'un ton coupant et sans réplique, mettez-vous le cœur en paix : toutes les dépenses que vous avez faites vous seront entièrement remboursées, monsieur mon mari d'occasion. Depuis hier, il y a un tacite contrat entre nous qui, malgré les apparences vis-à-vis des tiers, a créé dans notre ménage une séparation de corps. Il est donc tout à fait normal qu'il y corresponde une

« séparation de biens », aussi radicale dans les deux cas.

Alexis, sans perdre son sourire, se leva, remit le sac là où il l'avait trouvé, et avec toute la correction et la distinction dont il était capable, répondit, en s'inclinant pour prendre congé :

– Mon ombrageuse inconnue, vous vous êtes méprise sur le sens de mes paroles. L'argent, seul, ne compte pas, du moins chez moi... Il y a aussi autre chose... par exemple l'amitié, l'admiration, la tendresse que l'on peut ressentir pour un être... Mais c'est là un langage qui semble être totalement ignoré de vous, ou, du moins, si vous l'avez déjà entendu parler, vous affectez visiblement de ne pas le connaître, ou de ne pas vouloir en saisir la signification... Tant pis pour vous, après tout, ma charmante et fantomatique partenaire !... Vous ne savez pas ce que vous perdez. C'est là le sel même de l'existence... Cela dit, permettez-moi de prendre congé de vous, et de vous souhaiter les rêves les plus roses et les plus doux... Ils ne vaudront pas les miens, quoi que vous fassiez, hélas ! Car, de

propos délibéré, vous en aurez exclu la tendresse... Mais ce ne sera pas ma faute. J'aurai tout fait, vainement, pour vous amadouer. Restez donc dans votre merveilleuse et glaciale tour d'ivoire, et ne vous en prenez qu'à vous-même s'il y règne un perpétuel courant d'air... Je vous souhaite une bonne nuit.

Elle fit un mouvement de la bouche comme si elle allait lui répondre. Puis, elle se ravisa, se mordit les lèvres et se tut.

Elle le regarda se retirer, sans pouvoir dissimuler le déplaisir manifeste que lui causait la désagréable constatation de ne pas avoir eu le dernier mot.

X

Il y avait cinq jours désormais que le couple était à Nice. Cinq jours que, malgré le désir affiché par la jeune fille de s'éloigner de la Côte, elle ne pouvait se décider à sortir pour se rendre à la gare.

Nicette se refusait catégoriquement à quitter l'hôtel, même pour une courte promenade.

– Vous n'avez donc pas de voiture ? avait-elle demandé à Alexis, avec sa candeur et son sans-gêne habituels.

– J'ai une toute petite voiture pour mes courses dans Paris, chère amie, avait-il répondu, mais je trouve très inconfortable d'entreprendre de longs voyages avec, alors que l'on peut disposer d'un sleeping admirablement suspendu, pour le même usage, et dans lequel on peut se prélasser, au lieu de se faire du mauvais sang, pour la moyenne de votre vitesse que vous

n'arrivez pas à tenir, et pour l'état incertain de votre carburateur.

– Ah ! je vois ! Monsieur est sybarite et précocement cacochyme, répondit-elle avec son sourire angélique des grands jours. Monsieur n'apprécie pas la griserie de la vitesse et dédaigne les agréments de l'indépendance et de la fantaisie.

Alexis allait répliquer à tant de mauvaise foi, mais elle conclut dans un soupir :

– Après tout, une voiture serait, je crois, bien inutile en l'occurrence. Pour le moment, toutes les routes doivent être surveillées. Quand... quand tout cela se sera un peu calmé, nous prendrons un taxi jusqu'à Marseille. De là nous remonterons vers Paris, mais en évitant les sleepings, qui doivent être particulièrement visés. Nous descendrons à la dernière station avant Paris... C'est...

– C'est Laroche, je crois.

– Oui, c'est ça. Et, de Laroche, nous irons à Paris de nouveau en taxi.

– C’est possible.

– Oui, j’ai hâte d’être à Paris. Dans cette grande ville je me sentirai plus libre.

– Plus libre d’agir ? ajouta-t-il, une interrogation dans le regard.

Les regards de l’inconnue se posèrent sur le visage de son interlocuteur, et, lentement, ils allèrent se perdre à travers la fenêtre sur le paysage niçois.

Le jeune homme n’insista pas. Il comprenait que ce n’était pas encore ce jour-là qu’il apprendrait les raisons qui attiraient en cachette la voyageuse à Paris, et sans qu’il se l’expliquât, cette pensée lui fut pénible.

– Vous avez pris une décision quant à votre séjour à Paris ?

– Non, fit Nicette rêveusement, tout en continuant de contempler le paysage.

Puis semblant soudain vivement intéressée, elle demanda :

– Dans quel quartier se trouve votre appartement ?

– Au Champ-de-Mars.

– C’est parfait. Cela est beaucoup moins dangereux pour moi qu’Auteuil ou Passy pour... pour des raisons plutôt confidentielles.

– Confidentielles, comme tout ce qui vous concerne.

– Ne soyez pas impatient : un jour viendra où on pourra vous donner des explications, mais pas maintenant.

– Je ne demande rien. « On » m’a déjà assez reproché mon indiscretion. (Alexis sourit.) Mais ne croyez-vous pas que vous exagérez légèrement l’importance de votre petite personne, en vous imaginant candidement que toutes les autorités et les gendarmeries de France et de Navarre sont occupées uniquement de vos affaires personnelles ?

Elle lui jeta un coup d’œil dédaigneux, et répondit par un silencieux mépris, en affectant de ne plus s’occuper que de l’entrecôte béarnaise qui était devant elle.

Comme elle refusait de mettre les pieds

dehors, si ce n'était pour se rendre à la gare, ils prenaient tous leurs repas dans le salon attenant à la chambre de Pradel.

Ce dernier ne cessait de considérer sa compagne avec étonnement. Avec la même désinvolture, elle avait déjà pris possession par la pensée de l'appartement de célibataire que l'attaché d'ambassade possédait à Paris, elle prenait des dispositions concernant leur voyage, sans s'inquiéter un instant de l'avis de son compagnon.

À la vérité, Alexis de Pradel était profondément sceptique quant à l'utilité des précautions invraisemblables et variées envisagées par la jeune fille. Il n'était nullement persuadé que l'univers était en train de s'inquiéter d'elle, et il se demandait s'il n'y avait pas là, de sa part, une certaine mégalomanie.

Il lui suffisait, quant à lui, de s'occuper de Nicette, et, à la vérité, c'était bien son unique et exclusive préoccupation.

Il continuait à remuer sans cesse les pensées et les considérations qu'elle lui inspirait. À vrai

dire, il n'avait pas avancé d'un pas quant à la connaissance de la jeune femme.

Elle était réservée, avait, sans doute possible, les allures d'une jeune fille bien élevée ayant manifestement reçu une éducation de tout premier ordre, et cependant elle ne cessait de considérer le monde avec des regards soupçonneux et d'agir en fait exactement comme l'eût fait une criminelle traquée.

Cette question revenait sans cesse à la surface dans ses monologues solitaires. Car en présence de la jeune fille, il avait cessé d'essayer de lui poser des questions, même par la bande, et se contentait de jouir de son charme et de sa présence.

Mais il rapprochait, une fois seul, tous les éléments qu'il avait découverts, et s'apercevait qu'il ne possédait guère que de vagues indices sans signification.

La première déclaration de la jeune fille dans la montagne : « J'ai fait le sacrifice de ma vie... Je cours un danger physique qui n'est rien à côté d'un autre mille fois plus terrible. »

La visite inopinée des gendarmes dans la demeure perdue des Raffali, à peine quelques heures après la disparition de Peïra Cava.

Le revolver chargé dans le sac... Et les bijoux dans la bourse en cuir.

Il y avait la promptitude de décision qui caractérisait la jeune fille, en dépit de son jeune âge. Il y avait ce mélange étrange de rouerie et de naïveté, ce cocktail incompréhensible et troublant.

Était-ce là un ensemble d'indices suffisant pour tirer des conclusions ? Alexis repoussait avec conviction l'éventualité « criminelle », car il était intimement certain que ce n'était pas là la solution.

Mais les précautions envisagées pour le voyage à Paris le laissaient perplexe et inquiet malgré lui. Le mot « espionne » traversa son cerveau. Après tout, pourquoi pas ? Pourtant, il y avait, même dans cette hypothèse, quelque chose qui ne « collait » pas, quelque chose qui s'effondrait automatiquement lorsqu'on regardait la jeune fille.

Plus tard, beaucoup plus tard, Alexis de Pradel devait apprendre qu'en dehors des éventualités avancées par lui, il y avait encore bien d'autres « occasions » de se trouver en désaccord avec la police.

Cependant elle était jeune, elle était jolie, elle avait un sourire ensorcelant.

Quand elle posait sur lui l'éclair de ses grands yeux profonds, il perdait toute velléité de révolte, il était incapable de résister à l'attrait qui émanait d'elle.

Il essayait, pourtant.

– Vous avouez vingt ans, ma chère amie, mais vous avez l'air de n'en avoir pas plus de seize. J'ai toujours envie de vous apporter une poupée.

– Ne vous en privez pas. J'adore les poupées. Vous savez, probablement ma tête a vieilli trop vite, et le reste n'a pu suivre le train. Voilà ce que c'est que d'avoir des responsabilités écrasantes dans la vie.

– Quelles responsabilités ?

– Mais... ne vous l'ai-je pas dit ? Une famille

nombreuse, mon cher ami. Vous ne savez donc pas que j'ai cinq enfants en bas âge ?

– Bien entendu, ma chère Nicette. Mais vous oubliez d'ajouter que, l'un des cinq, c'est vous-même. Qu'est-ce que vous cherchez de si passionnant dans les nombreux journaux dont vous faites votre pâture quotidienne ?

– Je m'intéresse énormément à la semaine du citron ! Vous ne savez pas ce que c'est que la semaine du citron ?

– Oui, mademoiselle, je sais ce que c'est. C'est la ville de Menton qui l'organise. Et en quoi vous intéresse-t-elle ?

– Parce que j'adore les citronnades.

– Vous vous payez ma tête. Prenez garde : vous vous prenez trop au sérieux. Vous croyez être irrésistible. Vous ne l'êtes nullement, si on réfléchit. Et tout à fait dénuée d'importance.

– C'est tout à fait mon avis. Je voudrais l'être encore davantage, et faire en sorte que l'on m'oubliât complètement. Ce jour-là, je serai tranquille, et je pourrai faire une magnifique

promenade dans le vieux Nice, que j'adore. Mais ce n'est pas pour demain.

– Mais si. Personne ne s'occupe de vous. Vous vous faites des idées. Croyez-vous être si remarquable ?

Mais il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait.

En réalité, chaque fois qu'il rentrait après une course rapide et solitaire en ville, il n'avait qu'une crainte : celle de ne plus la retrouver à l'hôtel, volatilisée avec la même facilité avec laquelle elle était entrée dans sa vie.

Et elle ne manquait pas de donner un certain nombre de coups de téléphone chaque jour à des correspondants mystérieux qui, s'ils ne lui livraient en rien la clef de l'énigme, le rongeaient d'inquiétude.

C'est ainsi que la veille, au moment de pénétrer dans le salon, Alexis s'arrêta, la main sur le bouton de la porte.

Il entendait la voix de Nicette... La jeune fille parlait au téléphone...

À travers la porte, il ne saisissait que des mots... des lambeaux de phrases. Le mot « retour » fut prononcé plusieurs fois. Enfin, le bruit d'un dé clic. Nicette venait de raccrocher l'appareil.

Alexis attendit encore un instant avant d'entrer.

Debout près du meuble supportant l'appareil téléphonique, Nicette semblait plongée dans de graves préoccupations.

En entendant Alexis ouvrir la porte elle tressaillit et reprit vivement son livre, afin de donner le change au jeune homme.

Malgré la vivacité de son geste, Alexis le vit, et cette méfiance de la part de sa partenaire lui fut désagréable. Ne lui avait-il pas donné jusque-là maintes preuves qu'elle pouvait avoir confiance en lui ?... À quoi bon toutes ces cachotteries ?

Un pli soucieux barrait le front de la jeune fille ; la communication avait dû être mauvaise, et Alexis vit que Nicette faisait un effort pour être enjouée.

Il s'approcha d'elle et amicalement s'informa :

– Avez-vous des soucis, Nicette ?

– Non, répondit-elle lentement, son esprit manifestement ailleurs... mais il me semble bouleverser toutes vos habitudes depuis que je suis ici.

– Je vous en prie, je voudrais tant vous épargner des soucis et je vois que, malgré tout, ils viennent à vous, acheva-t-il mélancoliquement en désignant les journaux encombrant la table près de Nicette.

Les yeux du jeune homme se posèrent avec insistance sur le visage de l'inconnue, cherchant toujours à y deviner ce que son sourire lui cachait.

– Puis-je vous aider ? demanda-t-il.

– C'est inutile, vous ne pouvez rien...

– Voici les journaux du soir. Peut-être y trouverez-vous du nouveau ?

– Merci.

La jeune fille prit les journaux et, sans les

parcourir, les mit de côté avec son livre.

– Vous pouvez les lire, insista-t-il, espérant surprendre ce qui l'intéressait dans les colonnes des quotidiens, ne vous gênez pas avec moi.

– Non, quand je serai seule, répondit-elle nettement.

Et, voulant atténuer la brièveté de sa réplique, elle acheva doucement :

– Vous êtes là, maintenant, je veux profiter de votre présence.

– C'est tout à fait aimable, observa-t-il d'un ton d'ironie légère... Mais vous manquez de confiance... Pourquoi ?

– Ne soyez pas curieux, ami ! Je me sens tranquille ici, loin de tous tracas... À plus tard les affaires sérieuses !... Offrez-moi une cigarette et bavardons tranquillement.

Une fois de plus, la jeune fille détournait la conversation et se dérobaux confidences.

L'idée que cette femme avait un passé qu'il ignorait... une vie secrète qu'il ne connaissait pas... des pensées qu'il ne pouvait percer... le

faisait souffrir étrangement, anormalement.

Elle avait eu avec lui tant de laisser-aller, tant d'insouciance camaraderie, que, sans s'en rendre compte, le besoin de cette présence féminine à ses côtés s'était implanté chez lui.

Désormais, d'une manière indéracinable, depuis cinq jours ils avaient vécu côte à côte... Il l'avait soutenue, protégée... Poussé par une étrange force, il s'était d'abord attaché à ses pas, sans raison apparente, comme ça, par curiosité, par une soudaine attirance irréfléchie, par la beauté du geste... Puis, entraînés par un destin bizarre, leurs vies s'étaient mêlées pour affronter les mêmes fatigues, les mêmes dangers, les mêmes enchaînements de circonstances...

À présent, il se sentait entraîné bien au-delà de ses intentions primitives par une sorte de logique impitoyable et en même temps par un ensemble de maillons absurdes d'une chaîne sans queue ni tête... Maintenant un lien existait, qu'elle le veuille ou non, entre elle et lui : un lien qui dépassait singulièrement les rêveries unilatérales de la première nuit.

Il avait maintenant l'impression qu'elle était sienne : devant la société, ne s'était-il pas dressé en défenseur – peut-être en complice – en allant au-delà de sa propre volonté, par une force irrésistible, qu'il fallait bien appeler par son nom, mais qu'il se refusait obstinément à définir du seul nom qui lui convenait : l'amour ? Il l'avait couverte de son nom, de son honorabilité, de toutes ses prérogatives masculines, de tous les privilèges inhérents à sa situation...

Il essayait de repousser l'idée même de cet amour, dans la certitude que cela ne pouvait le mener nulle part, et dans la constatation quotidienne qu'il s'agissait là, sans doute possible, d'un sentiment unilatéral.

Mais il avait beau se raisonner, trouver absurde cet état d'esprit, il revenait sans cesse à son point de départ, et, tout en se bouchant les yeux pour ne pas voir, il ne pouvait s'empêcher de constater l'existence réelle du sentiment qu'il éprouvait...

Il souffrait comme, jusque-là, célibataire égoïste et impénitent, il ne pensait pas qu'il

pourrait souffrir jamais.

Parfois il guettait les yeux de Nicette, il cherchait à lire ses pensées, à analyser une intonation, à interpréter ses silences.

Lorsqu'il croyait surprendre chez elle comme l'impression d'un souvenir, ou la préoccupation d'un autre homme – pourquoi pas, après tout, étant donné son invincible réserve, n'aimerait-elle pas ailleurs ? – il ressentait en lui-même un étrange aiguillon.

La très désagréable impression que les nombreux coups de téléphone de la jeune fille lui laissaient dans le cœur, le forcèrent enfin à admettre cette chose incongrue et cependant réelle : il était jaloux.

C'était idiot, c'était absurde, c'était injustifié ; c'était, surtout, sans objet... mais c'était ainsi.

Dans son aveuglement volontaire, il avait tout d'abord cru que c'était seulement la curiosité qui l'avait fait agir.

Cette femme l'avait intrigué, dès le premier moment, et il s'était aussitôt senti capable de

faire des folies pour la défendre, pour la garder.

Il s'était raconté à lui-même des histoires. Il avait cru sincèrement que c'était son âme généreuse qui était ravie de se dévouer pour un être faible et menacé.

Il ne voulait pas se rendre compte qu'il était touché plus profondément. Il était revenu sur les aveux qu'il s'était faits à lui-même au cours de la première nuit.

Il avait cru pouvoir attribuer ces pensées à une exaltation passagère, et il avait travesti depuis la vérité, pour les besoins de la cause, en couvrant ses véritables sentiments et ses véritables mobiles du manteau appelé « dévouement » et de la cape appelée « générosité ».

En réalité, il était dévoré de passion et empoisonné par la jalousie. Jalousie de tout ce qu'il ne savait pas au sujet de la jeune femme, de tout ce qu'il croyait deviner, de tout ce que son imagination débordante fabriquait dans sa tête au fur et à mesure qu'il se tourmentait.

En réalité, il aurait suivi la jeune fille jusqu'au

bout du monde, et, tout au fond de lui-même, sans même oser se l'avouer, peu lui importait qu'elle fût criminelle – ou espionne – ou n'importe quoi d'autre, pourvu qu'il ne la perdît point.

Ce fut avec une sorte de soulagement par conséquent qu'un jour, en rentrant d'une course en ville où il était allé chercher des marrons glacés pour elle, il trouva Nicette debout au milieu du salon attenant à sa propre chambre à coucher. Cela ne lui était pas encore arrivé de l'attendre chez lui.

Il y avait exactement sept jours qu'ils étaient au Cimiez.

– Mon cher ami, déclara la jeune fille, le front soucieux, mais le regard rempli d'une froide détermination, je viens de recevoir un coup de téléphone très important. L'air de Nice devient très malsain, et l'Hôtel de la Reine commence à sentir le brûlé. Nous partons ce soir.

XI

L'arrivée à Paris s'était effectuée sans encombre. Le voyage s'était déroulé exactement suivant le plan et les prévisions établis par Nicette : trajet Nice-Marseille en taxi, Marseille-Laroche dans un train ordinaire, en évitant les sleepings et les grands express internationaux, Laroche-Paris en taxi.

Ils étaient arrivés dans l'appartement, morts de fatigue, mais personne n'aurait pu reconstituer le voyage de la mystérieuse inconnue de Peïra Cava.

Alexis de Pradel avait trouvé excessif et même un peu ridicule ce luxe de précautions, huit jours après la fuite de la jeune fille.

Mais cette dernière avait tenu bon, et, comme chaque fois devant cette compagne dont la volonté était d'acier, il avait dû plier et se conformer à ses désirs.

Dans le logis de l'attaché d'ambassade ils avaient été accueillis par Guilmanne, la vieille gouvernante d'Alexis. Elle n'avait pas montré le moindre étonnement, du moins ostensiblement, et avait installé la jeune voyageuse dans la chambre d'amis, sans demander d'explications. Nicette avait souri de cette discrétion.

– Votre Guilmanne doit avoir l'habitude de voir défiler des filles de toutes sortes dans votre appartement, avait-elle déclaré en riant à son hôte.

– Vous vous trompez absolument, protesta Alexis avec un certain agacement. D'abord, je n'ai pas pour habitude de fréquenter des « filles de toutes sortes », comme vous dites. Ensuite, il ne me viendrait jamais à l'idée d'inviter chez moi les femmes qui ont pu avoir un faible pour ma personne. Si Guilmanne n'a manifesté aucune surprise, apparemment, cela prouve uniquement qu'elle est bien stylée, comme il sied à une personne qui s'occupe de l'intérieur d'un diplomate de carrière.

– Je suppose que si l'on apprenait que vous

hébergez chez vous une fille dans mon genre, la carrière en question serait assez compromise, non ?

– Vous avez tort de manier sans cesse le sarcasme. Cela ne vous va pas. Je puis seulement vous répondre que si l'on apprenait ce qui se passe chez moi, la seule compromise serait vraisemblablement la charmante jeune fille qui y habite, et qui veut se donner des airs d'affranchie.

Le visage de Nicette s'empourpra soudain et elle disparut dans sa chambre pour couper court à la conversation.

L'esprit d'Alexis ne cessait pas de travailler malgré lui. Pourquoi fallait-il qu'il doutât à chaque instant de celle qu'il aimait ? Pourquoi la petite jeune fille de Peïra Cava, après tant de jours passés ensemble, après tant de décisions prises en commun, après tant de dangers surmontés de connivence, et qui avaient créé entre eux un réseau serré d'invisibles et tenaces liens, s'obstinait-elle à rester si mystérieuse et si insaisissable ?

Dès l'arrivée, Nicette avait fait la conquête de

la vieille gouvernante. Avec une aisance qui n'appartenait qu'à elle, elle s'était approchée de Guilmanne et, sans rien demander à personne, sans préambule, d'un geste naturel, elle lui avait plaqué sur les joues deux baisers doux et spontanés.

– Oh ! avait-elle ajouté, il y a des jours où j'ai envie d'embrasser quelqu'un d'honnête et de loyal.

– Vous auriez pu passer votre envie sur moi, avait déclaré Alexis, un peu vexé.

– J'y ai songé, avait-elle répliqué en souriant, mais, d'abord, une nuit en chemin de fer cela fait pousser la barbe d'un homme, et, ensuite, il reste à démontrer que vous êtes honnête et loyal.

Là-dessus, elle s'était précipitée dans la salle de bains en riant aux éclats.

Si Guilmanne avait fait preuve d'un tact exemplaire à l'arrivée de la jeune fille et montré qu'elle savait s'abstenir de commentaires, son silence discret n'avait pu dépasser deux jours.

Le surlendemain de leur arrivée mémorable,

Alexis se trouvait dans la bibliothèque lorsque Guilmanne entra pour vider les corbeilles à papiers et épousseter les bahuts.

C'était le matin et Nicette n'avait pas encore quitté sa chambre.

Alexis avait déjà pris son petit déjeuner et compulsait des documents pour un compte rendu qu'il devait envoyer au Quai d'Orsay.

Ce faisant, il observait, sans en avoir l'air, la gouvernante du coin de l'œil.

Il y avait longtemps que Guilmanne avait fini ce qu'elle avait à faire dans la bibliothèque, mais elle faisait mine de continuer à épousseter et à remettre les bibelots en place, en tournant et retournant dans la pièce, sans rien dire.

Pourtant ses yeux et leur expression constituaient à eux seuls un éloquent discours.

À la fin, Alexis, amusé, vint à son secours. Il y avait trop d'années qu'il connaissait la vieille femme pour ne pas s'apercevoir qu'elle voulait absolument lui parler.

– Alors, ma bonne Guilmanne, qu'y a-t-il ?

finit-il par dire, en riant.

Elle leva sur lui des yeux apparemment naïfs et interrogateurs et joua l'étonnement.

– Moi ?... Mais il n'y a rien, monsieur Alexis...

– Allons, allons, ne fais pas tant de mystère ! On peut s'apercevoir, comme on s'aperçoit d'un nez au milieu de la figure, que tu meurs d'envie de me dire quelque chose...

– ... Non, non... je vous assure...

Elle jouait maladroitement et machinalement avec les pans de son tablier. Puis, tout à coup, en prenant son courage à deux mains, comme on se jette à l'eau, elle se décida. Mais elle était cependant affreusement embarrassée et faisait preuve d'une touchante maladresse :

– Monsieur Alexis... mon Dieu... vous savez... je vous ai vu tout petit... je vous ai fait sauter sur mes genoux, sauf vot' respect, monsieur Alexis... Eh bien ! vous devriez maintenant prendre en pitié mon vieux dévouement... Je le sais, je ne suis qu'une vieille bête... mais, vraiment,

monsieur Alexis, vous n'avez rien à me confier ?

– Rien à te confier, ma bonne Guilmanne ? Non, vraiment, je ne vois pas ce que j'aurais à te confier. Ou as-tu pris que j'avais quelque chose à t'apprendre ?

– Enfin... monsieur Alexis, ne faites pas plus l'ingénu qu'il ne faut... ne faites pas tant de cachotteries...

– Mais, bonté divine, de quoi veux-tu parler à la fin ? Je t'assure que je ne comprends rien à tes histoires. Cesse tes circonlocutions et viens-en au fait. De quoi s'agit-il ?

– Voyons, monsieur Alexis... la demoiselle, la demoiselle si jolie et qui embrasse si gentiment... des baisers qui réveilleraient un mort... ne serait-ce pas la future femme de monsieur ?... Une fiancée, quoi ?

Contrairement à ce qui aurait dû normalement se produire, Alexis de Pradel n'éclata pas de rire. Il ne sourit même pas, ainsi que la vieille femme aurait pu s'y attendre.

Il devint grave et fixa avec obstination sa table

de travail.

Une grande hésitation se peignit sur ses traits.

Il avait été saisi par les paroles de sa gouvernante comme par quelque chose d'incongru, d'étrange, d'inconcevable.

À vrai dire, cette hypothèse ne l'avait jamais effleuré. Ou, plutôt, elle n'avait jamais été formulée avec autant de précision et en termes aussi simplifiés. C'était resté jusque-là comme une idée vague, nébuleuse, informulée. Cela faisait partie de son monde intérieur, de cette partie inviolable de nous-même qu'est le domaine de notre pensée.

C'était la première fois que cela était formulé à haute et intelligible voix, et par une bouche étrangère.

Il en reçut comme un choc.

– Tu plaisantes, répondit-il en regardant sa gouvernante avec un visage peu rassuré, il n'a jamais été question de fiançailles entre M^{lle} Nicette et moi. Nous n'avons jamais envisagé une pareille éventualité. Tu peux me croire.

Le visage de Guilmanne devint grave.

– Je ne vous parle pas pour ne rien dire, monsieur Alexis. Je suis tellement âgée et je vous connais depuis tellement longtemps que... que je peux me considérer presque comme de la famille...

– Mais tu es de la famille.

– Eh bien !... ce que je voulais vous dire, sauf vot' respect, monsieur Alexis, c'est que les hommes pensent toujours à s'amuser... Dans toute femme ils voient uniquement leur plaisir et pas autre chose... Pour qu'ils voient autre chose, il faut qu'un intérêt les y pousse, un intérêt bougrement puissant...

– Pourquoi me parles-tu d'intérêt ? Il n'y a rien chez moi de plus désintéressé que mon attitude envers notre hôte...

– C'est bien ce que je veux dire, monsieur, mais sans doute c'est que je m'exprime mal... Vous savez, ce que j'en dis... Mais, de vrai, vous le savez comme moi, monsieur Alexis, la mignonne créature que vous abritez sous votre

toit n'a rien qui rappelle... qui rappelle, disons les autres voyageuses... de passage que vous y avez quelquefois amenées...

– Toi aussi, ma bonne ? Mais ma parole, c'est une conspiration ! Vous vous êtes donné le mot... Trouves-tu vraiment qu'il y a eu ici beaucoup de « voyageuses de passage », comme tu dis ?

– Je ne dis pas ça, non, je ne dis pas ça, Dieu m'en garde... Vous avez toujours été très... très discret... hum !... et elles étaient très comme il faut, vos voyageuses...

– Je suis très flatté de te l'entendre dire, exclama Alexis en riant, et de recevoir de toi un *satisfecit* de cette importance !

– Enfin, monsieur Alexis, je vois que vous vous payez ma tête...

– Mais non, mais non, pas du tout...

– En tout cas, ce que je peux vous dire, continua l'interpellée, légèrement vexée, en se redressant et en ramassant son courage à deux mains, ce que je peux vous dire – elle tenait à son idée, la chère femme – c'est que M^{lle} Nicette ne

ressemble pas du tout à ces... demoiselles...

On sentait nettement que si elle l'eût osé, elle aurait dit carrément « ces gourgandines ». Mais sa témérité n'allait pas jusque-là.

– Ce serait un crime, bien vrai, qu'un si joli cœur soit profané par légèreté ! reprit-elle.

Là ! Elle avait lâché le morceau ! Le grand mot était parti ! Elle n'en n'avait jamais, au grand jamais, tant dit.

Il y avait bien des années qu'elle s'occupait de la maison de Pradel, et faisait en quelque sorte partie du mobilier. Alexis se rappelait l'avoir toujours vue, depuis l'époque où son père et sa mère étaient encore de ce monde. Elle l'avait tellement gourmandé quand il était petit qu'elle aurait pratiquement tout pu se permettre. Bien au contraire, elle avait toujours été d'une discrétion exemplaire, poussant la retenue souvent presque jusqu'au ridicule.

D'une façon générale, Guilmanne ne s'aventurait jamais à mettre le nez dans les affaires de son maître, et souvent s'abstenant de

donner son avis, même quand celui-ci était sollicité, par crainte de se montrer indiscret.

Pour qu'elle poussât la hardiesse jusqu'à faire état de l'opinion qu'elle venait d'exprimer, il fallait vraiment que la jeune inconnue de Peïra Cava eût fait sa conquête, et d'une façon totale et définitive. Il fallait que le charme de la blonde Nicette ait opéré avec une singulière virulence et bouleversé de fond en comble des habitudes cependant profondément ancrées chez la brave femme.

– Ne te fais donc pas de mauvais sang, ma chère, répondit Alexis en souriant, tout en posant amicalement sa main sur l'épaule de la vieille gouvernante. Il n'est jamais entré dans mes intentions de manquer de respect à cette enfant. Mets ton cœur en paix : je n'ai jamais eu de si sombres et si machiavéliques desseins à l'égard de M^{lle} Nicette. Sa vertu est parfaitement à l'abri, crois-le bien, et le « joli cœur », comme tu l'appelles, ne sera nullement profané !

Ce disant il poussa doucement, amicalement, avec une sorte de tendresse, ladite Guilmanne

hors de la bibliothèque.

– Et maintenant, reprends tes esprits et laisse-moi travailler, conclut-il en souriant.

– Vous n’êtes point fâché contre moi ? demanda la brave femme en mettant la main sur la poignée de la porte, avec une sorte d’anxiété.

– Fâché ? mais pas du tout, au contraire. En tout cas, cette blonde jeune fille a trouvé en toi un avocat aussi brillant qu’efficace. Cependant je puis t’assurer honnêtement qu’elle n’en avait pas du tout besoin. Elle n’est nullement en danger.

Resté seul, Alexis s’assit lentement à la table encombrée de paperasses qui juxtaposait la baie vitrée.

Sans trop savoir pourquoi, il se sentait heureux, et sourit à l’évocation de la jeune fille et à la bizarre conversation qu’il venait d’avoir avec la gouvernante.

Les paroles de cette dernière au sujet de Nicette lui revinrent à la mémoire et les différentes considérations flatteuses qu’elle avait émises au sujet de la jeune fille de Peïra Cava.

– C’est vrai, murmura-t-il à mi-voix, elle est charmante. Malgré les apparences dures et désagréables qu’elle affecte avec désinvolture, c’est vraiment un être exquis.

Puis, en disséquant les réflexions de la vieille gouvernante, il réalisa pour la première fois que les suggestions émises par celle-ci pourraient un jour devenir des réalités. Ce qui n’avait été jusque-là qu’une fiction, un jeu, une nécessité tactique pourrait peut-être, après tout, devenir un fait concret et tangible.

– Ma « petite femme », ajouta-t-il, exclusivement pour lui-même.

La vision des gendarmes, des montagnards, du chauffeur qui les avait embarqués à Levens, de l’hôtel du Cimiez, passa comme un film rapide devant ses yeux :

– Ma femme ! Pour tous, elle était mienne !...

Mais la radieuse vision fut soudain obscurcie.

L’image de la froideur de sa partenaire, de son persiflage, de ses mots durs et, en outre, et surtout, ce manque de confiance dont elle faisait

preuve à son égard, en entretenant avec soin le mystère de sa personnalité, en élevant une barrière infranchissable devant chaque timide tentative de pénétrer dans sa vie privée, s'imposèrent à lui avec une rigueur et une acuité particulières.

– Oui, pour tous alors elle était mienne, répéta-t-il. Mais voilà, qui est-elle au juste, cette trop séduisante Nicette ? Que fait-elle dans la vie ? D'où sort-elle ?

La série insoluble de problèmes qu'une telle interrogation posait à sa sagacité lui apparut soudain dans toute son horreur.

Il se rendit compte dans un éclair du guêpier inextricable où il se trouvait. Il se rappela l'intuition de cet état de choses qu'il avait eu, en une sorte de prescience, le premier soir, et la sorte de rage avec laquelle il s'y était néanmoins précipité.

En vérité, les événements avaient dépassé largement toutes ses prévisions.

Conscient de son impuissance, et tout à coup abominablement énervé, il laissa là ses recherches et décida inopinément d'aller faire un tour au Champ-de-Mars pour se rafraîchir les idées.

XII

Plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte.

Moins craintive qu'au Cimiez, Nicette se hasardait parfois à sortir, surtout les jours de pluie, qu'elle semblait affectionner particulièrement. Ces jours-là, elle adoptait un accoutrement à la « Greta Garbo », col relevé jusqu'à hauteur des narines, lunettes noires, chapeau de feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, mains dans les poches.

Ces sorties avaient été d'ailleurs fort rares et semblaient avoir eu surtout pour but de compléter une garde-robe qui était à l'origine, il faut le reconnaître, un peu sommaire.

Le premier jour, en arrivant, Alexis avait déclaré à Guilmanne, en guise d'explication, pour justifier l'unique valise et la trousse de voyage de Nicette à côté des nombreux bagages personnels qui lui appartenaient :

– Les malles de mademoiselle suivent, avec la voiture. C’est le chauffeur de mademoiselle qui va les apporter...

... Les malles en question n’étaient pas arrivées pour autant, et pour cause.

La gouvernante n’avait d’ailleurs fait aucun commentaire là-dessus, mais Nicette n’avait pas moins estimé indispensable de procéder à quelques achats, notamment un tailleur, une robe d’après-midi, un imperméable, un manteau sport et quelques autres objets essentiels. Il faut dire que, par suite des circonstances, elle était partie de zéro.

Il va sans dire que, cette fois-ci, elle fit ses emplettes sans rien demander à son cavalier ; de son côté, malgré l’insistance de la jeune fille, Alexis refusa obstinément et avec un certain agacement que les dépenses qu’il avait effectuées pour elle sur la Côte lui fussent remboursées.

En dehors de ces très rares et brèves sorties, Nicette ne quittait pour ainsi dire pas l’appartement, même pour aller faire un tour au Champ-de-Mars tout proche.

Manifestement, elle était toujours sur ses gardes, et habitée d'une méfiance invincible.

La jeune fille faisait une consommation immodérée de journaux, tant français qu'étrangers, qu'elle parcourait avidement et consciencieusement tous les jours.

Alexis la regardait faire avec un intérêt non dissimulé, mais il se gardait désormais de poser aucune question... L'expérience passée, à ce sujet, n'était pas encourageante, et il avait maintenant trop peur de la perdre... trop peur qu'elle ne se volatilisât.

Il s'était habitué à sa présence... Elle faisait désormais partie de sa vie, et il ne pourrait plus s'en passer.

Il était évident qu'une inquiétude hantait constamment la jeune fille.

Cependant, malgré les pressants appels, muets mais sensibles, d'Alexis, ses lèvres continuaient à rester hermétiquement fermées aux confidences.

Deux fois il l'avait surprise au téléphone, comme à Nice, et avait entendu des bribes de

phrases mystérieuses, où il était question de voyage et de retraite sûre avec ses interlocuteurs inconnus.

La dernière communication avait été courte, Alexis ne put saisir tout d'abord qu'un bruit de voix assez confus. Cependant Nicette parlait avec animation, et il distingua :

– « Je ne tarderai pas à rejoindre... » (la fin de la phrase fut incompréhensible), puis il entendit ces mots :

– « Il faut agir, préparez tout pour mon voyage... »

Une crainte atroce l'avait alors saisi : si elle allait partir ?

Bien qu'il prît constamment sur lui, un jour il ne put s'empêcher de lui dire :

– De grâce, Nicette, ne soyez donc pas si méfiante vis-à-vis de moi : je vous ai pourtant donné suffisamment de preuves de discrétion. Pourquoi ne pas me dire tout ce qui vous préoccupe, et me dévoiler en réalité qui vous êtes et les problèmes que vous avez à résoudre ? Je

pourrais peut-être, même, vous être plus utile que vous ne l'imaginez.

Avec un sourire, mais avec une fermeté inébranlable, elle avait répondu, en faisant montre, d'ailleurs, d'une douceur et d'une modération qui ne lui étaient pas coutumières :

– Non, Alexis – il était rare qu'elle l'appelât par son prénom – n'insistez pas. Si vous tenez à conserver mon amitié, si vous ne voulez pas me voir disparaître dans le plus bref délai, n'insistez pas. Une fois pour toutes, ne me questionnez pas...

« Je n'ai rien de commun avec Lohengrin, avait-elle ajouté en riant, mais il est des choses qui ne m'appartiennent pas en propre. Par conséquent, de grâce, n'en parlons plus. »

Il sentait bien que sa compagne ne pouvait pas demeurer indéfiniment auprès de lui : dans cette situation assez étrange et, en somme, assez équivoque... Mais il ne consentait pas à se l'avouer. Dans cette angoisse qui l'étreignait sans cesse, il s'apercevait à quel point cette femme lui était indispensable.

Le soir, après dîner, d'habitude ils passaient au salon avant d'aller se coucher, ce qui leur arrivait en général assez tôt. En effet, Nicette ne voulait pas s'absenter le soir, sous aucun prétexte. Sagement donc, ils jouaient aux cartes ou aux échecs tout en écoutant la radio.

Ce soir-là, par une entente tacite, ils ne sortirent pas les jeux, ils n'écoutèrent pas la radio.

Il avait plu pendant toute la journée et il faisait dehors un froid vif, un brouillard épais.

Alexis n'était sorti que pendant une heure au cours de l'après-midi : Nicette n'avait pas bougé.

Malgré le chauffage central, Alexis avait fait allumer un feu de bois. Nicette adorait ces flambées et il le savait.

Elle était commodément assise dans un fauteuil de cuir, et les flammes jetaient d'étranges reflets sur son visage à la fois si pur et si énigmatique.

Il s'accroupit à ses pieds, contempla pendant un bon moment la flamme et les dessins

changeants qu'elle traçait, puis il leva lentement les yeux vers elle.

Il dit, la voix basse et remplie d'une vibration contenue :

– Pourquoi aimez-vous autant les feux de bois ? Cela vous rappelle-t-il votre enfance ?

– Oui.

– J'aimerais connaître votre enfance. Il me semble que je pourrais à la rigueur me résigner à ne rien savoir de votre personnalité, si je pouvais connaître votre enfance.

– On dit cependant que l'on ne change guère, et que tels nous sommes à deux ans, tels nous restons à l'âge adulte, profondément. Par conséquent, si vous connaissiez mon enfance, vous sauriez tout de moi.

Elle le regarda en souriant et ajouta :

– Mais je ne crois pas, en vérité, que cela soit aussi simple. Ce que je puis vous dire, en tout cas, c'est que la mienne ne fut pas spécialement une enfance heureuse.

– Mon Dieu ! Auriez-vous donc connu la

gêne ? Peut-être même davantage ?

– Non. Mon malheur était d'un autre ordre, En vérité, je n'ai pas été particulièrement heureuse depuis, si je réfléchis bien.

Il la regarda sans rien dire pendant un instant très bref, puis il lui déclara avec une passion contenue :

– Nicette, ou quel que soit votre nom, il n'est rien dans mon cœur de plus fort que le désir de vous rendre heureuse, sachez-le.

– Mon ami, ne dites pas de sottises : vous ne savez pas où vous allez.

Elle s'obligeait à garder le ton du marivaudage si fréquent entre eux, se refusant à ce que la conversation prît un tour sérieux.

– Vous courez au-devant des pires catastrophes : je suis une calamité publique. Et, d'ailleurs, consolez-vous : rien, je crois, ne parviendrait à me rendre heureuse.

Mais le ton d'Alexis continua à garder la même note de passion contenue. Il poursuivit :

– Non, ne cherchez pas à vous esquiver, je

parle sérieusement. Il y a longtemps d'ailleurs que j'ai l'intention de parler sérieusement. Mais vous, vous excellez dans l'art de vous sauver par une pirouette. D'ordinaire, je vous emboîte le pas sur ce terrain, et j'en rajoute plutôt. Mais ce soir, vous allez m'écouter.

– Je suis tout ouïe.

Déjà son sourire était plus figé et l'expression de ses yeux reflétait une moindre assurance.

– Je ne puis pas me taire davantage, poursuit Alexis. Et ne croyez pas que je glisse sur la pente des confidences et des aveux par un entraînement subit. J'ai essayé longtemps de résister au sentiment qui m'envahit. J'ai lutté... Je vous aime, Nicette... depuis le premier jour, et je n'ai jamais cessé de vous aimer toujours davantage, malgré vos rebuffades, vos sarcasmes, votre froideur, ou, peut-être, à cause de tout cela. Vous croyez peut-être que, sans m'en rendre compte, mes paroles dépassent mes intentions... Non, ce n'est pas cela : je suis sûr de ce que j'éprouve, d'autant plus sûr que j'ai tout fait pour ne rien vous dire... Je sais d'une façon certaine, absolue,

aveuglante, que je ne pourrai plus vivre sans vous... Je vous demande, je vous supplie de devenir ma femme...

Comment avait-il fait cette dernière déclaration ?

Cela était venu presque inconsciemment, comme l'aboutissement logique de toutes les pensées et les souffrances qui tourneboulaient dans sa cervelle depuis Peïra Cava.

Aussitôt après avoir formulé sa demande, il se rendit compte avec plus de force que d'habitude vers quelle incertitude il s'aventurait ! Qui était cette femme ? Il n'en savait strictement rien, somme toute... Et cependant, pour rien au monde, il n'aurait consenti à reculer, pour rien au monde, il n'aurait voulu ne pas avoir prononcé les mots qu'il venait de dire.

Volontairement, en fermant les yeux sur tout ce que pouvait receler de dangers un tel mariage, sur tous les désastres qu'une telle solution pouvait comporter, il ne voyait plus qu'elle... elle seule.

Peu importait l'ignorance dans laquelle il était, sur les tenants et les aboutissants de cette énigmatique créature. Peu importaient ses amis, ses relations, sa situation. Elle... elle seule comptait pour lui. C'était à la fois comme un poison subtil et un rêve merveilleux... Elle était peut-être indigne, ou criminelle ? Peu importait. Il la purifierait en quelque sorte de son nom et de son prestige. Il la hausserait jusqu'à lui. Son amour était si grand, si total, si dévastateur, qu'il trouverait sans doute la force de l'arracher à tous les dangers, à toutes les promiscuités...

Malgré lui, une sorte de vague indicible le submergea, à la pensée que cette femme pouvait lui appartenir... Les visions de ce bonheur possible le prirent à la gorge.

Il fixa profondément les yeux de Nicette et prit dans ses mains la main de la jeune fille.

Cette dernière était restée immobile en cherchant à dissimuler l'émotion qui, à son corps défendant, l'avait gagnée. Elle avait commencé par répondre en souriant à son marivaudage initial : puis, devant les aveux de plus en plus

précis d'Alexis, sa compagne s'était sentie troublée, avait esquissé un geste pour l'arrêter... pour qu'il n'en dît pas plus long... pour qu'il ne continuât pas à glisser sur cette pente ! Mais Alexis était lancé, poussé par une force plus puissante que sa propre volonté ; il avait continué à parler, emporté par l'élan de sa passion, sans même s'apercevoir qu'elle avait tenté de le faire taire.

Mais lorsqu'il termina sa déclaration enflammée par le mot de mariage, Nicette en fut littéralement bouleversée. Elle le fixa avec stupéfaction, et les lèvres agitées d'une sorte de tremblement nerveux qu'elle ne parvenait pas à maîtriser lui répondit :

– Vous... voulez que je sois votre femme ?

– Mais oui, Nicette, c'est là mon plus cher désir.

– Vous... vous m'aimez assez pour m'épouser sans me connaître ?... Savez-vous donc qui je suis ?

– Non, je n'en sais rien, et peu m'importe.

– Cela vous serait égal d'apprendre que je suis... une sorte de criminelle, recherchée par la police ?

– Cela me serait complètement égal, et je suis intimement convaincu d'ailleurs que vous n'êtes pas une criminelle. Je vous offre ma vie, mon nom et mon amour, si toutefois vous en voulez, Nicette, et je n'ai pas besoin que vous me donniez des explications, si vous croyez ne pas devoir ou ne pas pouvoir m'en donner.

Le visage agité par une crispation émue, elle abandonna sa main entre celles du jeune homme et murmura d'une voix brisée, étrange, lointaine, comme en se parlant à elle-même, tout en contemplant les flammes qui dansaient dans l'âtre :

– Il y a donc un homme qui m'aime... qui m'aime pour moi-même... qui n'est guidé par aucune autre considération que le sentiment à l'état pur qu'il me porte... Cela existe donc ?... Sur la route de la vie où j'ai toujours été persuadée que je ne rencontrerai jamais un cœur sincère et désintéressé, voilà un homme qui

m'offre sa vie, son nom, et son amour... Sans rien savoir d'autre de moi que j'ai vingt ans et que je m'appelle Nicette...

– Oui, Nicette, cela existe... Pourquoi cela n'existerait-il pas ? Qui pourrait vous voir, vous connaître, vivre à côté de vous sans vous aimer ?

– Cela existe... cela existe... Et c'est à moi que cela arrive... Je n'ose pas y croire... C'est trop beau...

Alexis, qui couvrait de baisers la main de la jeune fille, leva son regard sur elle et fut saisi par une vision bouleversante : des larmes, de grosses larmes qu'elle ne tentait pas d'arrêter coulaient lentement le long de ses joues.

Doucement saisie, d'une joie grave et profonde, Nicette pleurait de bonheur et de gratitude.

– Oh ! bonté divine ! vous pleurez !

Alexis était maintenant à genoux devant elle et entourait de ses deux bras la taille de la jeune fille.

Celle-ci se leva lentement, tout en s'appuyant

tendrement sur les bras du jeune homme. Elle ne fit rien pour le repousser mais, avec infiniment de douceur, elle fit en sorte que l'étreinte ne devînt pas plus serrée et plus définitive.

– Je pleure... Je pleure sur tout ceci qui est à la fois si merveilleux et si terrible. Je pleure sur l'amour impossible et sur la sombre destinée qui est la mienne...

– Mais pourquoi ? Pourquoi l'amour qui nous appelle tous les deux avec une force si irrésistible est-il impossible ? Pourquoi proférez-vous des absurdités si cruelles ?

Elle était maintenant debout devant la cheminée, Alexis à côté d'elle, retenant toujours une de ses mains prisonnière entre les siennes.

La voix du jeune homme trahissait toute la passion du monde ; la voix de la jeune fille était le reflet de toute la détresse de l'univers.

C'était la première fois qu'il la voyait pleurer : mais ces pleurs étaient si terribles, si profonds, si désespérés, qu'il en fut remué jusqu'au tréfonds de son être. Elle eut un sanglot déchirant, se

mordit les lèvres pour essayer de prendre sur elle, et des larmes plein les yeux, répondit :

– Parce que c’est la vérité, Alexis... Ce que je vais vous dire est très grave, mais c’est l’expression exacte de la vérité... Je suis de celles qui doivent ignorer l’amour et la pure tendresse... Mon existence ne m’appartient pas. Avant même que vous me rencontriez, mon sort était tracé... et il n’y avait pas le moindre semblant d’amour dans cette existence qu’on allait me contraindre à vivre...

– C’est impossible !...

– Ne dites rien, ne protestez pas ; il n’y a absolument rien à faire là contre... Et, surtout, oh ! surtout, je vous en supplie, pour l’amour que vous dites me porter, ne me demandez pas d’explications...

Alexis resta là, assommé, pendant un court instant, sans pouvoir réagir. La peine le disputait chez lui à la stupeur.

Puis, reprenant ses esprits, il s’emporta :

– Mais enfin, Nicette, c’est insensé ! On n’a

jamais entendu une histoire pareille ! Qu'est-ce qui vous empêche de devenir ma femme, si toutefois vous voulez bien de moi ? Que sont ces arguments obscurs, ces phrases amphigouriques, derrière lesquels vous vous dérobez ?

– Ce n'est pas une dérobade...

– Je crois rêver, ma parole, et je pense inconcevable que vous vous obstiniez à faire deux malheureux – si toutefois tel est réellement votre sentiment – alors qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire deux heureux ! Nous sommes amoureux tous les deux, si je comprends bien votre pensée, et nous sommes au pays de la liberté !

Un pâle sourire illumina le visage de la jeune fille.

Comme pour appuyer ses dires et montrer à son interlocuteur qu'il n'y avait chez elle qu'une sincérité totale, elle posa sa tête avec douceur et confiance sur l'épaule de son compagnon, à la leçon dont elle en avait usé là-haut dans la montagne, pendant l'interminable marche au bord des précipices, tout le long des heures passées

loin des humains, côte à côte, dans la solitude et le froid.

Dans cette position, ses boucles blondes effleurant les joues d'Alexis, elle murmura, comme dans un souffle :

– Ce n'est pas aussi simple, mon ami. Le fait que je ne puisse pas vous donner des éclaircissements ne change rien à la triste réalité dont je vous ai esquissé l'essentiel. Il faut malheureusement que nous en restions là, et que je décline, malgré la peine réelle que je puis ressentir, l'offre si tendre que vous venez de me faire. Croyez-moi, Alexis, je suis l'honnêteté même ; du moins ai-je toujours tenté de l'être. Je ne crois pas devoir promettre ce que je ne pourrai pas tenir...

Elle leva vers lui des yeux brillants d'émotion et de détresse, mais pleins d'un élan inusité et bouleversant, et déclara, dans un souffle :

– Pourtant, si... si un jour, qui ne se lèvera peut-être jamais... j'étais libre de disposer de moi-même... eh bien ! Alexis, je vous le promets... si toutefois vous n'avez pas changé

d'idée ce jour-là... c'est avec bonheur, alors, que je mettrai mes deux mains dans celles de qui m'a assez aimée pour offrir de m'épouser sans me connaître, sans savoir d'où je venais, sans même savoir si j'avais une famille honorable, ou une fortune quelconque...

Étranglé d'émotion, de Pradel glissa ses deux bras autour de la taille de la jeune fille, sans pouvoir articuler un mot.

En posant ses deux mains à plat sur ses épaules, Nicette, en s'efforçant de garder son sourire, lui tendit chastement le front et lui dit, mi-plaisante, mi-sérieuse :

– Maintenant, avant de nous séparer tous les deux, bien sagement, embrassez-moi, Alexis, comme si j'étais votre petite fiancée...

La bouche du jeune homme descendit vers le visage de la jeune fille.

Les lèvres effleurèrent le front tendre. Mais ce baiser, trop chaste, lui mit soudain le feu dans les veines. Une sorte de voile descendit devant ses yeux. Ses bras étreignirent passionnément la

taille de sa compagne et ses lèvres se posèrent sur celles de Nicette, dans un baiser profond, éperdu, réciproque, où leurs âmes vibrèrent à l'unisson, et leurs cœurs battirent la chamade... une chamade désordonnée et troublante, dans leurs poitrines.

La jeune fille se détacha lentement, comme à regret, de l'étreinte bouleversante, et faisant effort sur elle-même, s'enfuit en courant dans sa chambre, pendant qu'une sorte de sanglot déchirait sa poitrine.

Alexis resta là, seul, planté au milieu du salon, les bras ballants, la tête qui lui tournait, comme un homme ivre.

Il ne se rendait pas bien compte de ce qui lui arrivait, mais il était à la fois transporté, déchiré, ravi et désespéré.

*

Onze heures sonnèrent à la pendule du salon.

Nicette arpentait la pièce comme un fauve en cage. Dix fois déjà elle s'était penchée à la

fenêtre pour voir si « on » arrivait, dix fois elle avait constaté que la voiture n'était pas encore là.

Elle vérifia pour la troisième fois les serrures de ses valises, passa une dernière inspection de son visage devant la glace de la coiffeuse, fit un « raccord » de poudre et se garda bien de se mettre du rouge à lèvres. Elle en mettait d'ailleurs rarement, mais là où elle allait il n'était réellement pas question de se maquiller.

Depuis le matin elle vivait dans cet état de surexcitation extrême.

Après avoir passé une nuit blanche et remué des centaines de projets sous son crâne, elle était sortie de ce tumulte avec une détermination bien arrêtée.

La jeune fille avait pris une douche pour s'éclaircir les idées, s'était bien gardée de sonner pour le petit déjeuner afin de laisser croire qu'elle dormait encore, puis s'était accoudée à la fenêtre afin d'arrêter un plan et le mettre à exécution.

Sa détermination était prise et il n'y avait pas à revenir là-dessus. Le plus pressé était, sans

conteste, de quitter Alexis de Pradel et l'appartement du Champ-de-Mars.

Il n'était pas douteux qu'en faisant un honnête examen de conscience, il fallait qu'elle admette qu'elle était sur le point d'aimer ce jeune homme. Selon toute vraisemblance, et sans faire un trop gros effort de sincérité, elle l'aimait déjà.

Elle avait été à deux doigts de céder, à deux doigts de dire oui.

Elle ne demanderait pas mieux, au fond, que de jeter par-dessus les moulins toutes ses autres occupations, promesses et responsabilités, et de rester au côté de ce merveilleux compagnon qui, si simplement, lui avait donné asile et protection, dès le premier jour, et qui, avec une générosité et une spontanéité touchantes, lui offrait maintenant de devenir sa femme.

La fameuse maxime de Napoléon s'imposa à sa mémoire : « En amour, la seule victoire possible, c'est la fuite. » Il n'y avait pas à rechigner : il fallait fuir. L'amour d'Alexis était dangereux, d'autant plus dangereux qu'elle était toute disposée à l'écouter.

Nicette se regarda dans la vitre de la fenêtre et pâlit instinctivement. Elle ? Il lui fallait remplir une tâche difficile... une tâche à laquelle elle aurait bien voulu se dérober, mais qu'elle n'avait pas le droit d'abandonner... Le devoir était là, impérieux, désagréable... désagréable comme la plupart des devoirs.

Elle devait, avant tout, briser son cœur, et résister.

Cette solution, qui s'imposait, avait au moins le mérite de la clarté et de la simplicité : il n'y avait là aucun détour possible, mais une ligne droite. Une ligne aride, fatigante, dénuée d'agréments et de consolations, mais droite.

Elle distingua sans erreur possible où se trouvait ce devoir.

Dans la douceur de cette vie intime auprès d'un être cher – trop cher – elle s'amollissait, elle perdait indiscutablement la force de continuer sa tâche.

Le principe draconien qu'on lui avait inculqué dès sa plus tendre enfance s'inscrivit par la

pensée en lettres de feu devant ses paupières :
« Lorsque vous hésitez sur la route à prendre, lorsque vous ne savez pas opter entre deux solutions, cherchez la plus désagréable, la plus difficile pour vous : cherchez celle que vous n'avez nulle envie de choisir, vous ne risquez pas de vous tromper : c'est celle-là la bonne. »

Elle décida de partir.

Comme un vulgaire sbire de la police, Nicette surveilla attentivement derrière la porte de sa chambre les allées et venues de la maison.

Elle savait qu'Alexis sortait en général vers les dix heures et demie pour ne rentrer qu'à l'heure du déjeuner.

Ce matin-là, il semblait ne pas pouvoir se décider à s'en aller.

Enfin, il reçut un appel téléphonique. Elle l'entendit nettement répondre « qu'il allait venir tout de suite, qu'il serait là dans une demi-heure au maximum », et constata, dix minutes après, qu'il avait effectivement quitté la maison.

Elle perçut alors le bruit de la petite voiture du

jeune homme qui s'éloignait en direction de la rue de Grenelle.

Elle se précipita immédiatement sur le téléphone, alerta deux mystérieux correspondants et prévint l'un d'eux qu'elle allait se réfugier auprès de lui.

Cinq minutes après, elle appela Guilmanne et la chargea d'aller retirer pour elle une robe chez un teinturier de l'avenue George-V, de toute urgence, car elle avait besoin de cette robe le jour même. La vieille femme fut étonnée de ce besoin impérieux et subit, mais elle avait bien trop d'indulgence pour la « petite demoiselle » pour lui faire part de sa surprise.

Elle se borna à lui faire remarquer que le déjeuner serait en retard.

Nicette insista, et elle supplia Guilmanne d'y aller tout de suite, car elle avait oublié de s'en occuper la veille, disait-elle.

La brave gouvernante était dans la rue cinq minutes plus tard.

La jeune fille regrettait de se comporter avec

autant de duplicité, mais si elle voulait mener à bien son dessein, elle n'avait pas le choix des moyens.

Elle fut habillée en un tournemain.

Aussitôt qu'elle eut terminé, elle prit une feuille de papier, traça quelques lignes avec une hâte fébrile, scella l'enveloppe, et alla poser le tout sur le bureau de Pradel, dans la bibliothèque.

Tout cela ne prit pas plus de dix minutes. À telle enseigne que, lorsqu'elle eut fini, elle était d'une bonne dizaine de minutes en avance sur l'horaire qu'elle s'était tracé, et sur le rendez-vous qu'elle avait donné au mystérieux correspondant qui devait venir la chercher.

Voilà pourquoi, sur le coup de onze heures et quart, Nicette arpentait la pièce comme un fauve en cage. Voilà pourquoi, dix fois déjà, elle s'était penchée à la fenêtre pour voir si « on » arrivait ; dix fois elle avait constaté que la voiture n'était pas encore là.

Excédée à la fin, et bien que le correspondant ne fût nullement en retard, Nicette craignait que

Guilmanne, faisant diligence, ne revînt d'un instant à l'autre. Les choses seraient alors rendues plus difficiles... les explications peut-être pénibles, et en tout cas, le silence étonné et désapprobateur de la vieille gouvernante serait absolument insoutenable...

Il valait cent fois mieux partir à l'anglaise, sur la pointe des pieds, se montrer indiscutablement mal élevée, mais éviter à tout prix des éclaircissements impossibles.

C'était peut-être cruel, mais c'était tristement nécessaire. Il fallait savoir être le chirurgien impitoyable qui a le courage et la décision de pratiquer l'ablation du membre compromis, plutôt que le médecin compatissant qui risque d'envenimer la plaie et de tuer le malade.

Au moment où, au comble de l'inquiétude, elle se décidait à se diriger vers le téléphone et à rappeler un de ses interlocuteurs de la matinée, un coup de klaxon retentit dans la rue, en lançant le signal convenu : la, la, la, si, sol.

Elle se pencha à la fenêtre : une Cadillac grise. C'était la voiture qu'elle attendait.

Cinq minutes plus tard, aidée par un chauffeur en livrée, elle déboucha sur le trottoir après avoir passé devant la concierge avec ses deux grandes valises, et s'engouffra dans l'auto avec une rapidité déconcertante.

Elle lança alors un dernier coup d'œil vers les fenêtres de l'appartement d'Alexis de Pradel, et ses yeux s'embuèrent de larmes.

L'auto démarra en trombe pour une destination inconnue.

Nicette avait quitté son compagnon de Peïra Cava sans espoir de retour.

XIII

Alexis de Pradel arpentait à son tour, nerveusement, l'appartement du Champ-de-Mars.

Il y avait une heure qu'il était rentré : deux heures, selon toute vraisemblance, que Nicette était partie.

En rentrant, il avait trouvé Guilmanne au comble de l'émotion : elle venait de constater la disparition de la jeune fille et de tout ce qui lui appartenait.

La brave femme était revenue en toute hâte à l'appartement : il n'y avait aucune robe à l'adresse indiquée, et le teinturier n'avait jamais vu la jeune fille. La gouvernante avait essayé de téléphoner à la maison, mais personne ne répondait.

Aussitôt rentrée, ses yeux s'étaient ouverts, et ses pires craintes avaient reçu confirmation.

Alexis, qui avait été appelé dans la matinée par un confrère, était en retard, comme par un fait exprès. Il avait également fait un saut de courtoisie au Quai d'Orsay.

Aussitôt mis au courant par Guilmanne de ce qui se passait il fit une rapide enquête, et apprit par le concierge que la jeune fille était partie avec ses valises, peu de temps auparavant, dans une luxueuse voiture qui était visiblement venue l'attendre.

Fou de rage et de désespoir, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, surtout après la délicieuse... la merveilleuse féerie de la veille, il avait examiné comme un dément la chambre de la jeune fille, puis parcouru, hébété, sans raison valable, les pièces de son appartement. Il s'aperçut alors qu'une lettre posée sur son bureau lui était adressée.

Fébrilement il déchira l'enveloppe, déplia la seule et unique feuille qu'il parcourut avidement.

« Adieu, mon ami. Je m'éloigne, le cœur brisé par cette séparation qui me coûte plus que vous ne sauriez l'imaginer. Mais j'ai fait un serment, et je dois rester fidèle à ceux qui ont disposé de ma vie.

« Je ne vous oublierai jamais. Vous resterez toujours pour moi celui qui m'a fait entrevoir le bonheur... Votre souvenir sera la poésie... la seule poésie de mon existence, en définitive lamentable, malgré de trompeuses apparences. Les jours passés près de vous évoqueront pour moi un coin de ciel bleu...

« Adieu, ami. Un jour je vous reverrai... oui, je vous en fais dès à présent le serment... nous nous reverrons...

Monica. »

Pour la première fois elle avait signé de ce qui semblait être son véritable prénom : « Monica ».

La désespérance s'était emparée du jeune diplomate. La lettre ne lui apprenait rien. Nicette était partie... elle avait osé partir, sans donner

aucun détail sur elle-même...

Après ce qui s'était passé la veille... après l'émotion dont elle-même avait fait preuve... elle continuait à refuser des explications... Inconnue et mystérieuse, elle n'aura donc pas été autre chose qu'une passante dans sa vie, et elle sera par conséquent destinée à rester pour lui à tout jamais l'énigme, malgré les termes de vague espoir dont les dernières lignes de sa trop brève lettre étaient composées...

– Non... non... mille fois non... répétait le jeune homme.

Comme un animal blessé il tournait et retournait dans ces pièces, vides de la chère présence, sous l'œil bouleversé de sa gouvernante qui, bien à tort d'ailleurs, estimant qu'elle avait une certaine responsabilité dans la disparition de la jeune fille, n'osait pas ouvrir la bouche ni émettre le moindre son.

– Elle est partie ! elle est partie !

Il se répétait cette phrase comme un automate, sans parvenir à se rendre entièrement compte de

sa réalité. Elle était partie, et il ne la reverrait plus... Il ne la reverrait plus...

Tout à coup, il fut saisi à la gorge par l'horreur que cette évidence représentait. Sa réaction fut immédiate : il réalisa dans la seconde qui suivit qu'il y avait une chose à faire, une seule : la rechercher. Il ne servait à rien de se lamenter et de rester planté là, les bras ballants, dans la contemplation des ruines de son bonheur.

Il convenait de procéder par ordre et avec méthode. Elle n'était pas partie à l'aveuglette : on était venu la chercher. Peut-être un indice quelconque était-il resté dans sa chambre ou dans quelque autre pièce de l'appartement.

Il chercha attentivement, dans chaque recoin, dans chaque tiroir, dans chaque meuble.

Guilmanne vint timidement annoncer que le déjeuner était prêt depuis longtemps. Alexis ne répondit même pas.

Il était vraiment question de déjeuner en ce moment !

Ses recherches durèrent quelque temps, mais,

à la fin, elles furent couronnées de succès. Sous l'appareil téléphonique du salon un bristol était tombé. Un nom y était inscrit : baron Trubka Mihren. Et, derrière le nom, un numéro était mentionné, quatre chiffres... sans autre indication il est vrai.

Leur disposition indiquait clairement qu'ils formaient un numéro de téléphone.

Pour la première fois le hasard favorisait le jeune homme. Il était en effet probable que la jeune fille avait perdu cette carte en téléphonant au correspondant dont le nom était inscrit au dos.

Découvrir ce correspondant était le premier pas à faire pour retrouver la trace de Nicette : l'importance de ce point n'échappa pas à Alexis.

La tâche ne laissait pas d'être difficile : en effet, le numéro était porté sur la carte sans indication de réseau.

Donc la première question à résoudre était celle-ci : à laquelle des circonscriptions téléphoniques de Paris appartenait le numéro noté par Nicette et qu'elle avait dû appeler quelques

minutes avant de quitter subrepticement la maison d'Alexis.

Le renseignement était sommaire. Cependant, patiemment, Alexis feuilleta l'annuaire du téléphone. Le nom du baron n'y figurait pas. Puis il s'adressa aux renseignements généraux en excipant de sa qualité d'attaché d'ambassade et se fit communiquer la liste de tous les numéros, dans chaque bureau, correspondant à celui indiqué sur le bristol.

Les recherches furent longues, difficiles, et n'aboutirent apparemment à rien. Aucun des numéros n'avait un rapport quelconque avec la personne désignée.

Cependant, méthodiquement, il se mit en devoir de téléphoner successivement à tous les numéros obtenus, en citant chaque fois le nom du baron et celui, pour lui tout nouveau, de Monica.

Les résultats furent décevants. Partout il se heurta à une incompréhension totale, à un étonnement poli ou à une fin de non-recevoir.

Cependant, il lui sembla qu'une fois, à l'autre

bout du fil, une voix avait hésité devant le nom de Monica.

Le numéro demandé était celui de la légation de Sylvanie.

Cette hésitation – pour autant qu’elle ne fût point l’effet de sa seule imagination – ne prouvait absolument rien : le nom, un simple prénom, après tout, avait pu faire hésiter l’employé chargé du standard.

En dépit de cela, ne voulant négliger aucun moyen de retrouver celle qu’il aimait, Alexis se précipita aussitôt au siège de la légation.

Il fut aussitôt introduit auprès du chancelier et eut tout loisir de s’entretenir avec les employés, y compris celui qui avait répondu. Non, les personnes interrogées n’eurent aucune hésitation cette fois-ci : c’était la première fois qu’on entendait prononcer le nom du baron Trubka Mihren, et, quant à Monica, ce prénom était assez répandu en Sylvanie et dans les pays limitrophes. Il ne prouvait pas grand-chose, ni ne pouvait donner un indice utile.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, Alexis de Pradel se sentit pendant un court instant complètement désemparé.

Il avait l'impression d'être un grain de sable parmi des milliards d'autres, sur une grève déserte. Rien, il ne connaissait rien de Nicette... pardon, de Monica. Pas le moindre indice, pas la moindre indication, pas la moindre référence : elle avait réussi la performance de vivre constamment avec lui pendant des jours et des jours, sans rien découvrir, absolument rien, de sa personnalité, de ses occupations, de sa famille, de son pays : rien.

Il savait qu'elle s'appelait Monica, qu'elle avait approximativement vingt ans, qu'elle était blonde, de taille moyenne, et que sa voix trahissait un léger, très léger accent étranger. C'était tout ce qu'il savait. Et il fallait la retrouver avec cela ! Comment espérer y réussir ?

Et soudain il se rendit compte, étant donné le déroulement des circonstances, avec une promptitude aveuglante, que la seule chance qu'il avait de retrouver la fugitive sans perdre de

temps, et malgré les apparences, en empruntant le chemin le plus direct, c'était de repartir à zéro et de remonter à la source.

Une seule chance demeurait à Alexis de Pradel de voir ses recherches couronnées de succès : c'était de retourner à Peira Cava.

XIV

Alexis était arrivé à Peïra Cava depuis une heure. L'avion d'Air France l'avait débarqué à Nice avant midi, et une voiture louée au tarif fort l'avait déposé à Peïra Cava au milieu de l'après-midi.

La neige recouvrait maintenant toutes les cimes, et les enragés de sports d'hiver commençaient à affluer. On annonçait déjà 30 centimètres à certains relais.

Mais Alexis de Pradel demeurait indifférent au spectacle grandiose des Alpes couvertes de neige, des panoramas se déroulant devant ses yeux.

Il n'avait prêté aucune attention aux remarques et aux papotages de ses voisins de carlingue dans l'avion ni ensuite aux vérités premières et aux lieux communs débités par son chauffeur, tout le long du parcours.

Une seule question le préoccupait : la façon de procéder afin d'obtenir des renseignements sur la jeune fille rencontrée au long des pentes de la table d'orientation.

Il savait qu'elle avait été recherchée par la gendarmerie. Donc, les autorités des Alpes-Maritimes devaient avoir été alertées, d'une façon ou d'une autre, et il devait rester une trace quelconque de l'affaire, soit dans les livres, soit dans la mémoire des agents de l'autorité.

Il se promettait d'interroger la gendarmerie, le maire, le garde-champêtre, la receveuse des postes, le diable s'il le fallait.

Il commença par la gendarmerie, avec laquelle il avait entretenu les meilleures relations au moment où il parcourait le pays, au temps de ses recherches géologiques. C'était d'ailleurs chez les gendarmes qu'il avait le plus de chances de glaner des renseignements.

La chance le favorisa.

Le brigadier de gendarmerie, qu'il trouva à son bureau, se morfondait dans une inaction très

préjudiciable au bon fonctionnement de ses artères.

Le brave militaire fut ravi de l'aubaine que constituait la visite inopinée du diplomate, rompant ainsi la monotonie du train-train quotidien.

Connaissant de vue son interlocuteur, il s'empressa d'accepter la bouteille que celui-ci lui offrit d'aller vider dans le café le plus proche, se bornant à recommander à son subordonné immédiat que l'on vienne le quérir par les voies les plus rapides si jamais la nécessité de sa présence se faisait sentir.

Éventualité, il faut le dire, passablement improbable.

Lorsqu'ils furent attablés dans un coin discret du « Café de la Poste », désert à cette heure, devant une excellente bouteille de « cacheté » de la bonne année, et après les remarques obligatoires d'usage sur la température et la raréfaction des hivernants, le jeune diplomate, d'un ton qu'il voulait indifférent et détaché, attaqua le sujet qui l'intéressait :

– Mon cher brigadier, il y a une question que je voulais vous poser, et qui intéresse passablement certaines personnes de mon entourage, à qui j’ai promis de donner des précisions si je parvenais à les avoir.

– Qu’est-ce qu’il y a pour votre service, monsieur ? Vous n’avez qu’à parler.

– C’est une question qui a trait probablement à une affaire de votre ressort.

– Mon Dieu, j’estime qu’il n’y a pas de mal à vous répondre, d’une façon générale. Mais peut-être que votre question n’a nullement trait à une affaire secrète, et que je vais pouvoir vous renseigner sans faire de chichis ? Dans tous les cas, dites toujours : je vous dirai franchement si je puis vous être utile ou non.

– Avez-vous entendu parler de la disparition d’une jeune fille, ici, à Peïra Cava ?

Le brave gendarme chercha visiblement dans sa mémoire puis, d’un air navré, répondit :

– Une jeune fille ?... Non, en vérité, que je sache, il n’est disparu aucune jeune fille de Peïra

Cava.

– Je ne dis pas qu’il s’agissait d’une jeune fille de Peïra Cava ; il s’agissait d’une jeune fille, une touriste, qui aurait été ici en visite, et qui aurait disparu à Peïra Cava.

Le visage de l’homme s’éclaira soudain. Il appliqua une formidable tape sur ses cuisses, puis il éclata de rire.

Après quoi, il donna libre cours à ses talents oratoires, qui n’étaient pas minces, le « cacheté » aidant :

– Ah ! vous voulez parler de l’affaire d’Urbane ? Eh ! Je vous crois que l’on peut en parler ; cela a fait assez de bruit dans le patelin. Je vais vous en dire tout ce que j’en sais. Je ne trahis absolument aucun secret, car c’est le secret de Polichinelle !

Le digne gendarme vida le verre qui se trouvait devant lui, et que de Pradel s’empressa de remplir à nouveau, puis il entama le récit des événements que le jeune diplomate se garda bien d’interrompre.

– Voilà comment cela a commencé : un soir, il y a environ trois semaines, un vieux monsieur et une vieille dame se présentent, affolés, à la gendarmerie, ici, à Peïra Cava.

« Ils nous déclarent qu’une toute jeune fille, qui les accompagnait en promenade, a subitement disparu, en contrebas de la table d’orientation, et qu’ils la recherchent, depuis, sans succès.

« Des battues sont aussitôt entreprises par nous, bénévolement, comme l’on fait toujours en pareil cas. Mais elles ne donnent rien.

– Alors ?

– Alors, le vieux monsieur désespéré téléphone au préfet, en personne. Des ordres viennent d’un peu partout, et toute la maréchaussée est mise soudain en état d’alerte !

« Toute la petite garnison de Peïra Cava était déjà sur les dents ; toutes les gendarmeries des districts limitrophes sont prévenues par message officiel. Bref, un remue-ménage de tous les diables. »

Alexis écoutait, abasourdi, en se demandant

s'il rêvait. Un saisissement rétrospectif lui crispait les traits.

– À la tombée de la nuit, poursuivait le brigadier, les recherches étant demeurées infructueuses, deux voitures arrivent de Nice, en renfort, remplies de gardes et de civils qui se mettent à battre le pays en tous sens. Un micmac à ne pas y croire. Et pour une demoiselle absolument inconnue encore.

– Vous rappelez-vous son nom ? demanda de Pradel, en retenant son souffle.

– Bien sûr. Elle m'a donné tellement de tintouin que je ne suis pas près de l'oublier. Monica d'Urbane, qu'elle s'appelait. C'est elle qui vous intéresse ?

– C'est elle.

– Eh bien ! voilà. La petite était descendue avec le vieux monsieur et la vieille dame à Nice, dans un hôtel, à ce qu'il paraît. Ce devait être quelqu'un de bougrement riche, si j'en juge par les moyens mis en œuvre pour la retrouver ! Et de bougrement puissant.

Le gendarme hochait la tête pour appuyer ses paroles.

– Avec tout ce monde dans le bain, vous ne pouviez pas empêcher les langues d’aller leur train : les uns disaient qu’il s’agissait d’une espionne internationale, tombée dans les rets d’un service de contre-espionnage. Les autres parlaient d’une fille touchant de près à une haute personnalité politique. Les autres encore affirmaient qu’il s’agissait d’une riche héritière américaine, que des gangsters avaient enlevée. Mais personne, au fond, ne savait rien de certain.

« Ce n’étaient que des suppositions. Une chose est sûre, c’est que le téléphone a marché toute la nuit, ce qui ne s’était jamais vu. »

Alexis pensa tout à coup que, quelles qu’en aient été les raisons, les précautions extraordinaires prises par sa jeune compagne, et qu’il avait trouvées à l’époque excessives et ridicules, n’étaient apparemment que trop justifiées.

Il demanda :

– Et... le nom des vieux parents de la jeune fille, vous en souvenez-vous ?

– Je les ai inscrits ici, sur mon calepin, répondit le gendarme en joignant l'acte à la parole. Il s'agit d'un M. Ludolphe et d'une M^{me} Montbanne. Cela ne vous dit rien ?

– Absolument rien.

– Ces personnes ne seraient pas de la famille de la disparue : il s'agirait uniquement, d'après ce qu'on m'a dit, de compagnons de voyage chargés de veiller sur elle.

– Et... on n'a retrouvé aucune trace de la jeune fille ? demanda le jeune homme, le cœur battant. C'est terrible !...

– Terrible ? interrompit le gendarme, pourquoi terrible ?

– Eh bien ! mais... qu'elle se soit égarée, et qu'elle ait péri dans la montagne.

– Ah ! baste... C'est une chose qui n'est plus à craindre... On a battu la montagne, sondé, fouillé jusque dans les moindres recoins... On l'aurait retrouvée...

– Pourtant...

– Tenez, le vieux monsieur était comme vous : il croyait toujours à la possibilité d'un accident. Mais nous autres !...

– Et pourquoi cela ?

– Monsieur, il y a douze ans que je suis ici ; toujours par voies et par chemins comme le veut notre métier, c'est vous dire que je connais bien la montagne. Mes collègues des brigades environnantes la connaissent également. Eh bien ! nous avons tous pris part à l'enquête, sans parler encore des chasseurs alpins et des détectives... Si on n'a rien trouvé, voyez-vous, c'est qu'il n'y avait rien à trouver.

Le brigadier plissa ses petits yeux d'un air jovial.

– Ce n'est plus de ce côté qu'il faut chercher, ajouta-t-il.

– Vous avez une autre piste ? demanda négligemment Alexis.

– Oh ! nous, ça ne nous regarde plus... mais on a appris des choses... dame, on n'est pas sûrs...

c'est vague...

Bien assis, les coudes sur la table, le militaire tirait avec béatitude sur un cigare que venait de lui offrir son interlocuteur.

– Dans notre métier, continua-t-il, n'est-ce pas, on connaît la vie... les belles filles ne se perdent pas comme ça... Ou alors, si elles se perdent, il y a toujours un beau garçon qui les retrouve...

– Ah ! ah ! dit Alexis en lançant au brigadier un coup d'œil complice.

– Eh oui ! dit celui-ci avec un large sourire : que le diable m'emporte si la fille ne s'est pas fait enlever !

– Vous croyez ?

– Et comment !

– Ah ?

– On n'a pas retrouvé la jeune fille, mais on a parfaitement suivi sa trace. Les détectives ont réussi à reconstituer son emploi du temps et son itinéraire ; malheureusement, la trace ne va pas plus loin que Draguignan.

– Draguignan ? demanda Alexis, soulagé.

– Oui, Draguignan ; après cela, elle se perd. On a pu, après coup malheureusement, savoir ce qui s’était passé.

– Ah !

– Oui. Un complice, paraît-il, l’attendait qui, nanti d’un faux état civil, l’a fait passer pour sa femme. Il a emmené, à pied, la jeune fille jusqu’à Loda, où il a passé la nuit avec elle. Puis le lendemain matin, par Lantosque, en faisant un crochet par Duranus et Levens, en changeant une dizaine de fois de voiture, il a pris la route de Draguignan, dans une puissante auto qui brûlait les villages... Et puis... malheureusement, on a perdu définitivement sa trace... Du moins, à ma connaissance... Ensuite les ordres sont venus de cesser toutes recherches et de classer l’affaire... Nous n’avons plus d’autres renseignements, ici.

Alexis avait patiemment écouté, en souriant intérieurement, les déclarations du brigadier de gendarmerie, où la vérité se mêlait si intimement et si étrangement à l’erreur, où l’exactitude de certaines données rejoignait la fantaisie la plus

débridée.

Il ne pouvait déduire grand-chose de ce qu'il avait entendu, sinon que la famille de Monica – il fallait qu'il s'habitue à l'appeler ainsi – ou, du moins le couple de vieilles personnes qui l'accompagnait – avait usé de tous les moyens, avec l'aide officielle des autorités, pour retrouver la disparue.

Et il apparaissait évident que ces gens avaient le bras long.

Son rôle à lui, dans la version officielle, ressortait d'une façon plutôt scabreuse : il avait le choix entre un agent du contre-espionnage, un gangster et un sbire politique. Ce n'était guère reluisant... Ou, encore, un complice...

Un complice assez intime pour avoir passé la nuit avec la disparue.

À vrai dire, et pour être tout à fait sincère, Alexis, malgré ses qualités indéniables d'homme correct et bien élevé, regrettait fort que justement cette dernière partie de la version officielle ne fût point conforme à la réalité.

Il le regrettait pour des raisons intimes et égoïstement masculines, mais il se donnait à lui-même le luxe de se trouver des raisons avouables de le regretter, des raisons plausibles de le déplorer :

« Du moins, pensait-il, s'il y avait eu, réellement, certains liens entre elle et moi, j'aurais une raison officielle pour la rechercher. Je serais moralement autorisé à le faire. Tandis que mon enquête est parfaitement anormale, et que tout cela me contraint d'agir en franc-tireur. »

Rien ne pouvait davantage le rendre à la fois furieux et malheureux.

En prenant congé du brave gendarme, il avait posé une dernière question :

– Et... les vieilles gens... ses parents, ou amis... savez-vous ce qu'ils sont devenus ?

– Oh ! avait répondu le digne représentant de la maréchaussée des Alpes-Maritimes, ils sont retournés à Nice le lendemain. Ils avaient l'air absolument empoisonnés. Ce n'était pas du

chagrin qu'ils montraient. Non, c'était, à proprement parler, de l'anéantissement. Comme si la terre avait subitement cessé de tourner.

Il y avait peu de chances alors pour qu'Alexis pût arriver à contacter les deux vieilles personnes, qui devaient être loin à l'heure actuelle.

Ce fut là, en tout cas, tout ce qu'il put apprendre à Peïra Cava.

Le jeune homme estima inutile d'interroger le maire, les hôteliers, la receveuse des postes. Ils n'auraient pas pu lui en apprendre davantage, selon toute vraisemblance.

À cet échelon, personne ne devait en savoir plus. Mais, à l'échelon supérieur, l'affaire avait manifestement fait trop de bruit pour qu'elle n'eût pas laissé de traces, et il était convaincu qu'il pourrait en apprendre plus long.

En tout cas, le voyageur avait sa petite idée là-dessus.

Animé de cette détermination et muni de ce précieux viatique, il redescendit le soir même à Nice.

Le lendemain, Alexis demanda audience au préfet des Alpes-Maritimes.

Son nom, son titre, ses fonctions le firent admettre le jour même dans le cabinet du haut fonctionnaire de la République.

C'était un homme du monde, parfaitement courtois. Il portait une jaquette impeccable, un pantalon à rayures. Il était digne, accueillant, un peu distant – juste ce qu'il fallait – et s'efforçait, dans son langage, d'éviter les néologismes et de répudier les termes d'argot.

– Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il à Alexis aussitôt que celui-ci fut introduit.

Il connaissait de nom la famille de Pradel, aussi son accueil était-il plus mondain qu'officiel.

– Asseyez-vous donc, je vous prie.

– Monsieur, ce qui m'amène chez vous est assez confidentiel, et vous me voyez passablement embarrassé. Pour des raisons, disons familiales, je m'intéresse à une jeune fille, dont j'ai perdu la trace, et que je désirerais vivement pouvoir retrouver.

– Mon Dieu, si mon autorité ou mes services peuvent être d'un secours quelconque en la circonstance, vous pouvez disposer de moi, et c'est avec plaisir que je mets mes bureaux à votre disposition, si vraiment ils peuvent vous être utiles.

Le préfet avait dit cela avec un sourire engageant, penché vers son hôte, et le ton qu'il avait employé n'excluait nullement les sous-entendus, et son attitude paternelle n'était pas exempte d'un intérêt anecdotique.

On sentait qu'il subodorait une histoire d'amour, et que cela l'inclinait à l'indulgence.

– Je vous remercie, répondit Alexis, en souriant à son tour.

– Mais qu'est-ce qui vous fait croire, en l'occurrence, que c'est la préfecture des Alpes-Maritimes qui peut vous venir en aide ?

– La jeune fille en question a disparu précisément dans ce département, il y a environ trois semaines, dans les montagnes de Peïra Cava.

– Hélas ! cher monsieur, il y a malheureusement une grosse moyenne de disparitions, dans notre juridiction, et je n’ose pas me montrer trop optimiste quant aux résultats ; ni vous donner de faux espoirs... Sur une bonne moitié des disparitions féminines, on ne retrouve jamais la trace des disparues, car, dans la plupart des cas, celles-ci se sont volatilisées de leur propre initiative !...

Le sourire du digne fonctionnaire s’épanouit, il prit dans un tiroir un dossier relié en carton rouge.

– Peïra Cava, dites-vous ? Pouvez-vous me donner d’autres précisions ?

– J’ai fait une sorte d’enquête personnelle sur place et je me suis rendu compte que je me heurtais un moment à un mur, que je ne pouvais franchir. Les autorités locales m’ont-elles dit tout ce qu’elles savaient, ou n’ont-elles pas voulu éclairer complètement ma lanterne ? Toujours est-il que j’ai acquis la conviction que je ne saurais rien de plus par elles, et que si je voulais avoir des renseignements plus complets et plus

concluants, il me fallait m'adresser en quelque sorte à l'échelon supérieur.

– J'entends bien, et j'espère en effet pouvoir vous donner satisfaction.

Le préfet ouvrit le dossier qu'il avait devant lui.

– Avant tout, dites-moi : comment s'appelle la jeune fille en question ?

– Elle s'appelle – du moins je le pense – Monica d'Urbane.

La nouvelle, tombant dans son bureau inopinément, de la chute soudaine du ministère, avec pour corollaire un mouvement général de tous les préfets de France et de Navarre, et mise à la retraite immédiate de tous les fonctionnaires âgés de plus de cinquante ans, n'aurait certes pas produit un effet plus subit et plus regrettable sur la physionomie de l'aimable interlocuteur d'Alexis, que le nom prononcé par celui-ci.

Le sourire engageant du préfet disparut sur-le-champ pour faire place à une sorte de rictus ; l'expression de compréhension ouverte et

sympathique se changea en un masque hostile et renfermé, et le regard qui, jusque-là, avait été paternel et suave, devint en une seconde dur, méfiant.

Alexis assista à cette transformation avec surprise, sans rien comprendre de ce qui arrivait.

– Quelles sont les raisons, monsieur de Pradel, qui vous font entreprendre cette démarche auprès de moi ? demanda le préfet d'un ton rogue, à peine poli, pendant que deux rides profondes s'inscrivaient entre ses deux sourcils.

– Je... je viens de vous l'expliquer, monsieur le préfet, répondit Alexis, décontenancé, et vous venez de me dire vous-même...

– Puis-je vous demander, l'interrompit le fonctionnaire – bien décidé à ne pas vouloir se souvenir de l'attitude qu'il pouvait avoir eue quelques secondes auparavant, et qu'il devait manifestement considérer maintenant comme une regrettable faiblesse – puis-je vous demander, monsieur, si votre démarche est faite à titre privé, ou bien à titre officiel ?

– Mais... comme j’ai eu l’honneur de vous le laisser entendre, monsieur, je viens vous voir à titre strictement privé...

– En ce cas, monsieur, répondit le préfet en se levant, comme s’il avait voulu signifier par-là à son visiteur qu’il considérait l’entretien comme terminé, en ce cas, j’ai le regret de vous dire que je suis dans l’impossibilité absolue de vous répondre.

– Mais...

– Il n’y a malheureusement pas de mais. Je ne puis vous donner aucun renseignement sur cette affaire, si ce n’est d’une manière absolument officielle, et si vous êtes régulièrement mandaté... par écrit, bien entendu.

Alexis se leva à son tour et resta un instant interdit, au milieu de la pièce, ne sachant trop quel parti prendre.

Devant son désarroi et sa déconvenue, l’expression du préfet qui, jusque-là, ressemblait assez à celle de la gorgone, s’humanisa légèrement.

Sans se détendre complètement, mais avec une bonne volonté évidente, il ajouta :

– Je ne puis rien vous dire de plus, monsieur, mais je ne voudrais pas que vous restiez sur l'impression que je suis un homme incompréhensif. Puisque vous appartenez à la Carrière, j'ai la certitude que vous savez garder un commentaire pour vous, et que vous savez comprendre à demi-mot.

– Cela ne sortira pas d'ici, monsieur le préfet, je vous en donne ma parole d'honneur d'honnête homme, déclara Alexis.

– Je n'en doute pas. Je vais donc vous dire tout simplement ceci : il m'est impossible de vous répondre avant tout, parce que cette affaire n'est plus du tout entre mes mains. Des ordres sévères sont venus de Paris pour... disons, pour la recouvrir d'un voile pudique. La consigne que j'ai reçue est d'ignorer tout. Voilà pourquoi je ne puis que vous dire : je regrette, je ne sais absolument rien.

– Je vous remercie infiniment de votre obligeance, et je vous suis reconnaissant de la

confiance que vous me témoignez. Permettez-moi, maintenant, de prendre congé de vous. Je saurai faire mon profit de ce que vous venez de me dire, et soyez assuré qu'officiellement, ma visite à la préfecture des Alpes-Maritimes sera considérée comme n'ayant jamais été faite.

– Bonne chance, monsieur, et, encore une fois, croyez à tous mes regrets...

Et, au moment d'appuyer sur un bouton pour appeler l'huissier qui allait reconduire son visiteur, le préfet ajouta à mi-voix, en regardant Alexis fixement :

– Maintenant, si vous autorisez ma vieille expérience à vous donner un conseil tout à fait désintéressé, permettez-moi de vous dire ceci : si vous voulez éviter les pires ennuis, et de toutes sortes, croyez-moi, tenez-vous en dehors, et le plus loin possible, de cette affaire...

C'était là la dernière chose à dire à un homme tel qu'Alexis de Pradel. Si son amour pour la mystérieuse Monica d'Urbaine n'avait pas suffi à le jeter à corps perdu sur les traces de l'énigmatique voyageuse, la phrase du préfet des

Alpes-Maritimes l'aurait infailliblement déterminé à s'en occuper.

Alexis sortit de la préfecture découragé par les obstacles qu'il rencontrait sur sa route, mais de plus en plus décidé à les surmonter, et, par surcroît, prodigieusement intrigué.

Cette histoire cachait-elle donc une affaire d'espionnage ? Elle avait l'air si candide, si jeune, la petite Monica ! Ou bien s'agissait-il d'une question concernant une puissance étrangère ?... Elle parlait un français impeccable, mais il y avait chez elle, par moments, un soupçon d'accent...

Alexis refit mentalement l'inventaire de tout ce qu'il avait surpris chez Monica, de tout ce qu'il savait sur elle, des paroles sibyllines qu'elle avait parfois prononcées, faisant allusion à une sorte de « mission » mystérieuse et périlleuse, de ses gestes, de ses attitudes, du contenu de son sac, de ses réactions, de ses craintes, de la fuite...

Il avait l'impression de pénétrer au fur et à mesure dans une forêt de plus en plus épaisse... et de s'enfoncer dans les entrailles d'un labyrinthe

sans issue, où nul fil d'Ariane ne viendrait jamais lui indiquer le chemin du salut.

Mais le jeune diplomate sentit aussi d'une façon certaine que s'il y avait une chance sur mille de savoir la vérité, c'était maintenant seulement à Paris qu'il obtiendrait les renseignements voulus, et la possibilité, si légère fût-elle, de retrouver la jeune fille.

Un fait, en tout cas, était acquis : il avait le nom de l'inconnue. Était-ce le nom véritable ou un nom d'emprunt ? C'était là une autre question. En tout cas, pour les services officiels, il s'agissait bien de Monica d'Urbanne.

Pour l'acquit de sa conscience, avec les noms et les indications qu'il possédait, il fit une enquête rapide dans tous les grands hôtels de Nice, où la jeune fille et ses vieux compagnons de voyage avaient pu demeurer avant l'équipée de Peïra Cava.

Il visita le Ruhl, le Négresco, les Ambassadeurs, le Regina, etc.

Il constata que la police était très bien faite :

partout la même consigne de silence concernant cette affaire était scrupuleusement respectée. C'était, par excellence, l'« affaire tabou ».

Après quoi, résigné, il reprit l'avion d'Air-France pour Paris.

XV

De plus en plus malheureux, le cœur en désarroi, Alexis de Pradel ouvrit la porte de son appartement. Le butin qu'il rapportait de son expédition à Nice et à Peira Cava était, il fallait en convenir, plutôt maigre.

Guilmanne vint à sa rencontre, le visage bouleversé.

– Qu'y a-t-il encore ? demanda Alexis, anxieux, tout de suite en proie à un noir pressentiment.

Depuis le départ subit de la jeune fille, le visage de Guilmanne évoquait toujours pour lui cette maudite journée où il était rentré à la maison pour apprendre la disparition de Nicette, et pour apercevoir, à sa place, le visage retourné de la vieille femme, dans l'entrée, tout à fait comme aujourd'hui.

– Elle a téléphoné !

Cette affirmation, aussi peu protocolaire que possible, tomba sur lui à la façon d'un coup de massue. « Elle »... Il sut aussitôt de qui il s'agissait.

– Elle a téléphoné ? Bonté divine, et moi qui n'étais pas là pour recevoir la communication.

Elle avait téléphoné, et il était en train de chercher de vagues renseignements sur elle à mille kilomètres de là ! Quelle catastrophe ! S'il avait été présent, s'il n'avait pas bougé de Paris, au lieu de courir comme un insensé à l'autre bout de la France, il aurait pu lui parler, essayer de la retenir, il aurait pu la persuader de lui consentir un rendez-vous, il serait certainement parvenu à la revoir et à la garder !

Les questions se précipitèrent sur ses lèvres à l'adresse de Guilmanne qui n'en pouvait mais.

– Elle est donc toujours à Paris ? Il y a donc moyen de la retrouver ? Qu'a-t-elle dit ? A-t-elle donné son adresse ? Retéléphonerait-elle ? Et toi, qu'est-ce que tu lui as répondu ? C'est insensé !

Et dire que j'ai peut-être raté la seule chance que j'avais de la retrouver ! Imbécile que je suis ! Qu'est-ce que je suis allé faire sur la Côte ? Mais parle donc, réponds quelque chose ! Ne me laisse pas dans cette angoisse !

Sa gouvernante le regarda avec une feinte terreur et leva les bras au ciel :

– Mais, Seigneur Jésus, vous ne me laissez pas placer un mot, monsieur Alexis ! De grâce, calmez-vous, je vais tout vous dire.

« D'abord, reprit la vieille femme, débarrassez-vous de votre manteau ; là, c'est parfait. Et maintenant, entrez là, asseyez-vous tranquillement dans ce fauteuil et écoutez-moi. Je vais tout vous expliquer. »

De mauvaise grâce, Alexis obéit, tout en protestant :

– Tranquillement ! Je vais m'asseoir tranquillement ! Quand en auras-tu fini avec tes préambules ? Au fait... Je t'en supplie.

– Voilà, voilà, j'y arrive... D'abord, il n'est pas sûr du tout qu'elle ait téléphoné de Paris. Je

ne peux pas dire que c'était l'inter, non, on ne me l'a pas annoncé. Mais le coup de téléphone devait venir sûrement de province, ou tout au moins de banlieue. De ce côté-là, vous pouvez mettre votre cœur en paix...

– Mon cœur en paix ?

– Mais oui, de ce côté-là, je répète, vous n'avez rien raté, la demoiselle n'était certainement pas au coin de la rue, voilà ce que je veux dire. Elle a demandé des nouvelles de Monsieur, et je lui ai répondu que vous étiez en voyage du côté de Nice, ce qui n'a pas eu du tout l'air de la surprendre.

– Ensuite ?

– Ensuite, malgré mon insistance, elle a refusé obstinément de me donner une adresse ou un numéro de téléphone où Monsieur pourrait la joindre. J'ai eu beau lui dire que Monsieur était positivement désespéré depuis son départ, que ce serait un bonheur pour tout le monde, même pour moi, si Mademoiselle revenait, elle m'a répondu que je plaisantais et qu'il n'en était pas question.

– Qu’il n’en était pas question !...

– Oui. Mais, en disant cela, je puis vous assurer que M^{lle} Nicette paraissait toute drôle à l’appareil.

– Continue, je t’en prie.

– Elle a ajouté qu’elle essaierait de retéléphoner elle-même, dans quelques jours... quand Monsieur serait rentré. En attendant, a-t-elle ajouté, il était parfaitement inutile de tenter de l’approcher ou de la retrouver. Elle priait même Monsieur de n’en rien faire.

– Ah ! Elle me priait de m’abstenir de la rechercher ?

– C’est cela.

Dix fois, Alexis fit répéter à Guilmanne les moindres détails de cette conversation. Dix fois, la brave gouvernante dut s’exécuter.

Et il ne fut satisfait que quand il parvint à répéter par cœur le moindre mot de cet échange téléphonique de politesse.

Il fut, à partir de ce moment, dans un état à la fois de dépression et d’excitation extrême.

Il lui arrivait de parcourir à grandes enjambées l'appartement avec des gestes désordonnés en proférant des mots sans suite.

L'instant d'après il était prostré, sans mouvement, le regard atone, sans faire un geste, dans un des fauteuils du salon, à la façon des momies égyptiennes conservées dans les bandelettes.

L'ensemble de ces diverses manifestations, aussi contraires que curieuses, était ce que le commun des mortels appelle le comportement d'un homme amoureux !...

Alexis n'osait plus quitter l'appartement d'une semelle.

« Si, de nouveau, Monica allait m'appeler ! » se répétait-il.

L'idée de la manquer une deuxième fois lui glaçait les veines et lui obstruait l'entendement.

D'autre part, il était fermement décidé à continuer ses recherches, et à avoir le fin mot de l'histoire, surtout après avoir été mis particulièrement en appétit par le préfet des

Alpes-Maritimes. Ce débat était cornélien.

Les affres de l'indécision étreignaient son cœur meurtri.

Il était frappé, au demeurant, par cette conspiration du silence, par cette volonté concertée d'étouffement qu'il découvrait dans cette affaire à chaque pas.

Jusqu'à Monica elle-même qui prenait la peine de téléphoner en le priant de s'abstenir de la rechercher !

Toutes ces prétérations allaient à l'encontre du but recherché, et Alexis était d'autant plus décidé à poursuivre son enquête qu'on essayait davantage de l'en empêcher.

Au bout de quarante-huit heures de vaine attente, il constata que Monica ne se décidait pas à retéléphoner.

Il n'y avait pas de raison que cela ne continuât pas indéfiniment, et il risquait de se morfondre ainsi à côté de son appareil obstinément muet...

Et, pendant ce temps-là, ses démarches n'avançaient pas d'un pas, il perdait un temps

précieux... qu'il ne rattraperait peut-être jamais ! Mille faits très importants et décisifs pouvaient ainsi se produire à son insu.

Alexis voulait voir Jean Baru, un vieux camarade, qui était à ce moment-là chef de cabinet à la préfecture de Police. C'était la personnalité qui avait le plus de chances de pouvoir – et de vouloir – éclaircir son mystère.

Il se dit qu'après tout il ne s'agissait en somme que d'une absence d'une demi-journée, et qu'il fallait tout de même savoir prendre ses risques.

Après mûres réflexions, il téléphona à son ami et obtint un rendez-vous pour l'après-midi même.

En proie à une nervosité malade, le jeune homme appela Guilmanne sitôt après le déjeuner, auquel il toucha à peine.

– Je sors, Guilmanne.

– Bien, monsieur.

– Je ne serai absent que pendant quelques heures à peine.

– Oui, monsieur.

– Si... Mademoiselle téléphonait en mon absence, je te recommande de lui demander instamment de bien vouloir me rappeler dans la soirée.

– Vous pouvez compter sur moi.

– Surtout, oui, surtout insiste pour qu'elle rappelle. N'insiste pas pour lui demander son numéro de téléphone ou son adresse. Cela pourrait l'indisposer. Mais insiste pour qu'elle rappelle.

– N'ayez aucune crainte, ce sera fait.

– Je voudrais pouvoir partir tranquille. Je voudrais être sûr que tu le feras. Dis-moi que tu le feras adroitement, Guilmanne.

– Monsieur peut partir tranquille : j'insisterai.

– Mais il faut absolument que tu obtiennes qu'elle rappelle. Tu dois réussir ; je voudrais...

Mais la dernière partie de la phrase resta dans le gosier de ce tyrannique amoureux transi. Excédée, la brave femme avait réintégré ses fourneaux.

Indécis, tourmenté, Alexis se précipita vers la

préfecture de Police.

Peut-être touchait-il au but ? Peut-être fallait-il recommencer ? La pensée que celle qu'il aimait était à Paris, ou dans les environs, selon toute probabilité, le hantait... l'affolait...

Il n'était pas au bout de ses peines.

*

– Mon cher ami, je me suis permis de vous déranger parce que je suis très, très ennuyé. Et je ne vois que vous qui puissiez me venir en aide.

– Mais voyons, mon cher Alexis, vous n'avez pas besoin, avec moi, de prendre de précautions oratoires. Nous sommes des amis de trop vieille date pour qu'il soit nécessaire entre nous de faire tant de cérémonies. Dites-moi carrément de quoi il est question et vous savez bien que je me mettrai à votre disposition, dans la faible mesure de mes moyens.

– C'est que, voyez-vous, Jean, dans l'affaire qui m'intéresse, je commence à me méfier : je

trouve un véritable barrage, de n'importe quel côté que je me tourne.

– Allons, mon vieux, ne dramatisons pas, de quoi s'agit-il ?

Ce dialogue se déroulait dans le bureau privé de Jean Baru, à la préfecture de Police, entre ce dernier et Alexis de Pradel, assis dans un fauteuil à peu près avec la même nonchalance et aussi à son aise qu'un coq sur la pointe d'un paratonnerre.

Après avoir machinalement éteint la cigarette qu'il venait à peine d'allumer, et en avoir rallumé aussitôt une autre, le visiteur déclara :

– Voilà, je m'intéresse à une jeune fille, disparue dans les Alpes-Maritimes, et plus précisément à Peïra Cava, il y a de cela trois semaines environ. Je voudrais savoir exactement qui elle est et ce qu'elle est devenue. J'ai fait une enquête sur place, j'ai même interrogé le préfet du département. Je me heurte partout à une véritable consigne de silence. Je veux... j'ai absolument besoin de savoir à quoi m'en tenir. Je sais que vous pouvez mettre cette situation au

clair.

– Comment se nomme donc cet oiseau rare, auquel vous semblez porter un si vif intérêt ? demanda Jean Baru en souriant.

– D’après l’enquête officielle de la police, il s’agirait de Monica d’Urbane.

Le chef de cabinet ne fronça pas les sourcils, ainsi qu’avait fait le préfet de Nice, ne se leva pas avec un air devenu subitement hostile, n’invoqua point le secret d’État.

Alexis et lui se connaissaient et s’appréciaient depuis trop longtemps pour qu’il éprouvât le besoin de manifester son opinion par une mimique aussi savante.

Jean Baru se contenta d’émettre un sifflement de connaisseur, comme s’il appréciait à sa juste valeur l’outrecuidance de son ami. Il le regarda d’un œil neuf, comme s’il le voyait pour la première fois sous un aspect aussi inattendu.

– Mon cher ami, répondit-il, je m’étonne de vous voir intéressé par cette question et cette personne. Permettez-moi de vous dire que votre

département, celui auquel vous appartenez, c'est-à-dire le ministère des Affaires étrangères, serait, en l'occurrence, beaucoup plus qualifié que moi pour vous donner des éclaircissements sur l'affaire qui vous occupe.

– Comment cela ? Les Affaires étrangères ?

– Oui, il est certain que le Quai d'Orsay en sait certainement beaucoup plus long que moi, et que le préfet de Police lui-même, sur la personne dont vous parlez.

– Je n'en avais pas la moindre idée.

– Je vois, effectivement, que vous ne semblez pas savoir de quoi il s'agit.

– Il m'est réellement très difficile de m'adresser au Quai pour une affaire qui reste pour moi du domaine strictement privé. Mais, puisque vous semblez en savoir long sur ces événements, c'est à l'ami que je m'adresse, pour me dire ce qui se cache derrière tout cela.

– Je suppose qu'il est inutile de vous faire remarquer que notre conversation doit rester strictement entre nous.

– Vous avez ma parole.

– Ce que je vais vous déclarer, cher ami, n'est, au fond, que conjecture, tel qu'il résulte de nos fiches secrètes de renseignements. Le Quai d'Orsay doit posséder des certitudes, car c'est lui, en définitive, que cela regarde. En tout cas, voilà ce qui résulte de nos recoupements.

– Je vous écoute. Qui est donc Monica d'Urbanne ?

– La comtesse Monica d'Urbanne ? Il s'agit d'une personnalité étrangère, dont la disparition met en émoi un petit pays assez bouleversé depuis quelques mois par la division des partis politiques. Un petit pays en proie à des luttes internes et violentes, réprimées avec la dernière brutalité par la main de fer de ses ministres actuels.

– De quel pays s'agit-il ?

– Du Montalbéro.

Une vision d'émeutes sanglantes, d'attentats, de camps de concentration, de sévices policiers, de sabotages, de cours martiales, d'exécutions en

masse passa devant les yeux de Pradel.

– Dans ce malheureux pays, poursuivait Jean Baru, la jeune princesse héritière n’arrive pas à prendre le pouvoir en main, car elle est en quelque sorte cloîtrée par les « ultras » de la réaction et du gouvernement qui la soupçonnent de sympathie envers les révolutionnaires. La situation est terrible, car les parents de la princesse héritière sont morts, et elle-même va atteindre sa majorité sous peu.

– Pourquoi me racontez-vous l’histoire de la princesse ? Je suis au courant de la situation politique du Montalbéro, cher ami, mais je ne vois pas ce que la princesse héritière de ce charmant pays vient faire ici.

– J’y arrive, mon cher. Ce ne fut d’abord qu’une rumeur – bientôt confirmée d’ailleurs par les hautes sphères du ministère des Affaires étrangères – que la touriste disparue à Peïra Cava et la princesse héritière de Montalbéro n’étaient en vérité qu’une seule et même personne.

– Comment ?...

– Oui, et cela expliquerait facilement le déploiement inusité de forces mises en mouvement pour la retrouver, au début, lorsqu'on croyait à un accident... et le relâchement immédiat dans le zèle, apparemment, qui a permis la retraite de l'héritière du trône ainsi que la consigne de silence qui n'a cessé d'être respectée en haut lieu sur cette affaire...

– C'est vrai... même les journaux...

– Les journaux se sont tus, du moins en France, parce que l'affaire était trop grave, indirectement, pour le gouvernement. Cela a été annoncé en trois lignes à la sixième page, comme un fait divers ordinaire. Personne n'était obligé de faire le rapprochement.

– Et pourquoi... Monica d'Urbane ?

– Monica d'Urbane était tout simplement un nom d'emprunt sous lequel la princesse héritière voyageait incognito. Le véritable nom de cette charmante personne est Marcya-Monica de Montalbéro. Il n'y a là qu'un tour de passe-passe courant dans les maisons régnantes.

– Je l’admets... Ensuite ?

– Les deux personnes qui l’accompagnaient – je ne voudrais pas être à leur place, le jour où elles rentreront dans la mère patrie – étaient le comte Ludolphi, grand chancelier du Montalbéro, et Cyrilla de Montbanna, dame d’honneur de la princesse. Ces honorables vieillards sont, à ce qu’on dit, intimement mêlés, tous les deux, aux intrigues politiques dont la jeune souveraine semble être l’impuissante victime. Tout cela d’après les échos que nos agents secrets transmettent à votre département.

– Et Monica... La princesse Monica... qu’est-elle devenue ?

– Nous n’en savons trop rien. Il est vraisemblable qu’elle a voulu fausser compagnie aux deux cerbères qui la chaperonnaient, pour se réfugier dans les bras de ses amis et partisans. Elle avait dû préparer son plan de longue date.

– Certainement.

– Nous nous sommes occupés de cette affaire parce qu’elle s’est déroulée sur le territoire

français, mais, après tout... il s'agit de la politique intérieure d'un pays étranger, dans laquelle nous n'avons pas à intervenir... ni à entraver les projets de la future souveraine, en quelque sorte sous notre protection !...

– Et... a-t-elle réussi ?

– Je ne sais pas si elle a réussi, ni où elle se trouve en ce moment. Probablement, elle a rejoint, ou bien va rejoindre incessamment ses amis les conjurés au Montalbéro même. En tout cas, si mes renseignements sont exacts, elle risque d'être débordée par la gauche, après avoir été enfermée par la droite.

Devant de telles précisions, Alexis ne pouvait plus douter.

Le titre de princesse était bien celui qui convenait à la femme qu'il aimait... à son caractère altier, fier, indomptable, en même temps qu'à sa gentillesse et à sa simplicité exquisés...

Ses allures, ses paroles énigmatiques, la noblesse de ses attitudes, tout confirmait la

véritable identité, enfin révélée, de celle qui resterait pour lui... « Nicette »...

Cette révélation, loin de combler d'orgueil le jeune diplomate, avait achevé de l'anéantir. C'était là, à proprement parler, le coup de grâce, après les angoisses à travers lesquelles il avait passé.

En face de Jean Baru, assis de l'autre côté du grand bureau ministre, Alexis de Pradel demeura silencieux, pâle, les yeux fixes, comme s'il contemplait un abîme à ses pieds.

C'en était fini de ses espoirs, de ses rêves, de son amour. C'était l'effondrement complet, définitif...

Il pouvait hisser jusqu'à lui Monica pauvre, Monica criminelle, la sauver... Monica riche, il pouvait envisager une union d'égal à égale... Monica princesse était séparée à tout jamais de lui par tout le poids et la responsabilité d'un trône : le trône du Montalbéro.

C'était une sorte d'océan de désespoir qui isolait Alexis de tout bonheur possible et le

rejetait loin, toujours plus loin de la terre promise... Il comprenait tout maintenant : le silence de Monica, et son attitude, sa fuite.

Il comprenait tout, mais, de tout comprendre, cela ne le consolait nullement de tant souffrir.

Sans même s'en apercevoir, oubliant la présence de son interlocuteur, il s'était accoudé au bureau, et, le front dans sa main, les yeux clos, il était demeuré là, littéralement assommé par ce qu'il venait d'apprendre.

Il avait l'impression physique d'avoir reçu un terrible coup de maillet sur l'occiput, et l'impression morale de ne jamais pouvoir se relever du choc qu'il venait de subir.

Jean Baru, surpris d'abord, compréhensif ensuite, s'aperçut de l'étrange pâleur de son ami. Il devina le drame intime dont celui-ci était victime.

Ce fut d'une voix pleine de chaleur qu'il s'adressa à lui :

– Qu'y a-t-il, Alexis ? Allons, ne vous laissez pas aller de cette façon. Il n'existe pas de

problèmes insolubles, et ce qui me paraît impossible aujourd'hui devient très simple demain...

Il se leva, fit le tour de la table, vint à côté de son visiteur, et amicalement, posant une main cordiale sur l'épaule de son camarade, déclara :

– Il n'y a jamais rien de définitif dans le monde où nous vivons. C'est devenu un lieu commun de le constater. On a vu des changements et des transformations plus étonnants. L'essentiel est seulement de ne pas se laisser envahir par le désespoir.

L'interpellé leva les yeux, revint à la surface, enregistra les paroles d'encouragement de son interlocuteur, et, lentement, quitta le fauteuil où il s'était assis.

D'un geste il arrêta le témoignage d'amitié que Jean Baru lui prodiguait, et déclara tristement :

– Pas la peine, mon vieux. Ne vous donnez pas tant de mal... C'est gentil à vous d'essayer de me remonter le moral, mais je sais parfaitement,

hélas ! à quoi m'en tenir maintenant sur mon sort en cette affaire. Elle avait beaucoup plus d'importance pour moi que vous ne pouvez l'imaginer... Tant pis pour moi, je n'avais qu'à m'arrêter avant. Maintenant, il est trop tard... En tout cas, je tiens à vous remercier de tout cœur de m'avoir révélé la vérité et d'avoir bien voulu enfreindre pour moi la consigne du silence.

– Mais ne me remerciez pas, je vous en prie. Au fond, si j'avais su, j'aurais mieux fait de me taire !

– Mais non, à quoi bon ? Pour attendre encore et que je tombe de plus haut ? Vous avez très bien fait, et je vous en sais immensément gré.

– Au revoir. Attendez, Alexis, que je vous fasse reconduire.

– Pas nécessaire... Je connais le chemin. Je voudrais connaître aussi bien un autre chemin... mais celui-là m'est défendu.

– Qui sait ?

– Moi, je sais. Au revoir, et merci encore...

En descendant l'escalier monumental de la

préfecture de Police, Alexis de Pradel savait en effet pertinemment qu'aucune parole, aucun espoir, voire aucun subterfuge, ne pourrait jamais combler le fossé qui le séparait de Nicette... pardon, de la princesse Marcy-Monica de Montalbéro...

Le jeune diplomate ne sut jamais comment, ce jour-là, il était parvenu à rentrer chez lui.

Comment avait-il retrouvé sa voiture, mis le moteur en marche ? Comment avait-il pu reconnaître la route, faire les mouvements indispensables pour conduire ? Comment n'avait-il écrasé personne pendant le trajet ni embouti aucune voiture ? Comment avait-il atteint le Champ-de-Mars, garé l'auto, et rejoint son appartement, sain et sauf, du moins en apparence ?

Il avait agi exactement comme un automate.

Sa tête était ailleurs, loin de ce Paris brillant et de ces promeneurs affairés qu'il avait croisés sans les voir.

Dès son arrivée, il s'enferma dans son bureau

où sa peine, enfin, pouvait se donner libre cours.

Mais, au-delà d'une certaine quantité de souffrance on est tellement hébété, tellement abasourdi, que les réactions ne se font plus, les images du malheur chevauchent comme des animaux emballés, et on ne se rend plus compte de ce qui vous arrive.

Un désespoir d'homme avait atteint Alexis dans tout ce qu'il avait de plus cher.

Avec une insistance maladive il récapitulait, il revivait toutes les images de son bonheur récent, pour les confronter avec celles de son bonheur désormais impossible et de sa désespérance tragiquement définitive.

Le jeune homme évoquait leur marche côte à côte, Nicette et lui, dans la neige et la tourmente, et il la comparait à la sortie d'une Monica en carrosse royal, parcourant les rues du Montalbéro... La nuit dans la maison des Raffali, par rapport à la princesse sur son trône... Le séjour dans l'hôtel du Cimiez, opposé à un conseil de ministres présidé par la souveraine... la déclaration d'amour et le baiser du dernier soir,

par opposition au couronnement solennel de la nouvelle reine...

Ce n'était pas la même personne ; ce ne pouvait pas être la même personne. L'une était une jeune fille pure, spirituelle, délicieuse : Nicette.

L'autre était une personne très imbue de ses prérogatives, écrasée par les responsabilités de sa charge, austère, plongée dans les intrigues politiques et les problèmes du budget : la princesse Marcya-Monica.

Il n'y avait rien de commun entre ces deux personnes : il ne voulait absolument pas connaître la seconde.

Il suffisait d'abolir la seconde image pour se retrouver, heureux, au côté de la première. C'était simple...

Hélas ! Ce n'était pas du tout aussi simple que cela. Les deux images se superposaient, n'en formaient qu'une... Alexis savait bien qu'il n'y avait en ce monde qu'une seule jeune fille blonde qu'il aimait, et que Nicette et Marcya-Monica ne

faisaient qu'une seule et même personne.

Inutile de se leurrer : le mal était là, définitif ; le désastre était là, irréparable...

L'homme qui, jusque-là, était resté immobile, assis à son bureau, le regard éteint, eut tout à coup la sensation d'une présence à côté de lui... Quelqu'un qu'il n'avait pas entendu venir.

Il tourna la tête : c'était Guilmanne.

La vieille gouvernante, bouleversée par la pâleur de son maître au moment de son arrivée, n'avait pas pu résister à la tentation de lui venir en aide, et, trotinant sans bruit, comme une souris, était entrée dans la bibliothèque.

Ils se regardèrent longtemps tous les deux, sans oser ouvrir la bouche. À la fin, Alexis articula :

– Qu'y a-t-il, Guilmanne ?

– C'est à vous qu'il faut le demander, monsieur Alexis, répondit l'interpellée, d'une voix mal assurée. Vous avez les sangs tout retournés.

Un long silence lui répondit.

Puis, prenant son courage à deux mains, la vieille dame demanda :

– C’est M^{lle} Nicette ?

Alexis se contenta d’abaisser les paupières, sans répondre ni oui ni non. Mais le vieux cœur de la gouvernante avait deviné : il était sûr de ne pas s’être trompé.

Encouragée, malgré ce silence, par toutes les paroles qui n’étaient pas dites, mais qu’elle devinait, elle poursuivit.

– Des nouvelles ? Des mauvaises nouvelles ? Alexis fit un signe de dénégation.

Il était bien décidé à rester vague, imprécis, à ne répondre que par monosyllabes. À jouer le rôle de l’homme excédé que l’on importune.

En réalité, il était sur le bord des larmes et n’osait pas se l’avouer. Il faisait des efforts désespérés pour ne pas ouvrir la bouche, de crainte d’éclater en sanglots.

Guilmanne, qui n’avait jamais eu d’enfants, avait un sens maternel refoulé, mais certain. Il lui paraissait tout naturel de reporter sur ce jeune

maître qui, visiblement, souffrait, toute la sollicitude, toute la compréhension qu'elle n'avait pas pu prodiguer à ses propres fils.

Elle saisissait tant de choses, bien qu'elle ne fût, ou croyait n'être, qu'une vieille bête... En vérité elle n'était qu'inculte, et remplaçait avantageusement le manque d'instruction par l'intelligence du cœur.

Elle ne connaissait pas les détails de l'affaire. Elle ne soupçonnait même pas les problèmes redoutables que soulevait l'histoire de « M^{lle} Nicette ».

Mais elle voyait Alexis souffrir.

Elle savait de source certaine que c'était à cause de la jeune fille. Et, de source non moins certaine, elle savait aussi que ni l'un ni l'autre n'étaient responsables : mais une fatalité, une volonté plus forte que la leur, contre laquelle Alexis était en train de se briser.

Elle murmura :

– Mon petit... mon pauvre petit...

Il n'y avait pas l'ombre d'une nuance ridicule

dans ces mots...

Ils arrivèrent droit au cœur de l'homme car, inconsciemment, ils étaient ceux qu'il attendait, à ce moment précis. Dans tout homme, dans le plus cynique ou le plus blasé, il y a toujours un enfant qui sommeille, et qui ressort à un instant donné.

Devant ce vieux cœur qui s'apitoyait sur lui avec autant de tact et de délicatesse, Alexis de Pradel ne put retenir une larme. Une de ces larmes qui viennent du fond de l'âme et qui risquent d'entraîner un torrent de pleurs !

Guilmanne comprit-elle que c'était cela que sa présence, maintenant, risquait de produire ? Et qu'il ne fallait pas qu'un homme pleure devant une vieille servante ?

Toujours est-il que le silence, ce silence, pendant lequel leurs deux cœurs s'étaient compris et communiaient dans une douleur partagée, ce silence entre la gouvernante qui ne savait pas s'exprimer mais qui sentait profondément, et l'homme qui se taisait, mais dont le mutisme était plus éloquent qu'un discours, ne s'éternisa pas.

Doucement, sans rien dire, sur la pointe des pieds, comme elle était venue, ange fugitif et consolateur, Guilmanne sortit de la pièce comme elle y était entrée.

À partir de ce jour-là, Alexis s'intéressa intensément à tout ce qui concernait le Montalbéro.

Tout d'abord il se procura tous les portraits qu'il put trouver de la jeune souveraine.

Ce fut pour lui une amère volupté, une sorte de délectation morose de revoir le visage aimé, de plonger ses yeux dans ce regard souriant et profond que chaque image reproduisait – ces yeux rappelaient au jeune homme avec une acuité douloureuse les rares moments d'intense bonheur qu'il avait vécus auprès de l'inconnue, et qui, hélas ! ne se reproduiraient jamais.

Loin d'essayer d'oublier ce rêve désormais impossible, le jeune homme courut les librairies et les rédactions pour se mettre au courant de ce qui s'était écrit et publié sur ce petit, mais remuant pays, depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis que le roi Alban III de Montalbéro

étant mort, le sort de ce pays reposait sur la tête de Marcya-Monica, sa fille unique, héritière de la couronne.

Au Quai d'Orsay, où son congé était sur le point de se terminer, il avait ses grandes et ses petites entrées. Il obtint ainsi des détails sur les dessous de la politique montalbéraise. Il connut des secrets et des potins qu'on ne publie pas, mais dont les chancelleries et les services secrets n'ignorent rien.

C'est ainsi qu'Alexis comprit pourquoi Monica, trompant la surveillance impitoyable et sans défaillance de son chancelier et de sa dame d'honneur, avait essayé de recouvrer sa liberté et de rejoindre ses partisans, au terme d'un plan mûrement réfléchi et soigneusement préparé.

Alexis avait été en quelque sorte l'involontaire et inopiné instrument du destin. Ce dont ni les chancelleries ni les services secrets ne se doutaient le moins du monde, heureusement pour lui, et, incidemment, pour sa carrière.

Jusqu'à cette fuite, Monica était princesse régnante de Montalbéro, et les « ultras » la

soutenaient.

En apparence, ils la soutenaient, et, en fait, se servaient d'elle... Elle était, en réalité, bel et bien prisonnière d'une poignée de ministres qu'une longue tutelle avait rendus tout-puissants...

Pour ne pas rendre des comptes ils se cramponnaient et usaient de toutes les ficelles du métier qu'ils connaissaient à la perfection.

Ils étaient les maîtres de toutes les administrations et avaient placé des créatures à eux dans toutes les branches et dans tous les rouages de l'État.

Le système fonctionnait admirablement et l'édifice entier était gangrené de fond en comble.

L'armée, noyauté, leur était favorable ; la cour, par veulerie, les laissait faire ; les grandes familles ne voulant pas être mêlées à leurs agissements évitaient avec soin de s'occuper de politique ; la bourgeoisie, terrorisée, ne levait pas le petit doigt, et le prolétariat, bâillonné, n'osait pas protester.

Au milieu de tous ces appétits, de tous ces

égoïsmes, Monica était seule.

Aimée du peuple, mais trop séparée artificiellement et délibérément de lui pour pouvoir l'atteindre, elle possédait cependant des partisans dévoués.

La jeune princesse s'efforçait en vain d'échapper à l'étau qui l'enserrait de toutes parts, de se soustraire aux agissements tortueux des ministres qui paralysaient ses initiatives et jugulaient sa bonne volonté.

Depuis quelque temps, les maîtres du pouvoir entendaient la contraindre, par raisons politiques, à un mariage qui lui répugnait et, de plus, lui semblait néfaste à l'intérêt de son pays.

Le « fiancé » n'attendait que la réalisation de ces projets pour s'emparer du pouvoir et devenir en quelque sorte un dictateur.

C'est alors que la jeune souveraine, saisissant ce prétexte, avait décidé de s'évader seule, sans compromettre personne, de façon que nul n'ait éventuellement à payer de sa vie, en cas d'échec, une complicité cachée...

Pour y parvenir, l'héritière du trône avait usé de la ruse et joué les ingénues.

Elle promit de se soumettre au mariage imposé, à la condition de jouir auparavant d'un séjour de quelques semaines incognito, en France.

Elle avait obtenu ainsi la possibilité de venir sur la Côte d'Azur française, où elle avait pu préparer son évasion tout à loisir.

Cela n'avait pas dû être une mince affaire, car, en dehors des deux cerbères qui ne la quittaient pas, elle avait dû déjouer la « protection » de quelques sbires déguisés en paisibles citoyens, chargés par le Montalbéro de protéger et... surveiller son auguste personne.

Maintenant, nul ne savait exactement l'endroit où la princesse s'était réfugiée. On la supposait à Paris, entourée de quelques fidèles sujets et partisans sûrs.

En tous les cas, elle n'était pas encore rentrée au Montalbéro.

Une seule chose semblait sûre : c'est qu'elle

essayait de parlementer, en offrant de retourner dans la mère patrie, en posant comme condition que les ministres et chanceliers, actuellement maîtres du pays, fussent renversés, et même exilés.

– Je veux, exigeait-elle, de la probité dans les affaires publiques, du patriotisme dans la conduite de l'État... des finances saines, des élections libres... et le retour au respect de la Constitution.

On ne cacha pas à Alexis que la situation devenait tendue, et même tout à fait dangereuse.

En effet, les ministres toujours au pouvoir au Montalbéro étaient prêts à promettre la lune, pourvu que leur souveraine revînt à Drina, capitale du pays, où se dressait le palais princier.

Ils se rendaient parfaitement compte, ces messieurs, qu'ils ne pourraient continuer à gérer les affaires publiques dès que le pays connaîtrait la fuite de la princesse.

Les partisans de la princesse craignaient aussi, en la divulguant, de faire le jeu des extrémistes et

de perdre la partie.

C'est la raison pour laquelle, des deux côtés, pour ne pas porter préjudice aux négociations, on gardait soigneusement secrète cette même fuite.

Mais il y avait un danger dans ces négociations qui n'aboutissaient pas : c'est que ni l'un ni l'autre parti n'eût le dernier mot, et qu'un troisième larron, ainsi qu'il arrive souvent, s'emparât du pouvoir.

Il était également à craindre que la dynastie fût écartée, et que la République s'imposât, peut-être même, après une épuration sanglante.

La jeune princesse, si manifestement pleine de bonne volonté et de sincérité, était bien jeune pour jouer sa partie au milieu de ces forces déchaînées... Elle n'avait absolument rien du politicien retors...

En attendant, les négociations traînaient en longueur.

Ces messieurs les ministres du Montalbéro continuaient à supplier Monica de revenir, sans consentir à s'exiler de bonne grâce.

Alexis croyait fermement qu'il eût été précieux, politiquement parlant, s'il avait pu rester au côté de la jeune souveraine, en qualité de conseiller. Il regrettait amèrement que Monica n'eût pas cru pouvoir s'assurer de son concours.

Avec quelle ferveur il l'aurait protégée, dirigée !

Mais la jeune souveraine s'était sans doute fait un scrupule d'immiscer un étranger dans les affaires de son pays... Et, même désirant l'y admettre, elle se serait obligatoirement heurtée à l'hostilité et à l'exclusive de ses compatriotes...

En attendant, Monica n'avait plus retéléphoné... Peut-être estimait-elle préférable de rompre tout lien qui pouvait la rattacher à ce passé récent... Peut-être était-elle étroitement surveillée et craignait-elle, en donnant signe de vie, de se découvrir à ses ennemis...

Peut-être après tout l'avait-elle oublié ?

Ou, plutôt, ne l'avait-elle sans doute jamais aimé !...

XVI

Un beau matin, inopinément, dans le ciel jusque-là apparemment calme du Montalbéro, l'orage éclata.

Ce fut un politicien anonyme qui mit le feu aux poudres.

Cet homme était un adversaire sincère du chancelier et de sa clique. Seulement, il était aussi un arriviste qui n'aimait pas les négociations qui traînent.

Il s'imagina pouvoir résoudre immédiatement les problèmes du gouvernement à sa façon. En réalité, le politicien en question ne se doutait pas des conséquences ultimes de ses actes...

Toujours est-il que, ce matin-là, il parvint – personne ne sut jamais de quelle manière – à lancer par radio la nouvelle que la princesse, jusque-là prisonnière entre les mains de ses

ministres, s'était enfuie et se trouvait en France.

En un résumé admirablement rédigé, il révéla tous les dessous navrants et les intrigues que le château de Drina avait abrités depuis dix ans. Il en fit une description avec preuves à l'appui.

Enfin, l'orateur termina par un exposé des tourments de la dynastie et du martyre moral que la princesse avait enduré.

Ce fut un coup de tonnerre qui retentit dans tout le pays.

La voix anonyme paraissait admirablement informée et avait fourni des détails d'une précision telle qu'il était absolument impossible de les inventer... Seulement, comme tous les apprentis sorciers, celui-là ne faisait pas exception à la règle ; il apprit bientôt que lorsqu'on déchaîne un scandale, on ne sait jamais où il s'arrêtera, et qu'il est vain, après coup, de crier :

– Non, je n'ai pas voulu cela !...

Le malaise était si latent au Montalbéro qu'il suffisait sans doute d'une chiquenaude pour que

tout l'édifice s'effondrât.

« Ah ! vraiment ! La souveraine avait dû fuir devant l'omnipotence des ministres ? On allait voir ce qu'on allait voir ! »

On vit... En moins de quarante-huit heures, les quatre coins du pays furent à feu et à sang.

Les ministres en furent les premières victimes ; quelques-uns furent fusillés après un jugement sommaire, ou bien massacrés sans jugement. Les autres se terrèrent ou s'échappèrent.

La place fut nette en un temps relativement record.

Tout le monde sait que la fureur des foules, une fois déchaînée, est difficile à calmer, surtout lorsqu'il n'y a pas un pouvoir assez fort pour prendre la place de l'ancien, et remettre les choses en ordre.

Monica, consciente de ses devoirs, aperçut le danger, et, pour tempérer l'ardeur de ses partisans, lança également par la voix de la radio un appel au peuple, l'invitant au calme.

Mais, là-bas, on marchait déjà sur la vitesse acquise.

Il n'y avait pas de raison pour que cela finisse.

À la façon du catoblépas, qui se dévore lui-même, la révolution massacrait une à une toutes les classes de la société. Elle aboutirait un jour, vraisemblablement, à un suicide collectif... À moins que...

La jeune souveraine, comprenant le danger que courait son pays n'hésita pas à quitter la France, où elle était relativement à l'abri, et à rentrer au Montalbéro. Son arrivée fut accueillie avec enthousiasme et parut calmer l'effervescence et arrêter les massacres.

C'était là un résultat indéniable.

Malheureusement, les choses avaient déjà été trop loin, le ver était dans le fruit, et il y avait peu de chance pour que les mains frêles et inexpérimentées de Monica parvinssent à renverser la vapeur...

Durant ces heures angoissantes, les sentiments d'Alexis étaient passés à travers toute la gamme

des superlatifs : de l'espoir insensé au morne accablement ; de l'exaltation délirante à la terreur panique ; de la haine dévorante à la passion dévastatrice.

Il rongea son frein, pestait contre son impuissance : une seule pensée l'habitait, que les circonstances rendaient toute platonique : protéger par tous les moyens, même au sacrifice de sa vie, celle dont l'image ne le quittait plus, ni jour ni nuit...

– Que faire ?

Et toujours rien de précis sur les événements du Montalbéro, presque entièrement coupé du reste du monde... et surtout sur le sort de la souveraine...

C'est alors qu'il se tourmentait affreusement sur le destin de Monica qu'une dépêche, transmise par la Sylvanie, pays limitrophe du Montalbéro, apprit au monde qu'un groupe d'énergumènes avait assailli le palais royal de Drina.

Ce jour-là, Alexis pensa perdre la raison.

Le soir même, affolé, il partit pour Abrecht en avion, décidé, coûte que coûte, et par n'importe quel moyen, à rejoindre Monica pour la défendre.

Le jeune homme aurait été incapable de raconter son voyage.

Celui-ci s'était déroulé, pour lui, comme un film cotonneux et mal centré. Il sut seulement que les formalités à l'arrivée ne finissaient pas, et qu'il était parvenu, malgré l'affluence, à loger à l'hôtel Drubnik.

L'avantage de cet hôtel était indéniable, du moins du point de vue d'Alexis. Le logement était médiocre et la cuisine exécration, mais la bâtisse s'élevait dans le quartier situé à proximité immédiate du poteau frontière du Montalbéro.

Ce fut en vain qu'il essaya, soit par la ruse, soit par la force, de pénétrer dans ce dernier pays.

Le Montalbéro était sous la loi martiale.

Malgré tous les appuis que lui avait donnés, très largement, le Quai d'Orsay, il ne put parvenir à franchir la frontière qui était fermée radicalement, non seulement aux étrangers, mais

même aux marchandises.

Pas de nouvelles !...

Des jours d'enfer commencèrent alors pour le diplomate. Il passait son temps entre le consulat de France, l'hôtel Drubnik et le poste douanier existant avant le territoire montalbérais.

Le jeune homme tournait en rond entre ces trois points sans parvenir à se décider à changer d'endroit ou de tactique, se disant qu'il finirait bien par percer cet impitoyable cordon, mais se morfondant pratiquement dans une inaction impuissante.

Le consul de France était devenu un ami, mais ne pouvait certes pas obliger les autorités montalbéraises à ouvrir la porte pour le faire passer.

De plus, peu de nouvelles contrôlables filtraient à travers la frontière, et parmi celles-ci, comme toujours en pareil cas, il en était manifestement de fantaisistes.

Un fait nouveau !

Il paraissait sûr, mais n'était pas de nature à

calmer l'angoisse d'Alexis. L'émeute, après une courte accalmie, avait définitivement repris le dessus au Montalbéro.

L'insécurité était totale et le désordre à son comble.

La princesse, trahie, bafouée, allait, d'un jour à l'autre, être emportée comme un fétu de paille. Il fallait s'attendre au pire...

Alexis de Pradel, incapable de rester plus longtemps dans l'inaction, décida de recourir aux grands moyens... De rester immobile et impuissant devant ce poteau frontière, cela ne suffisait plus.

Avec un couple de gars décidés, qui n'avaient pas froid aux yeux, connaissant la région comme leur poche et ne dédaignant pas le risque, pourvu qu'il fût compensé par une confortable remise de billets de banque, il allait forcer cette sorte de blocus et traverser la frontière en fraude.

Tout était prêt, et il ne restait plus qu'à attendre une occasion favorable.

Le destin allait cependant en décider

autrement, et Alexis n'eut pas besoin de mettre en œuvre son esprit d'initiative, ni à faire appel aux talents de ses acolytes.

Un matin, à l'aube, le consul français d'Abrecht lui fit parvenir à l'hôtel Drubnik le billet suivant :

« Strictement confidentiel :

« Nous apprenons par radio par nos agents secrets de renseignements que la princesse Marcy-Monica a abdicé hier soir à minuit.

« Suivant le protocole signé par le gouvernement provisoire de la République, elle doit être amenée, saine et sauve, aux frontières de Sylvanie.

« On lui interdit toute exportation de biens considérés comme appartenant intégralement à la Nation, mais on lui permet d'être accompagnée d'une suivante de son choix, de ses objets personnels, de sa voiture. Nous ignorons encore par quelle route elle sortira du Montalbéro, mais il est vraisemblable qu'elle sera conduite, dès

l'aube, au poste frontière de Boulgaïk.

« À détruire après réception. »

Cela tomba comme une bombe sur le crâne d'Alexis.

– Libre ! Libre ! Elle va être libre !

Il se répétait ce mot comme pour arriver à y croire. C'était merveilleux, inespéré, incroyable... C'était trop beau... C'était fou.

Il détruisit soigneusement le message comme on le lui demandait, et, moins d'un quart d'heure après, il était dans la rue, dans le matin brumeux, piétinant la neige sale de la fin de l'hiver.

Il se dirigea en hâte vers le poste de Boulgaïk, qui était à peine éloigné d'un kilomètre.

Il n'y avait presque personne dans les rues à cette heure matinale, sauf quelques maraîchers.

Le soleil n'arrivait pas à percer les nuages bas et tourmentés. Il faisait froid, il faisait triste...

Mais le cœur d'Alexis battait à coups redoublés. Un grand espoir l'habitait.

Il n'osait pas trop se laisser aller à la joie, car il avait déjà enduré tellement de déconvenues.

Il n'osait pas se bercer d'illusions... Les renseignements pouvaient être erronés ; la parole du gouvernement dit provisoire serait-elle tenue ? Ce dernier, pour une raison quelconque, pouvait avoir changé d'avis à la dernière minute...

Une crainte instinctive se mêlait chez Alexis à son espérance insensée. Il ne croyait pas trop à l'événement, et pourtant...

Et pourtant, si cela était vrai ! Libre, sans aucune obligation dynastique. Sans un sou même, apparemment ! Plus rien ne s'opposait, s'il en était ainsi, à ce qu'elle devînt... sa femme ! Bonté divine ! Émerger, en cinq minutes, de l'abîme le plus profond du désespoir, au faîte de la joie et du bonheur !...

« Attention, Alexis, se raisonna-t-il intérieurement, ton cœur ne tiendra pas à ce régime... Et surtout, prudence ; tout cela n'est peut-être, une fois de plus, qu'une vaste fumisterie, une affreuse duperie !... »

« Non... non, ce serait trop terrible, et retomber encore une fois dans le néant... cent fois plus horrible qu'auparavant... après avoir goûté au parfum de l'espoir... »

... Voici le poste de Boulgaïk... Grands dieux ! Il n'y a personne... pas même les douaniers... Mais il n'y a pas à s'y tromper, on peut distinguer dans chaque buisson, de chaque côté de la route, un homme, casqué, armé jusqu'aux dents.

*

« Dix heures !

« Elle aurait dû être là depuis l'aube !...
Qu'est-il arrivé ?

*

« Midi !

« Enfer et damnation ! Elle n'est toujours pas là ! Et si le consul s'était trompé de poste

frontière ?

« Nous ignorons encore par quelle route elle sortira du Montalbéro, mais il est vraisemblable... »

« Il est vraisemblable », qu'est-ce que cela prouve ?...

*

« Deux heures !

« On peut mourir à petit feu devant ce poteau frontière !... Je crois que je vais y mourir d'inquiétude... Que se passe-t-il ? Pourquoi n'est-elle pas là ? Et pourquoi le consul n'est-il pas venu ? Peut-être craint-il de se compromettre... de compromettre la neutralité de sa fonction...

« C'est infernal...

*

« Trois heures !

« Tiens, tiens, tiens ! Voilà des gens qui ressemblent étrangement à des journalistes. En voici d'autres qui ne sauraient être autre chose que des reporters photographes...

« Voilà des gens qui ont bien l'air de simples curieux, mais de curieux singulièrement renseignés...

« Apparemment, les informations ont filtré à travers la frontière par une de ces mystérieuses télépathies dont on n'arrive jamais à reconstituer le processus, mais qui n'en fonctionnent pas moins inmanquablement chaque fois qu'on obstrue la voie normale de distribution de nouvelles...

« Cela prouve, en tout cas, que la chose est exacte... Pourquoi donc n'est-elle pas encore là, Seigneur !... »

*

Quatre heures et demie de l'après-midi !

Enfin Alexis, littéralement anéanti par l'attente, à la limite de sa résistance morale, ne s'étant pas éloigné une minute de la frontière, vit, précédées par trois motocyclistes, deux grosses limousines franchir le pont jeté sur le Duco, le fleuve séparant les deux pays, et barré en son milieu par des chevaux de frise.

Il regarda, immobile, l'œil brillant, la bouche sèche.

Il n'avait ni mangé ni bu, il ne s'était pas assis une minute depuis cinq heures du matin. Il ne s'en était pas aperçu.

À présent, au milieu d'une foule qui se faisait plus dense, il dévorait du regard les deux voitures qui s'arrêtaient au milieu du pont.

Quatre messieurs descendirent de la première voiture, les motocyclistes s'étaient arrêtés à quelques mètres.

Obligé par les barrages de demeurer à cinquante mètres de l'endroit où la scène se passait, Alexis vit ces hommes s'approcher de l'autre voiture, dont deux officiers supérieurs

descendirent également.

Un conciliabule s'ensuivit que la distance rendait parfaitement incompréhensible.

Une forme féminine apparut, vêtue de beige, sur le marchepied. Bien que petite de taille, auprès des colosses qui l'entouraient, la femme semblait les dominer tous, s'imposer par son rayonnement et son attitude.

Alexis comprit ce qui se passait, à travers les saluts respectueux des six hommes, à l'émotion que ceux-ci laissaient percer, tout en essayant de la déguiser...

C'était elle : c'était Monica qui prenait la route de l'exil, et ses adversaires, aussi bien que ses partisans, la saluaient pour la dernière fois...

Et puis on déplaça les chevaux de frise et la deuxième voiture, lentement, franchit seule le pont.

Alexis fut pris alors d'une sorte de tremblement de tout son corps qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

Pour se justifier à ses propres yeux de cette

défaillance, si près de toucher au but, il attribua mentalement ce phénomène à l'énervement de son attente prolongée.

Cela dura une bonne minute avant qu'il arrivât à dominer son émotion.

Ce qu'il vivait était quelque chose d'irréel, de fantasmagorique, cela n'appartenait pas à ce monde.

Pendant ce temps, la voiture avait franchi le « no man's land » situé entre les deux pays.

Les gendarmes sylvaniens s'étaient précipités à sa rencontre, prêts manifestement à protéger la royale exilée contre tout attentat éventuel.

Comme dans un rêve indistinct, Alexis entendit des bribes de phrases autour de lui et crut comprendre que « l'on avait alerté tous les postes frontières ».

La limousine entrait maintenant en territoire sylvanien.

Au fond de la voiture, une forme, effondrée, semblait anéantie dans ses pensées et plongée dans un découragement sans bornes. Il n'y avait

pas de doute, c'était elle... elle, Monica !...

Par un réflexe d'une rapidité fulgurante, Alexis bondit en direction de l'automobile, et, en deux sauts admirablement calculés, se trouva à côté de la portière.

Un garde sylvanien, persuadé qu'il avait affaire à un dangereux agitateur, leva la crosse de son arme pour frapper Alexis, tout en criant « Arrière ! ».

Pradel évita de justesse le coup de crosse qui lui était destiné et cria, d'une voix de stentor :

– Loda ! Raffali !

C'étaient là des mots magiques : le « Sésame, ouvre-toi » de la situation.

La forme effondrée au fond de la voiture se redressa, le fin visage de Monica apparut à la portière.

– Arrêtez ! jeta-t-elle au chauffeur, qui, d'ailleurs, avait le plus grand mal à avancer, à cause de la foule se rassemblant devant l'auto.

Monica avait immédiatement reconnu le jeune homme ! Elle ouvrit la portière.

– Monsieur de Pradel ! dit-elle, au comble de l'émotion, sans pouvoir ajouter un mot.

Ils étaient l'un en face de l'autre, tremblants.

Leur double regard contenait toute la tendresse du monde.

Mais, autour d'eux, les gens commençaient à remarquer curieusement cette rencontre imprévue. La situation devenait gênante.

La jeune fille fut la première à affermir sa voix, et, pour donner le change aux badauds et aux journalistes, elle déclara tout haut, avec infiniment de grâce :

– Je tiens à vous dire combien je suis touchée, cher monsieur... Jamais je ne dirai assez merci à votre gouvernement qui vous a envoyé vers moi... J'ai su qu'on vous avait empêché d'entrer au Montalbéro, mais j'ignorais que vous ayez poussé le dévouement jusqu'à m'attendre ici... Ma première étape se terminera à Manquit ; m'accompagnez-vous là-bas, ou bien aurai-je le plaisir, demain, de donner audience à l'éminent envoyé d'un pays qui m'est particulièrement

cher ?...

Alexis donna un rapide coup d'œil autour de lui.

Les journalistes étrangers et les reporters photographes qui écoutaient prenaient des notes et faisaient marcher le magnésium autour de la limousine.

Ces personnages ne pouvaient vraiment rien trouver à redire à ces phrases, empreintes d'une courtoisie toute royale, mais absolument inattaquables, pour le commun des mortels, bien que parfaitement compréhensibles uniquement pour lui.

Pradel s'inclina très bas devant l'exilée, et, pénétré de respect, il baisa le bout des doigts qu'on lui tendait.

– Si ma présence, madame, n'était pas indiscreète, je serais profondément honoré d'assurer votre sécurité jusqu'à ce que vous parveniez au terme de votre voyage.

Leurs regards se croisèrent.

Ils sentaient des dizaines de paires d'yeux

braqués sur eux, mais ils avaient maintenant repris assez de maîtrise d’eux-mêmes pour supporter victorieusement n’importe quel examen.

– J’accepte volontiers, répondit-elle avec douceur. Et bien que je ne sois plus qu’une pauvre exilée, toute ma gratitude va vers ceux qui vous ont envoyé. Il ne faudra pas oublier, monsieur, de le dire à votre gouvernement.

Habilement, pour ne blesser personne, elle avait omis de préciser le nom de ce pays si zélé dont elle créditait leur rencontre.

Les apparences étaient sauvées...

Cela dit, elle reprit sa place au fond de la voiture en faisant de la main un signe d’invite à son interlocuteur.

Alexis griffonna en un tournemain un mot sur sa carte et la confia à un des gardes pour prévenir l’hôtel Drubnik de lui envoyer immédiatement ses bagages et sa note à Manquit.

L’échange de propos de l’instant d’avant était ainsi encore plus plausible.

Après quoi il monta dans la limousine, en face de la voyageuse, et se trouva assis à côté d'une jeune dame qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

La voiture démarra aussitôt au milieu des vivats des quelques spectateurs rassemblés.

Monica présenta sa compagne :

– Lucia de Villami, une amie bien chère, qui tient à partager mon exil... Alexis de Pradel, un ami non moins précieux, puisqu'il s'efforcera de créer pour moi une nouvelle patrie...

– Une patrie, oui, répliqua Alexis, en la regardant comme s'il la voyait pour la première fois, une patrie, mais surtout un bonheur et une famille sur laquelle vous régnerez en reine omnipotente.

Elle sourit, le visage illuminé par cette évocation...

Le silence tomba entre eux.

Ils avaient le cœur trop gonflé de bonheur pour pouvoir s'exprimer. Mais leurs yeux parlaient pour eux... Leurs yeux, avec tout ce

qu'ils évoquaient, racontaient, commentaient, d'une façon muette, et avec un synchronisme parfait... Leurs bouches demeuraient closes, perdues dans un sourire irréel...

Trop près encore du trône, Monica conservait malgré elle, instinctivement, la correction un peu guindée, impeccable, mais obligatoire, qui avait été jusque-là l'apanage de sa fonction...

Quant à Pradel, il la respectait trop, et il était bien trop ému, pour oser la moindre parole ou familiarité qui aurait pu paraître importune ou déplacée.

Ce ne fut qu'à Manquit, à l'Hôtel Impérial, dans le salon attenant à la chambre, que Monica, enfin seule en face d'Alexis, laissa tomber sa tête sur l'épaule de celui-ci, en lui disant :

– Si vous saviez, Alexis, mon grand, mon seul ami, comme j'ai pensé à vous, cette nuit, au moment de mon abdication !... C'est votre souvenir qui m'a aidée en ces jours de cauchemar à surmonter tous les obstacles, c'est l'image de nous deux qui m'a permis de sortir victorieusement de la tourmente...

– Je ne veux pas, répondit-il, la voix brisée d'émotion, que vous puissiez dorénavant penser à autre chose qu'à votre... qu'à « notre » bonheur, Monica. Je consacrerai ce qui me reste de vie à remplir cette tâche.

– Non, Alexis, appelez-moi Nicette. Pour vous, je veux être toujours la petite Nicette à qui vous avez offert par amour seulement, et sans rien connaître d'elle, votre nom et votre vie...

Les reporters photographes et les correspondants de presse étrangers eussent été bien aises de pénétrer dans la pièce à ce moment précis, car leurs lèvres se joignirent irrésistiblement pour un baiser... qui dure encore...

Cet ouvrage est le 364^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.